POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON — AVRIL



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 11, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira. 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1889

I. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par M. F. CHAPOT.

II. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. FIRMIN BOISSIN.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — BORSU : Le Prêtre, son caractère et sa vie de paroisse (p. 327). — V. CASAJOANNA : Disquisitiones scholastico-dogmaticae (p. 329).

Sciences et Arts. — TILMAN PESCH : Institutiones logicales secundum principia sancti Thomæ Aquinatis (p. 330). — C. JANNET : Le Socialisme d'État et la Réforme sociale (p. 331). — O. NOEL : Les Banques d'émission en Europe (p. 333). — LUIGI CREMONA : Les Figures réciproques en statique graphique (p. 334). — J.-M. EDER : La Photographie instantanée, son application aux arts et aux sciences (p. 335). — G. LE BON : Les Levers photographiques et la Photographie en voyage (p. 336).

Belles-Lettres. — J. ASHTON : Modern Street Ballads (p. 337). — H. CONWAY : Living or Dead (p. 338). — P. MORILLOT : Scarron et le Genre burlesque (p. 339). — G.-F. ARMSTRONG : Mephistopheles in Broadcloth (p. 340).

Histoire. — PHILEBERT : La Conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens (p. 341). — C. D'HÉRICAULT : Histoire anecdotique de la France (p. 342). — A. FEUGÈRE : Écrits inédits de Saint-Simon (p. 344). — DE BOISLISLE : Mémoires de Saint-Simon (Les Grands Écrivains de France) (p. 345). — L. PINGAUD : Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI (p. 346). — H. WALLON : Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794) (p. 347). — C. PORT : La Vendée angevine (p. 351). — L. DE LA SICOTIÈRE : Louis de Frotté et les Insurrections normandes, 1793-1832 (p. 353). — A. PUECH : La Vie de nos ancêtres, d'après leurs Livres de raison, ou les Nîmois dans la seconde moitié du XVIIe siècle (p. 356). — Mlle M.-A. DE BOVET : La Cour de Georges IV et de Guillaume IV (p. 358). — Mlle M.-A. DE BOVET : Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria (p. 359). — C. JANNET : Les États-Unis contemporains, ou les Mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de sécession (p. 360). — DE SAPORTA : La Famille de Madame de Sévigné en Provence (p. 361).

IV. — BULLETIN. — GEORGEL : Le Clergé et la Société actuelle (p. 363). — F. P. B. : Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu (p. 363). — F.-J. KNECHT : Prescurtare de istoria sacra (p. 364). — Solemne session publica celebrada por la Academia barcelonesa filosofico-cientifica de santo Tomas de Aquino (p. 364). — G. BALAGNY : L'Hydroquinone, nouvelle méthode de développement (p. 365). — E. GODARD : Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine, avec couleurs vitrifiables, de dessins, photographies, etc. (p. 365). — F. HÉMENT : La Science anecdotique, livre de lecture et d'étude (p. 365). — B. ZELLER : Anne de Beaujeu. Les États de 1484 (p. 365). — B. ZELLER : Charles VIII. La Guerre folle. Le Mariage breton (1485-1491) (p. 366). — B. ZELLER : Arques et Ivry. Le Siège de Paris par Henri IV (1588-1590) (p. 366). — B. ZELLER : Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne. L'Édit de Nantes et la Paix de Vervins (1591-1598) (p. 366). — B. ZELLER : Henri IV et Sully, Marie de Médicis (1598-1601) (p. 366). — B. ZELLER : La Fin de Henri IV. Le Grand Dessein (1604-1610) (p. 366). — C. THELLIER DE PONCHEVILLE : Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, 1788 (p. 367). — C. D'HÉRICAULT : Histoire de la Révolution racontée aux petits enfants (p. 367). — C. NAUROY : La Duchesse de Berry (p. 368). — X. MARMIER : En Franche-Comté, histoires et paysages (p. 368).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Loriquet, de Parseval, Allard, R. P. Besse, Cazenave, etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Livres mis à l'Index. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *L'Ascétique chrétienne*, par M.-J. Ribet, chanoine honoraire, ouvrage approuvé par S. E. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse. Paris, Poussielgue, 1888, in-8 de x-528 p., 7 fr. — 2. *Sainte Madeleine dans l'Évangile*, par le R. P. Excpère de Prats-de-Mollo, capucin. Tournai, Casterman, 1888, 3 vol. in-12 de 366, 374 et 315 p., 7 fr. 50 — 3. *Recueil de méditations, tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenées au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace*, par le P. Rémy, S. J. T. I. *La Cène*. Tournai, Casterman, 1888, in-12 de 446 p., 2 fr. — 4. *Supplément aux sujets de méditations sur la doctrine chrétienne*, par le P. Henri Fournel. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1888, in-12 de 159 p., 3 fr. — 5. *Le Lis*, par la Révérendissime Mère M. D. L. C. de l'ordre de Prémontré. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de 152 p., 1 fr. 50. — 6. *Œuvres pastorales de S. E. le cardinal* Parocchi, *successivement évêque de Pavie et archevêque de Bologne, présentement vicaire général de Sa Sainteté Léon XIII*, traduites de l'italien par l'abbé Joseph Bonnet, docteur en théologie et en droit canonique. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de III-444 p., 4 fr. — 7. *Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes, à l'usage des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance*, par l'abbé N.-R. Moulin, avec approbation de Mgr Luçon, évêque de Belley. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 490 p., 3 fr. — 8. *La Libre-Penseuse convertie, ou Louise de Castro et le Solitaire de Sainte-Marie des Anges. Leçons de la foi au* XIXe *siècle*, par l'abbé Baurens de Molinier, ancien missionnaire du Sacré-Cœur. Toulouse, L. Hébrail, 1888, in-12 de 360 p. — 9. *L'Éternité. Retraite de Notre-Dame*, par le R. P. Félix, S. J. Paris, Téqui, 1888, in-12 de VIII-444 p., 3 fr. — 10. *Allocutions pour les jeunes gens*, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire. Nouvelle série. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 carré de XIV-262 p., 4 fr. — 11. *La Douleur consolée*, par l'auteur de *Allons au ciel!* Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-18 de IV-334 p., 2 fr. — 12. *Exercices spirituels. Jésus-Christ dans sa vie militante*, par le P. Marin de Boylesve, S. J. Paris, Haton, 1888, in-18 de 385 p., 2 fr. — 13. *Exercices spirituels. Jésus, son cœur, son sang et sa face adorable*, par le P. Marin de Boylesve, S. J. Paris, Haton, 1888, in-18 de 385 p., 2 fr. — 14. *Le Mois du divin époux, ou Trente Jours consacrés à l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, suivi de réflexions sur la sainte Messe et du chemin de la croix de l'âme réparatrice*, par Une pauvre clarisse du monastère de Sainte-Claire de l'Ave Maria de Grenoble. 2e édit. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-18 de XX-490 p., 2 fr. 50. — 15. *Voix de l'épiscopat français en faveur de l'Œuvre universelle de l'Adoration réparatrice*, avec une notice, par l'abbé A. Bruguidou, docteur en théologie, précédée d'une préface par Mgr d'Hulst, vicaire général de Paris, 13e éd. Rome, Desclée, Lefebvre et Cie, 1888, in-12 de 70 p., 2 fr. — 16. *L'Ave Maria, ou Excellence de la Salutation angélique*, par le R. P. J.-E. Laborde, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-18 de XII-213 p., 1 fr. 25. — 17. *Nouveau Mois de Marie*, par le R. P. Libercier. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-18 de XIV-154 p., 1 fr. 25. — 18. *Le Rosaire et les Ames du purgatoire*, par le R. P. Henri Vadon, S. J. 2e édit. Paris, Vic et Amat, 1889, in-12 de 34 p., 0 fr. 60. — 19. *Une Année de prédication. Cinquante-deux Prônes sur les sacrements*, par l'abbé Plat, curé-doyen, chanoine honoraire de Blois. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de XII-456 p., 4 fr. — 20. *La Confirmation. Exposé dogmatique, historique et liturgique*, par le R. P. Dom Laurent Janssens, S. T. D., moine de l'abbaye de Maredsous, de la congrégation bénédictine de Beuron. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-12 de 325 p., 2 fr. — 21. *Du divin Sacrifice et du Prêtre qui le célèbre*, par L. Bacuez, prêtre, directeur au séminaire de Saint-Sulpice. Paris, Roger et Chernoviz, 1888, in-12 de XVI-461 p., 3 fr. 50. — 22. *El Sacerdocio eterno*. Obra escrita en inglès por el Emm. Cardenal Enrique Edwardo Manning, Arzobispo de Westminster, y traducida al Castellano, por Andrès

G. Rivas, sacerdote de la C. de J. Nuevamente revisada y corregida conforme à la ultima edicion inglesa. Barcelona, J. Subirana, 1889, in-8 de 300 p. — 23. *Les Fêtes chrétiennes considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle*, par l'abbé Jaman, auteur de *Marie, mère de Jésus*. T. 1. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de 336 p., 6 fr. — 24. *Recueil de prières et œuvres pies, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes.* Traduction nouvelle faite sur la dernière édition italienne et seule approuvée par la S. Congrégation des Indulgences, par l'abbé J. Planchard, vicaire général d'Angoulême. Paris, Lecoffre, 1888, in-18 de xliv-566 p., 3 fr. — 25. *Le Saint Sacrifice de la messe*, d'après le B. Albert Le Grand, archevêque de Ratisbonne (xiiie siècle), par l'abbé J. Théloz, supérieur du petit séminaire de Meximieux, avec approbation de NN. SS. les évêques de Belley et de Nîmes. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-8 de xxii-346 p., 5 fr. — 26. *La Vraie Politesse. Petit Traité sous forme de lettres à des religieuses*, par l'abbé François Demore, chanoine honoraire de Marseille. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 de 238 p., 2 fr. 50. — 27. *Résumé complet des récits et tableaux d'histoire de l'Église*, par l'abbé O. Cantin, aumônier du lycée de Bourges. Ouvrage honoré de nombreuses approbations episcopales. Paris, Haton, 1889, in-18 de 300 p., 0 fr. 85; cart. 0 fr. 95.

1-5. — Ascétisme. — M. le chanoine Ribet était déjà bien avantageusement connu des lecteurs pieux par son livre *La Mystique divine*, qui a obtenu le plus grand succès ; il vient d'acquérir un nouveau titre à son renom d'auteur de haute spiritualité par l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui et qui complète le premier. Ce n'est certes pas « un mince mérite, » ainsi que le dit S. E. le cardinal Desprez dans sa lettre à M. Ribet, « d'avoir laborieusement recueilli les doctes enseignements (des maîtres les plus autorisés de la vie spirituelle), surtout de les avoir enchaînés et coordonnés dans un plan aussi simple que logique. » Ce plan embrasse tout ce qui a trait à la perfection. L'auteur débute par la définition du mot « ascétique, » qui signifie action, effort de la lutte, et qui est « cette partie de la science sacrée qui a pour objet d'exposer les principes de la perfection chrétienne, de tracer les règles pratiques pour opérer cette ascension de l'âme vers Dieu ; » il la distingue de la « mystique, » qui est « la seconde forme de la voie unitive, » c'est-à-dire l'action de Dieu « envahissant l'âme avec une telle impétuosité que l'âme se sent dominée et réduite à une passivité plus ou moins absolue, » et il précise la matière si importante sur laquelle il va appeler l'attention de ses lecteurs. « Il s'agit, » dit-il, « de la perfection chrétienne : il convient tout d'abord de faire entendre en quoi elle consiste. La perfection emporte la lutte : il faut donc signaler les ennemis à vaincre et les obstacles à surmonter. Pour élever l'âme jusqu'aux hauteurs de la perfection, Dieu a multiplié les moyens; nous devons faire connaître ces moyens. Voici donc la série et l'ordre des questions qui énoncent les différents aspects de l'ascétique : De la perfection chrétienne ; obstacles qu'elle rencontre ; moyens propres à la réaliser. » Quoi de plus simple que ce plan ! Il embrasse cependant les questions les plus vastes, les plus élevées, les plus complexes. Mais, parce qu'il est en même temps logique, ces questions arrivent méthodiquement l'une à la suite de l'autre et se prêtent mutuellement leur

lumière. De cette sorte, le livre de M. Ribet n'est pas seulement utile aux prêtres et aux religieux ; il le sera même aux personnes du monde « qu'un attrait particulier de la grâce invite à embrasser les pratiques de la perfection, » et à la portée desquelles *l'Ascétique chrétienne* met ces pratiques, si ardues qu'elles paraissent. Dans les huit chapitres où l'auteur traite de la perfection chrétienne, nous avons à étudier les fausses notions de la perfection ; ses deux termes, l'âme et Dieu ; son essence, qui est la charité ; son étendue, qui comprend le précepte et le conseil ; ses trois étapes, qu'on appelle les voies purgative, illuminative et unitive; sa pratique, qui varie selon les deux formes de la vie chrétienne : l'état de perfection pour le religieux et le prêtre ; la perfection commune qui convient à tous. Puis viennent sept chapitres où nous sont exposés les obstacles à la perfection ainsi que la manière de les vaincre. Ces obstacles sont : la tentation, la triple concupiscence, le monde et le démon. Enfin, voici les moyens de perfection, qui font la matière de trente chapitres. Il y a d'abord les moyens intérieurs : le désir de la perfection ; la connaissance de soi-même ; l'union à Dieu par la prière et par l'exercice de la présence de Dieu. Les moyens extérieurs sont : la direction spirituelle ; le règlement de vie ; les austérités ; les rapports sociaux ; les lectures ; la confession ; la communion fréquente ; la dévotion à la Très Sainte Vierge et aux Saints. Rien donc n'est omis de ce qui peut intéresser l'œuvre de notre sanctification, et tout y est traité, comme le dit l'éminent archevêque de Toulouse, « avec une sûreté de doctrine que garantissent pleinement les graves autorités » auxquelles elle est empruntée... On peut s'en rapporter à de tels maîtres et sur leurs traces... on n'a pas à craindre de s'égarer. » Pour dire un mot de la forme, empruntons-en le jugement au même critique autorisé qui « retrouve dans *l'Ascétique* le même style ferme, sobre, clair, élégant, à l'allure rapide et dégagée, qui, malgré la nature sérieuse des matières traitées, a su rendre la lecture de *la Mystique* également facile et agréable. » D'où il suit que M. le chanoine Ribet a su tout à la fois donner des bases théologiques à ses préceptes, à ses conseils, à ses exhortations, et exposer la vraie doctrine de la spiritualité avec autant de précision que de clarté. Aussi lui est-il permis de croire « avoir bien mérité de la science sacrée et de bénir Dieu de l'avoir admis à travailler à la sanctification des âmes et à sa gloire. » Ne quittons pas cet ouvrage sans féliciter encore le savant auteur de l'importance qu'il a cru devoir donner à la table des matières qui termine son volume : elle est faite avec assez de soin, de précision et d'étendue pour être un résumé fidèle de toute la doctrine de *l'Ascétique*.

L'oraison est un des moyens les plus efficaces que nous indique le livre de M. le chanoine Ribet pour arriver à la pratique de la perfection. Parmi les ouvrages de spiritualité qui nous faciliteront cet exer-

cice, nous avons à signaler aujourd'hui la *Sainte Madeleine dans l'Évangile*, du R. P. de Prats-de-Mollo. C'était une entreprise hardie « de tirer toute la théologie mystique des seuls textes par lesquels l'Évangile nous rapporte quelques traits de la vie de sainte Madeleine. » Il y avait bien des écueils à éviter pour un ouvrage consacré à personnifier « presque uniquement en Marie-Madeleine tous les états des âmes, tous les degrés de la vie intérieure. » Ces écueils, le R. P. de Prats-de-Mollo les a évités. Au témoignage de Mgr l'évêque de Périgueux, « *Madeleine dans l'Évangile* conviendra à beaucoup d'âmes désireuses de se retrouver elles-mêmes avec la diversité de leurs états successifs, avec leurs difficultés, leurs épreuves et leurs consolations. » Le même prélat se plaît, en outre, à reconnaître que la doctrine de l'auteur est « irréprochable, » qu'elle est « fortement nourrie d'Écriture sainte, » et que dans ces méditations « se révèlent non seulement une âme ardente et une connaissance approfondie du cœur humain, mais encore la science des voies de la vie spirituelle. » L'ouvrage est divisé en six livres, conformément au nombre de récits que les saints Évangiles consacrent à Marie-Madeleine. Le premier livre, *la Conversion*, comprend le récit de saint Luc dans le chapitre VIIe de son évangile, entre les versets 36 et 50 ; le second, *le Changement de vie*, reproduit les trois premiers versets du chapitre VIIIe du même évangile ; les versets 38 à 42 du chapitre X^e^ de l'évangile selon saint Luc sont l'objet des méditations du troisième livre, *la Fidélité à la grâce de la vocation*. Le quatrième livre, *la Douleur* est le commentaire du long récit de la mort et de la résurrection de Lazare par saint Jean (IX, 1-48). Le récit évangélique de l'acte généreux de Marie-Madeleine, qui brise son vase de parfums aux pieds de Jésus dans la maison de Simon le lépreux, rappelle *les Œuvres parfaites de charité* dont il est question dans le cinquième livre. Ce récit est emprunté à la fois à saint Matthieu, à saint Marc et à saint Jean, qui se complètent l'un l'autre. C'est aussi de ces trois évangélistes qu'est tiré le sixième récit de Marie-Madeleine aux pieds de la croix et près du sépulcre : il inspire les sujets de méditation du dernier livre : *L'Épreuve suprême*. Avec ces quelques indications, nos lecteurs peuvent se faire une idée assez exacte des matières contenues dans les trois volumes du R. P. de Prats-de-Mollo et se convaincre qu'en effet Marie-Madeleine « personnifie tous les états des âmes, tous les degrés de la vie intérieure. » Quant au genre de l'auteur, nous ne saurions mieux faire que de nous en rapporter à l'opinion de Mgr Mermillod, qui écrit au pieux fils de saint François : « Vous avez su rester dans le récit évangélique, développer le texte sacré et en faire jaillir des lumières et des flammes pour les âmes qui méditeront vos pages pleines de doctrine et de vie. Il me semble que vous êtes un disciple de saint Bernard dans votre

heureux commentaire des livres saints : vous vous appropriez les paroles inspirées ; la vie et l'âme de sainte Marie-Madeleine se détachent de vos méditations ; elle devient ainsi une leçon et un exemple pour les consciences tombées, jalouses de monter, par le repentir et la ferveur, dans les voies les plus élevées de la vie surnaturelle. Les cœurs purs vous liront avec utilité et attrait. » Relevons seulement une petite erreur dans l'indication du troisième récit évangélique en tête du livre troisième (t. I, p. 263). Au lieu de : Chap. VIII, 1-3, il faut : Chap. X, 38-42. Ce doit être une simple inadvertence typographique qui a fait répéter ici la citation qui accompagne le récit du deuxième livre.

Le *Recueil de Méditations* du P. Remy sera aussi d'un grand secours pour la pratique de l'oraison. Ici même nous trouvons indiquée chaque jour la méthode qui doit faciliter cet important exercice. Beaucoup de fidèles, même parmi les plus pieux, se font un épouvantail de l'oraison, parce qu'ils s'en exagèrent la difficulté, et cette exagération tient uniquement à l'ignorance où ils sont de la vraie méthode à suivre. La leur indiquer, c'est donc leur rendre un précieux service. Le livre du P. Remy fait plus encore : il précise l'emploi de cette méthode, la met à la portée de chacun et ne laisse plus aucun prétexte à l'ignorance ou à la paresse. Le *Recueil de Méditations* a pour objet unique : « La Cène. » Il répond à la troisième semaine des exercices spirituels de saint Ignace, consacrée à méditer la Passion du Sauveur, depuis la dernière Cène inclusivement. L'auteur essaie de nous expliquer pourquoi le tome Ier de son *Recueil* comprend la *troisième* semaine des Exercices. A notre grand regret, nous ne pouvons tenir ces motifs pour suffisants. L'esprit du lecteur est heurté en se trouvant, dès la première page, en présence d'une troisième semaine, et se demande s'il a bien réellement sous les yeux le tome Ier. Plus tard, quand les autres volumes auront paru, il y aura embarras pour le classer dans une bibliothèque, car la tomaison sera en contradiction avec l'ordre logique des matières. Mais ceci n'est toutefois qu'accessoire : le livre du P. Remy est un véritable traité de spiritualité sur le sacrement de l'Eucharistie ; ses quatre-vingts méditations, dont la longueur moyenne est de cinq pages, embrassent toutes les considérations que peut suggérer le récit évangélique de la dernière Cène. Ce pieux commentaire de l'acte même de l'institution de l'adorable sacrement de nos autels, du discours et de la prière de Notre-Seigneur après la Cène, ne peut qu'exciter dans l'âme une plus grande ferveur de dévotion pour le Dieu de nos tabernacles.

Nous compléterons notre formation spirituelle par les méditations que nous offre le P. Henri Fournel. Cet excellent auteur nous avait déjà donné un volume de près de six cents pages contenant une méditation pour chaque jour de l'année sur un sujet de doctrine : le symbole, les

sacrements, le décalogue, la prière. C'était presque une innovation, et nous sommes persuadé qu'elle a obtenu les meilleurs résultats. Mais ce qui nous paraît devoir être encore plus utile, c'est la partie supplémentaire que le P. Fournel vient d'ajouter à son livre et qui comprend, en cent cinquante pages, des méditations sur les devoirs des différents états : état ecclésiastique, état religieux, états ordinaires. On ne trouve pas ces sujets dans tous les livres, surtout réunis ainsi à part et selon une rigoureuse méthode. Nous croyons que même les personnes du monde auront avantage à se procurer et ce *Supplément* et le livre lui-même : elles y gagneront d'être plus sûrement fixées soit sur la doctrine chrétienne soit sur les devoirs spéciaux de leur profession.

Le Lis est aussi un livre de méditation, mais il s'adresse plus particulièrement aux âmes avancées déjà dans la vertu. C'est le chant de l'âme chaste qui est appelée « le lis de la vallée. » La première partie est comme le poème où ce lis chante son humble vie d'un jour, vie si parfumée de bénédictions... La seconde partie contient des pensées plus sérieuses. C'est un peu comme le sens mystique et développé de la vie du lis spirituel qui tour à tour écoute une leçon, reçoit une lumière, appelle un secours, chante une joie, proclame un triomphe, rend grâce et s'exhale en soupirs pour la beauté divine et l'éternel Amour. En forme d'appendice se trouve une biographie de saint Aldéric de Prémontré. Mgr l'évêque de Valence loue sans réserve ce bon petit livre, où se respire « ce parfum céleste » dont le monde a grand besoin. Il écrit à l'auteur que sa « paraphrase du cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise, appliquée à la vertu par excellence de la vie religieuse, est toute pleine d'ingénieux aperçus et de salutaires enseignements; » il est heureux de reconnaître que la lecture en est aussi utile qu'attrayante, et il bénit « de tout cœur ce lis odorant... » Cet ouvrage, sorti des presses de la Société de Saint-Augustin, est enrichi de plusieurs gravures.

6-11. — Dogme et Morale. — Les cours de doctrine abondent toujours ; mais nous nous garderons de nous en plaindre. La vérité ne saurait être trop proclamée ni trop répandue. Aussi bien la variété dans le mode ou la méthode d'exposition est-elle un moyen plus sûr d'arriver à pénétrer dans un plus grand nombre d'esprits : plus les livres de science religieuse se multiplient, plus ils ont chance de trouver des lecteurs. Parmi les plus importants de ces ouvrages récemment parus il convient de donner le premier rang aux *Œuvres pastorales* de S. E. le cardinal Parocchi ; elles touchent à tous les points du dogme et de la morale ; elles offrent le plus vif intérêt, tout à la fois, à ceux qui se préoccupent des sciences ecclésiastiques, aux curés, aux prédicateurs et à tous les ouvriers apostoliques, aux hommes d'œu-

vres, aux amateurs de la véritable éloquence ; elles sont un riche arsenal, où peuvent aller prendre leurs meilleures armes, les ardents défenseurs de l'Église et de la Papauté. Signalons quelques titres au hasard : nécessité d'une philosophie préparatoire à la théologie ; haute portée des études liturgiques ; instructions sur le Sacré-Cœur, la sanctification du dimanche, l'union de la foi et de la charité ; lettres sur la Propagation de la foi, le denier de saint Pierre ; panégyriques de sainte Thérèse, de saint François d'Assise, de saint Charles Borromée, etc. A la valeur intrinsèque de ses écrits, viennent se joindre l'autorité et la compétence de l'auteur, que recommandent non seulement la pourpre cardinalice, mais surtout son talent supérieur et sa haute situation dans l'Église de Rome. Nous lisons dans la notice qui sert d'introduction : « Ni Pie IX, ni Léon XIII n'ont trouvé d'apologiste plus éloquent, d'interprète plus fidèle, d'auxiliaire plus clairvoyant et de fils plus tendre : aussi, tandis que le premier, après l'avoir mis successivement à la tête des diocèses de Pavie et de Bologne, le revêtait de la pourpre à quarante-trois ans ; le second l'a-t-il appelé en qualité de cardinal-vicaire, dans le secret de ses plus intimes conseils et lui a-t-il confié, sous son autorité propre, le soin pastoral de l'Église mère et maîtresse. » Nous remercions M. l'abbé Bonnet de nous avoir, par sa traduction, donné la faculté de connaître de telles œuvres : la longue habitude de la langue italienne, avec laquelle il est familier, lui a permis de faire passer fidèlement dans le français les pensées de l'éminent auteur. C'est bien à tort qu'il se dit « téméraire » et « inexpérimenté » : le succès de sa traduction lui prouvera qu'il a été trop sévère envers lui-même.

M. l'abbé Moulin poursuit l'œuvre qu'il avait commencée il y a deux ans. Après avoir montré par des preuves irréfragables la vérité de la religion, en général, et la divinité du catholicisme, en particulier, il s'attache maintenant à l'*Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes*. C'est toujours en faveur des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance qu'il travaille, mais nous sommes heureux de constater que le livre actuel atteint mieux son but que le premier. Les questions sont généralement moins élevées et moins spéculatives, il est vrai ; il nous semble toutefois que, dans la forme de l'exposition, il se met ici plus à la portée des jeunes intelligences auxquelles ils s'adresse ; son dernier livre est réellement élémentaire ; il a, en outre, cet autre avantage non moins précieux d'offrir à chaque bout de page un petit questionnaire qui doit faciliter beaucoup la tâche de l'élève pour apprendre sa leçon, et celle du maître pour l'expliquer. Des numéros d'ordre, correspondant à ceux qui distinguent les alinéas du texte, permettent aisément de se rendre compte de la matière sur laquelle porte chaque interrogation. Comme

son titre l'indique, le livre de M. l'abbé Moulin embrasse tout l'ensemble de la doctrine catholique : 1° les vérités du salut, c'est-à-dire le symbole ; 2° les œuvres du salut, c'est-à-dire les principes de la morale, les vertus et le décalogue ; 3° les moyens du salut, c'est-à-dire la grâce, la prière et les sacrements : c'est tout le dogme et toute la morale, exposés et développés avec la précision qu'exige la vérité révélée et avec la clarté qui la fait saisir et aimer. Mgr l'évêque de Belley, qui a fait examiner ce livre, se dit heureux de l'approuver et de le bénir ; un si flatteur témoignage « ne permet pas de douter que ce nouveau traité ne soit bien accueilli par le public religieux, en particulier par les maisons d'éducation. »

Sous une forme dialoguée, M. l'abbé Baurens de Molinier s'efforce, dans *la Libre-Penseuse convertie*, de mettre la démonstration de la doctrine à la portée des plus vulgaires intelligences. Nous croyons, en effet, que cette forme est plus saisissante et brise un peu la monotonie d'une exposition, même catéchistique. On assiste à une sorte de conversation qui anime l'enseignement et pour ainsi dire le personnifie. L'un interroge, demande une explication, soumet ses doutes, soulève des objections; l'autre répond, éclaircit davantage un point laissé obscur, calme les perplexités, détruit tout sophisme. La libre-penseuse de M. l'abbé de Molinier est une jeune orpheline qui, accompagnée de sa gouvernante, a entrepris le voyage de Rome. Chemin faisant, elle admire les beautés dont l'Italie possède le riche trésor. Mais c'est Rome surtout qui ravit son esprit et son cœur. Hélas! elle avait été privée de bonne heure de sa pieuse mère, et le marquis de Castro, son père, plein des préjugés du siècle de Voltaire, vivant dans l'indifférence religieuse, n'avait pu que l'élever à son image. « Louise de Castro parlait, raisonnait sur toute sorte de sujets avec la désinvolture d'un philosophe : elle n'avait de son sexe que l'extérieur. » La grâce l'attendait à Rome. La jeune orpheline entre un jour dans l'église de Sainte-Marie des Anges et tombe machinalement à genoux. Auprès d'elle passe, comme une vision, un vénérable religieux de Saint-Bruno, et Louise le suit instinctivement ; elle entre au tribunal de la pénitence, et obéissant à son insu à l'impulsion de la grâce, elle ouvre son cœur à ce bon prêtre, lui raconte sa vie, ses peines, son ignorance. Le Père Bruno comprend toute la gravité de la tâche qui lui incombe : il veut réconcilier sa pénitente avec Dieu ; pour y réussir, il lui fait promettre de revenir chaque jour à la même heure, afin de s'entretenir avec lui. Telle est la mise en scène : elle donne à comprendre quel intérêt doit s'attacher à ces entretiens qui vont se succéder pendant trente-trois jours et dont les principaux points de la doctrine chrétienne seront tout l'objet. Le livre se termine par la conversion de Louise de Castro qui, à son tour, a le bonheur de ramener son père à

Dieu: ils reçoivent tous deux la communion des mains de Pie IX, recueillent ses avis et rentrent en France, où ils jouissent des consolations que donne la foi comprise, aimée et pratiquée. N'omettons pas de dire que l'ouvrage de M. l'abbé de Molinier est revêtu de l'approbation de S. E. le cardinal-archevêque de Toulouse, et qu'il est dédié à N.-D. de Lourdes.

L'éternité n'est qu'un article de notre symbole et une minime partie de l'ensemble de la doctrine catholique. Mais en elle-même l'éternité est le point culminant de la vérité révélée : c'est le terme auquel tout aboutit, et c'est pour nous assurer une éternité bienheureuse que le Sauveur est venu, au prix de son sang, nous apporter les bienfaits de son Évangile. Ne soyons donc point étonnés de l'importance que le P. Félix donne à cette question de l'Eternité. Si tous les hommes étaient fortement convaincus de la vérité de ce dogme, l'Église catholique n'aurait aucune peine à faire accepter sa haute doctrine et à faire pratiquer son austère morale : elle ne compterait bientôt plus que des saints. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* Ouvrons le livre de l'illustre conférencier, et, dans le recueillement d'une sérieuse réflexion, méditons avec lui les témoignages qui établissent la certitude de l'éternité, témoignages du dehors ou d'autorité, ceux que nous offrent le christianisme tout entier et l'humanité elle-même; témoignages du dedans ou de l'âme, ceux que nous portons en nous-mêmes, dans notre pensée, dans nos espérances, dans nos recherches qui ont toutes pour objet l'Eternel. Passons ensuite à considérer l'influence de l'éternité sur la vie présente et sur la vie future. Enfin, pénétrons-nous bien de la clarté et de la force des preuves qui établissent l'éternité des peines; n'hésitons pas surtout à dissiper les doutes qui pourraient nous venir des vulgaires objections soulevées par la libre-pensée. Cette dernière partie de l'œuvre, en particulier, est traitée avec une puissance de démonstration à laquelle il serait bien difficile de résister. Le R. P. Félix, par la publication de ses « Retraites de Notre-Dame, » continue à faire le bien qu'il avait commencé du haut de la chaire par ses instructions si pleines de doctrine et si éloquentes. Nous sommes heureux de cette extension qu'il a donnée à son apostolat, et nous souhaitons que d'autres « retraites » suivent de près celles qui ont eu pour objet « la Destinée » et « l'Eternité. »

Les jeunes gens n'y songent guère, à l'éternité. Il est vrai que c'est un sujet de méditation bien grave pour eux. Mais, comme c'est le terme de toute vie, il est fort nécessaire de les y préparer. A cette œuvre si importante, mais si difficile, qu'ont entreprise tant d'apôtres dévoués, le P. Paul Lallemand, de l'Oratoire, a essayé d'apporter sa généreuse coopération. Par ses *Allocutions aux jeunes gens,* il a voulu prémunir la jeunesse chrétienne contre le péril de ses illusions et contre les dan-

gers qui l'entourent de toutes parts. Une première série avait déjà paru, il y a quelques années ; c'est la seconde qu'il nous offre maintenant, et dans celle-ci nous remarquons les allocutions suivantes : Les Heureux; l'Avenir; la Piété divine; le Cœur de Jésus; la Vie par l'Eucharistie ; le Règne divin ; les Visites de Dieu ; l'Agonie. Mais, dans toutes, on reconnaît bien « le langage qui convient à notre jeunesse. » « Vous les aimez, ces jeunes gens, écrit à l'auteur Mgr le coadjuteur de Rennes ; et on le sent au ton chaud et vibrant de vos accents ; vous les avertissez avec la gravité émue d'un père qui s'alarme parfois ; vous les saisissez avec la puissance d'un prêtre qui agit pour Dieu et qui sait le prix d'une âme... Les sujets que vous traitez, sans longueur fastidieuse, le titre que vous leur assignez, donnent du relief à l'autorité de vos sages avis. Par-dessus tout, je vous sais gré du ton de loyauté que vous prenez avec la jeunesse : c'est le seul qui réussisse infailliblement. » Heureux, ajouterons-nous, l'orateur chrétien dont le ministère est assuré d'opérer le plus grand bien dans ces chères âmes qu'il prépare comme à leur insu, mais si efficacement, à leur éternité ?

En attendant cette éternité qui doit être la récompense des bons et le châtiment des méchants, nous avons tous à passer sur cette terre, où, selon le mot si juste de Job « l'homme vit peu de jours et est rassasié de misères. » Qui est exempt de douleur ? L'épreuve est le partage de tout mortel. Elle ne saurait, du moins, être sans consolation. Prenez le livre que vient de publier le pieux auteur de *Allons au ciel!* et il vous apprendra comment la douleur peut être consolée. Peut-être cet ouvrage relèverait-il plutôt de l'ascétisme que de la morale ; mais parce qu'il s'adresse à toutes les âmes sans exception, il nous a paru qu'il trouverait mieux ici sa place. Ce sont d'abord des prières et des élévations, sortes de gémissements d'âmes torturées par l'affliction et qui réclament du Seigneur leur Dieu un adoucissement à leurs maux. Vient ensuite un commentaire du *Magnificat* pour les âmes affligées, et le livre se termine par des méditations sur l'épreuve chrétienne et des considérations sur le bienfait de la douleur. Nous croyons que ces pieuses pages, « publiées par une pensée de compassion et de charité, » attireront la bénédiction du Ciel et en feront « descendre un baume bienfaisant sur tous ceux dont le cœur a été visité et blessé par la douleur. »

12-17. — Jésus-Marie. — Nous voici à ce que l'on appelle dans le langage de l'école « la théologie spéciale. » La première place y appartient de droit au Verbe incarné. Nous retrouvons ici le R. P. Marin de Boylesve qui, grâce à sa prodigieuse fécondité, nous donne deux livres sur l'Homme-Dieu ; le premier est consacré à considérer *Jésus-Christ dans sa vie militante ;* le second contient des élévations sur *le Cœur, le*

sang et la face adorable de Jésus : tous les deux conçus et écrits selon l'esprit et la méthode des exercices spirituels de saint Ignace. Nous n'avons pas à nous étendre sur les qualités déjà si connues des œuvres du P. de Boylesve ; bornons-nous à donner un court aperçu des matières qu'il traite dans ses deux dernières publications : *Jésus-Christ dans sa vie militante* s'ouvre par la méditation sur les *Deux Étendards* que suit une considération sur les trois modes d'humilité et sur les trois classes. Résolus à suivre Jésus-Christ, dans quel état de vie devons-nous le servir ? Pour éclairer notre choix, l'auteur indique les diverses professions, mais il insiste particulièrement sur l'état religieux et donne enfin, d'après saint Ignace, la théorie et la pratique d'une sage élection. Ces préliminaires terminés, le P. de Boylesve nous offre comme modèle notre chef lui-même, dont il nous raconte la vie publique, d'après les deux évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, y mêlant à propos de pieuses réflexions qui ont pour but de nous faciliter l'imitation des vertus et la pratique des préceptes du divin Maître.

Dans *Jésus, son cœur, son sang, sa face adorable,* l'auteur a jeté à profusion les aperçus les plus ingénieux et les plus variés sur les trois grandes dévotions les plus autorisées par l'Église en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il considère le cœur de Jésus d'après les figures de la Bible, dans ses rapports avec la Trinité, dans sa passion et son agonie, dans ses révélations à la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans ses relations avec la France. Le sang de Jésus, il nous le montre, d'abord, figuré dans l'Ancien Testament, puis circulant dans l'humanité du Verbe, enfin rejaillissant dans les âmes par les sacrements. La face de Jésus est l'objet de considérations groupées sous ces titres divers : la face en général, la face de Jésus, reflet de la divinité et de son humanité : la face de Jésus d'après les quatre animaux symboliques, la face gracieuse, la face militante, la face douloureuse, la face glorieuse, enfin la face de Jésus dans l'Église et au jour du jugement.

Sous une autre forme, c'est encore le cœur, le sang et la face de Jésus que nous offre à contempler *le Mois du divin Époux,* par Une pauvre clarisse de Grenoble. La fervente religieuse se plaît à méditer pendant trente jours sur toutes les vertus, tous les exemples, toutes les exhortations du Dieu qu'elle a choisi pour son époux : elle repasse dans son esprit ses démarches, son nom, sa famille, sa mère, ses promesses, ses desseins, sa demeure, sa table, ses richesses, ses désirs, ses occupations, ses prévenances, ses présents, ses bontés, ses tristesses, ses rigueurs, ses pieds sacrés, ses mains bienfaisantes, sa voix, son regard, sa face, son cœur, son sang, sa couronne. Elle termine, elle aussi, par le commentaire du *Magnificat,* mais en l'appliquant à la profession

religieuse. Mgr Fava a bien voulu approuver ce livre de haute et vraie piété. L'examinateur que Mgr l'évêque de Grenoble avait chargé de faire un rapport sur cet ouvrage l'apprécie en ces termes élogieux, auxquels nous souscrivons volontiers : « Le fond repose sur une belle et solide doctrine ; le style est à la fois simple et élégant, les citations sont nombreuses et puisées aux meilleures sources, les réflexions claires et pratiques, les exhortations animées et entraînantes. En un mot, c'est un travail très bon, très bien écrit et très intéressant. »

Des trois dévotions qui précèdent, celle du Sacré-Cœur est la plus répandue et se manifeste sous les formes les plus nombreuses. L'une de ses formes, l'Œuvre universelle de l'Adoration réparatrice, consiste à convoquer auprès des tabernacles, à tour de rôle, les représentants de toutes les nations catholiques. Cette œuvre a été fondée à Rome, où est son siège principal ; mais elle a des ramifications dans toutes les nations. Pour la faire mieux connaître et l'accréditer plus encore, M. l'abbé Brugidou, son zélé directeur, publie une brochure où il a réuni tous les témoignages favorables à son œuvre, une lettre de Mgr d'Hulst qui la recommande, et une notice sur l'origine, les avantages, les facilités, l'institution, la propagande, l'esprit et l'opportunité de l'Adoration réparatrice. Le meilleur titre de cette œuvre à la faveur des fidèles est la haute sanction que lui a donnée le Souverain Pontife actuellement régnant par son Bref du 6 mars 1883. Léon XIII lui accorde en outre des indulgences partielles et une indulgence plénière.

La Mère est inséparable du Fils : la dévotion envers Jésus ne saurait se concevoir sans la dévotion à Marie. Et quel aliment plus solide et plus agréable pourrait-on offrir à notre piété envers l'auguste Vierge que la méditation de la courte mais sublime prière qui a été commencée par l'Archange, continuée par sainte Élisabeth, achevée par l'Église ? Le R. P. Laborde a été bien inspiré de nous donner une nouvelle paraphrase de la Salutation Angélique. *De Mariâ nunquam satis,* a dit saint Anselme. Il serait aussi vrai de dire qu'on ne peut trop répéter ou refaire le commentaire de l'*Ave Maria.* Mais ici ce commentaire n'arrive sous nos yeux qu'après que nous avons étudié tous les motifs qui nous engagent à avoir une grande dévotion pour la Salutation Angélique : cette prière est un don du ciel ; son usage remonte à la plus haute antiquité ; elle est en butte à la haine des ennemis de notre foi ; elle est l'objet de l'estime des saints ; elle renferme les plus beaux titres en l'honneur de Marie ; elle a une incontestable efficacité, mais à la condition de la réciter avec une grande pureté, une humilité profonde et une inébranlable confiance.

La pratique du *Mois de Marie* est surtout très favorable à l'extension et à l'accroissement de la dévotion envers la Vierge Mère de Dieu.

Aussi quelle profusion de petits livres de piété pour les saints exercices de ce mois de bénédiction ! Ils se disent tous « nouveaux » et en réalité ils le sont tous, car, en redisant les mêmes louanges, ils ne se répètent jamais. Chaque auteur a sa « manière » qui le distingue de celui qui l'a précédé ou de celui qui le suivra ; ils ne se ressemblent que dans le désir bien sincère de faire aimer davantage la reine du ciel et de la terre. Le *Nouveau Mois de Marie,* par le R. P. Libercier, se compose pour chaque jour du mois de mai d'une courte méditation en deux points, d'un exemple raconté en quelques lignes, d'une prière, d'une réflexion pratique et d'une invocation empruntée aux litanies, le tout en trois petites pages ; juste ce qu'il faut pour un exercice de quatre ou cinq minutes. Qui pourrait prétexter le défaut de temps pour s'autoriser à ne pas faire le *Mois de Marie?* Le livre du P. Libercier est approuvé par l'archevêché de Bordeaux et loué par Mgr l'évêque de Grenoble.

Le Rosaire et les Ames du Purgatoire est un sermon prêché à Notre-Dame de Lourdes par le R. P. Vadon le 30 septembre 1888, à l'occasion du service solennel pour tous les défunts ordonné par le Souverain Pontife. Le titre indique suffisamment le développement que l'orateur a dû donner à son sujet. Le Rosaire doit être surtout utile aux défunts en faveur desquels nous pouvons offrir au Seigneur les plus précieuses indulgences et les mérites les plus efficaces. On sait aussi que la Mère de Dieu, qui est la Reine du ciel et de la terre, ne délaisse pas ceux de ses enfants dont l'âme souffre en Purgatoire ! Elle est aussi la Mère de miséricorde, la Consolatrice des affligés, et en nous encourageant à invoquer son secours pour les âmes des défunts, le R. P. Vadon a accompli un grand acte de charité en faveur de ces malheureuses captives.

18-24. — Sacrements, Liturgie. — Nous comprenons sous ce double titre les autres ouvrages de la théologie dite spéciale que nous avons à faire connaître. Commençons par le livre de M. l'abbé Plat ayant pour titre : *Cinquante-deux Prônes sur les sacrements.* Il est approuvé par Mgr l'Évêque de Blois, et c'est une garantie pour l'orthodoxie de l'enseignement qui nous est offert. Mais la sûreté de la doctrine n'est pas le seul mérite de cet ouvrage ; il faut ajouter, avec le même prélat, que « l'exposition de la doctrine de la foi y est faite d'une manière précise et simple en même temps qu'oratoire. » Il sera donc vrai de reconnaître l'utilité réelle de ce livre, et on peut prévoir, sans crainte de se tromper, que « les prêtres, appelés à instruire les fidèles dans les paroisses, retireront un vrai profit de sa lecture. » Nous félicitons l'auteur d'avoir choisi de préférence le genre du prône qui se prête à plus de simplicité et de concision, les deux qualités maîtresses de l'enseignement populaire chrétien. Nous croyons avec lui que c'est le meilleur mode d'enseigner. D'ailleurs, M. l'abbé Plat n'a pas voulu tirer

seulement de son propre fonds : il nous fait connaître ses sources, qui sont les meilleurs catéchistes, les prônistes les plus éminents, les plus savants théologiens, le saint concile de Trente, le catéchisme romain, les saints Pères, le Bréviaire romain. A la lumière de pareils flambeaux de la science catholique, comment l'auteur des prônes sur les sacrements aurait-il pu s'égarer? Avec de tels maîtres, comment son enseignement ne serait-il pas à la fois solide et utile? L'esprit méthodique de M. l'abbé Plat se montre à chaque page ; il apparaît surtout dans la table analytique des matières qui termine son livre, et où il donne un résumé complet de chacun de ses prônes. Sans autre travail que celui de la lecture de cette table, le lecteur peut aisément se rendre compte du sujet traité et trouver aussitôt le prône qu'il a besoin de consulter.

Le R. P. dom Laurent Janssens s'attache, lui, à un sacrement en particulier : celui de « la Confirmation. » C'est dire qu'il l'envisage sous tous ses aspects, et qu'il épuise, en quelque sorte, la matière. Après un chapitre préliminaire, dans lequel il étudie l'institution salutaire des sacrements, leur synthèse, leur ordre, leurs rapports entre eux, surtout les rapports particuliers entre la confirmation et les autres sacrements, il divise son ouvrage en trois sections, comprenant chacune plusieurs chapitres et dans lesquelles il réunit tout ce qui a trait : 1° à l'institution de la confirmation : tradition ecclésiastique et apostolique, institution divine, préfiguration et promesse ; 2° à l'administration de ce sacrement : ministre, sujet, consécration du saint chrême, temps et lieu réservés à la confirmation, cérémonies; 3° aux effets de la confirmation : effets ordinaires et extraordinaires; caractère qu'elle imprime; dons du Saint-Esprit. Un chapitre complémentaire envisage la confirmation dans ses rapports avec l'art chrétien, et un appendice contient les prières liturgiques, les dévotions indulgenciées en l'honneur du Saint-Esprit, la paraphrase du *Veni Creator,* enfin une lettre pastorale du cardinal Pecci, aujourd'hui Léon XIII, sur la lutte et la persévérance chrétiennes.

Après la confirmation, vient l'Eucharistie, auquel se relie nécessairement le sacrement de l'Ordre. Il est question de ces deux derniers sacrements dans tout le livre de M. Bacuez, comme l'indique son double titre : *Du divin Sacrifice et du Prêtre qui le célèbre.* Naturellement, l'ouvrage se divise en deux grandes parties. Dans la première, l'auteur considère le divin sacrifice dans ses trois phases qui embrassent toute la durée du temps : avant la Rédemption, dans les desseins de Dieu et dans les manifestations et la vertu du divin sacrifice ; au temps de la Rédemption, dans la réalisation et l'étendue de ce sacrifice ; depuis la Rédemption, dans les raisons de l'institution du sacrifice de l'autel qui complète celui du Calvaire, donne à l'Eglise un culte digne d'elle, procure à Dieu la plus grande gloire possible et joue un rôle si

important par rapport à l'intérêt des âmes. La seconde partie nous montre le prêtre à l'autel en nous rappelant la nature, l'excellence et la sainteté de son office, énumère et développe les obligations du prêtre par rapport au divin sacrifice : qualités que le prêtre doit avoir, pratiques journalières qu'impose au prêtre la célébration de la sainte messe, avantages que cette célébration quotidienne procure au prêtre, exemples relatifs à la célébration du divin sacrifice. Dans un appendice, l'auteur nous donne un commentaire abrégé des prières et des cérémonies de la messe. On le voit, le livre de M. Bacuez est d'un puissant intérêt pour les prêtres et même pour les simples fidèles. Ceux-ci y apprendront à mieux apprécier le bienfait précieux qu'ils doivent au Dieu de l'Eucharistie et à mieux connaître la grandeur du sacerdoce ; les ministres des autels y puiseront des conseils qui les guideront sûrement dans l'œuvre de leur sanctification et qui leur serviront à se rendre de plus en plus dignes des choses saintes qu'ils traitent chaque jour.

Le livre de S. É. le cardinal Manning sur *le Sacerdoce éternel* achèvera l'œuvre commencée par celui de M. Bacuez. Le P. Andrès G. Rivas a eu une excellente pensée de traduire l'œuvre de l'éminent archevêque de Westminster et de l'offrir en méditation au clergé espagnol. Autant qu'il nous a été possible de nous en rendre compte, la traduction exprime fidèlement l'idée de l'auteur; sans s'écarter de cette rigoureuse fidélité, elle n'est pas esclave de l'original ; elle ne porte presque aucune trace du génie propre de la langue anglaise, et l'on oublie si bien le traducteur que l'on croirait l'ouvrage composé en catalan. Les matières traitées se rapportent aux vertus, à la sainteté et aux obligations du sacerdoce : pouvoirs du prêtre ; obligations qu'il a de pratiquer la sainteté : moyens d'acquérir la perfection sacerdotale, la fin du prêtre ; la charge pastorale ; les peines du prêtre ; le prêtre prédicateur ; la liberté et l'obéissance du prêtre ; ses récompenses ; la vie et la mort du prêtre. Ces méditations du cardinal Manning sur le sacerdoce éternel devraient être traduites dans toutes les langues ; elles devraient devenir la règle et la consolation de tous les prêtres.

Nous ne sortons pas de la pratique du culte en passant au livre de M. l'abbé Jamar : *Les Fêtes chrétiennes considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle.* Les fêtes constituent cette partie du culte catholique qui s'appelle la liturgie, en y comprenant toutes les lois qui réglementent l'administration des sacrements et surtout la célébration du Saint Sacrifice. Mais le peuple chrétien ne connaît pas assez même les fêtes qu'il célèbre avec le plus de piété. « N'est-il pas vrai, dirons-nous avec M. l'abbé Jamar, que les magnifiques et touchantes manifestations de nos temples ne sont aujourd'hui, pour beaucoup de chrétiens, qu'un spectacle muet et inintelligible? Aux siècles

passés du christianisme, la foi était vive, le sentiment religieux profond. On goûtait les cérémonies, on s'y associait de cœur et d'âme. » Les temps sont changés. Ou on s'abstient de prendre part aux solennités de l'Église, ou, si l'on y prend part, on n'en saisit pas la portée, on n'en pénètre pas le sens, on n'en goûte ni les suaves consolations, ni les salutaires enseignements. C'est parce qu'on ne les connaît pas assez. Le livre de M. l'abbé Jamar sera le bienvenu : il est conçu dans les meilleures conditions pour donner des fêtes chrétiennes une idée exacte, une parfaite connaissance. L'auteur les considère d'abord dans leur objet même; il nous fait remonter ensuite à leur origine, en nous rappelant leur institution; enfin, il nous développe les leçons qu'elles portent avec elles. L'ordre qu'il a adopté dans l'énumération de ces fêtes est l'ordre chronologique; il suit l'enchaînement des faits historiques sur lesquels sont basées les fêtes consacrées à notre divin Sauveur et à sa très glorieuse Mère. Il commence par les fêtes instituées en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en parcourant « successivement la série des événements de sa vie qui leur ont donné lieu; » dans un second volume, il continuera, « en passant en revue, suivant la même méthode, les diverses phases de l'existence de la très sainte Vierge Marie, qui ont amené l'établissement des solennités dans lesquelles on lui rend un culte spécial; » il terminera par un aperçu sur les fêtes instituées en l'honneur des anges et des saints. Sans doute, le livre de M. l'abbé Jamar n'est pas une complète nouveauté. « Il ne manque pas d'ouvrages, dit-il lui-même, sur la matière traitée dans cette nouvelle publication; mais ce sont, pour la plupart, des livres d'érudition, des dissertations liturgiques...» Son dessein, à lui, a été de « réunir dans un nombre restreint de pages et de mettre à la portée de tous, pour le profit spirituel des enfants de l'Église, tout ce que les auteurs d'un mérite reconnu ont écrit de plus instructif et de plus édifiant sur le sujet qui nous occupe. » La modestie ne gâte rien, mais il ne faut pas la prendre toujours au mot. En réalité, M. l'abbé Jamar a plus que le mérite d'un compilateur : il s'est aidé d'autrui, comme l'abeille, pour faire son miel, s'aide de toutes les fleurs. Nous désirons vivement que le second volume suive de près le premier.

Une œuvre vraie de compilation est le *Recueil de prières et œuvres pies enrichies d'indulgences par les souverains pontifes* que vient de publier M. l'abbé Planchard, vicaire général d'Angoulême. Mais il s'en faut qu'elle soit sans mérite et surtout sans utilité. Il fut longtemps difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir sous les yeux un catalogue authentique et complet de toutes ces prières et œuvres pies enrichies d'indulgences, et alors comment se sentir encouragé à gagner ces précieuses faveurs? Une première collection fut publiée en 1877 par ordre de Pie IX, mais, depuis cette époque, on a retrouvé plusieurs

documents contenant des indulgences depuis longtemps accordées aux fidèles, et d'autre part, onze ans ne se sont pas écoulés sans que de nouvelles indulgences aient été accordées par Léon XIII. C'est pourquoi la Sacrée Congrégation a jugé bon de faire imprimer de nouveau cet ouvrage, en y ajoutant les prières et les œuvres pies qui manquent à l'édition de 1877. C'est la traduction française de ce recueil que nous donne M. l'abbé Planchard, et il rend ainsi aux fidèles et au clergé de France un signalé service. Nous recommandons particulièrement les pages d'introduction consacrées à faire connaître ce que sont « les saintes indulgences » et quelles conditions sont requises pour les gagner.

25-27. — Divers. — Notre compte rendu était terminé quand nous sont survenus les trois ouvrages qui suivent et que nous groupons à cette place, sans tenir compte pour eux des divisions qui précèdent. Nous aurions pu les remettre à plus tard, mais nous avons préféré nous hâter d'en prendre connaissance et d'en porter sans plus de délai notre jugement.

Le Saint Sacrifice de la Messe, par M. l'abbé Théloz, diffère de l'ouvrage de M. Bacuez sur *le Divin Sacrifice,* en ce qu'il se borne exclusivement à commenter les prières liturgiques de la Messe, et ce commentaire est emprunté aux ouvrages d'Albert le Grand, sur le sacrement de l'Eucharistie. L'auteur rend compte en ces termes de la nature du travail qu'il s'est imposé : « Albert le Grand a une méthode de composition qui ne se plie guère à une traduction littérale... Nous avons cherché à saisir, à pénétrer la pensée d'Albert le Grand ; par un travail d'assimilation personnelle, nous nous sommes efforcé de la rendre nôtre ; nous l'avons alors traduite, avec les développements qu'il nous a paru opportun de lui donner dans une forme littéraire absolument indépendante du texte, mais qui rende aussi bien que possible la pensée du Maître. Avons-nous réussi ? » Nous pourrions répondre à l'interrogation de l'auteur ; laissons plutôt la parole à Mgr l'évêque de Nîmes, dont le témoignage sera autorisé et satisfera davantage M. l'abbé Théloz. Dans la lettre que lui écrit Mgr Besson, le 28 octobre dernier — une des dernières lettres que l'éminent prélat ait dû écrire — l'évêque de Nîmes s'exprime ainsi : « Vous avez pris pour guide l'ouvrage d'Albert le Grand... En reproduisant la doctrine et les commentaires du maître de saint Thomas, vous avez su les mettre à la portée de nos contemporains... Entre les parties qui me paraissent le mieux traitées, je signalerai les commentaires du *Gloria in Excelsis,* du *Credo* et du *Canon*... Ce dont je vous félicite surtout, c'est d'avoir fait, en un sujet aussi grave, de la doctrine le véritable sentier de la piété... Enfin, on vous lit avec plaisir, parce que votre style est toujours simple, correct, élégant. »

Dans un autre ordre d'idées, l'ouvrage de M. l'abbé Demore ne manquera pas d'offrir une sérieuse utilité aux personnes auxquelles il s'adresse. Ce petit traité sur *la Vraie Politesse* est un chef-d'œuvre du genre : il devra être admis bientôt dans toutes les maisons religieuses. La politesse que recommande l'auteur n'est pas la politesse hypocrite et gênante du monde; c'est la politesse fondée sur la charité et la sincérité. C'est « la vraie. » L'auteur la définit dès la première lettre, puis il établit la nécessité de s'habituer à la politesse; il en fait ressortir quelques avantages. Parmi les autres lettres que contient ce volume, nous avons remarqué, la neuvième sur la politesse des saints; la onzième, sur la politesse fille de la mortification, et la douzième, sur la politesse splendeur de la charité; la dix-neuvième, sur la civilité dans les conversations; la vingt-cinquième et la vingt-septième, sur la civilité dans les repas et dans les lettres.

Le *Résumé complet des récits et tableaux d'histoire de l'Église* est un abrégé des ouvrages que M. l'abbé Cantin a déjà publiés et qui sont entre les mains d'un grand nombre de lecteurs. Ce résumé achèvera de vulgariser ces récits et ces tableaux qui ont tant contribué à faire connaître les annales de l'Église. Nous félicitons M. l'abbé Cantin d'avoir publié ce nouveau petit livre dont vont s'emparer tous les catéchismes de persévérance, même ceux des plus humbles paroisses, pour l'instruction des enfants du peuple et l'édification des familles chrétiennes. Tandis que nos ennemis travestissent l'histoire et calomnient l'Église catholique, il est opportun, il est nécessaire d'opposer la vérité à l'erreur. L'Église ne peut que gagner beaucoup à être mieux connue : au lieu de redouter la lumière, elle l'appelle, elle la réclame. M. l'abbé Cantin peut se rendre ce flatteur témoignage qu'il aura contribué pour une bonne part à faire la lumière sur l'histoire de l'Église.

F. Chapot.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Marie Fougère*, par Jules de Glouvet. 12e éd. Paris, Havard, 1889, in-18 de 430 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Docteur Rameau*, par Georges Ohnet. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Sens de la vie*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 4. *Norine*, par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1889, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Tourbier*, mœurs picardes, par Léon Duvauchel, avec un dessin inédit de Puvis de Chavannes. Paris, Savine, 1889, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 6. *Mademoiselle Jaufre*, par Marcel Prévost. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 432 p., 3 fr. 50. — 7. *Jean...*, par Maxime Audouin. Préface par Léon Séché. Paris, Perrin, 1889, in-12 de 292 p., 3 fr. — 8. *Un Lycée sous la troisième République*, par Paul Verdun. Paris, Dentu, 1889, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Député Ronquerolles*, par Hippolyte Buffenoir. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 10. *Nu*, par Jacques Le Lorrain. Paris, Savine, 1889, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Usure*, par François de Nion. Paris, Savine, 1889, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Usurier des gueux*, par Mie d'Aghonne. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Puck*, par Ouida. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-18 de 402 et 382 p., 8 fr. — 14. *La Filleule des fées*, par le même auteur. Paris,

Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-18 de 405 et 416 p., 7 fr. — 15. *Chant de noces*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 16. *Perdita*, par la marquise de Blocqueville. Nouvelle édition. Paris, Jouaust et Sigaux, 1889, in-12 de 388 p., 7 fr. 50. — 17. *Lamiel*, par Stendal (Henry Beyle), publié par Casimir Striensky. Paris, Quantin, 1889, in-18 de 342 p., 3 fr. 50. — 18. *Gabriel, ou la Fin de la Piraterie sous l'empereur Constantin*, par J. Reymond. Paris, Bloud et Barral, 1889, 2 vol. in-8 de 286 et 290 p., 10 fr. — 19. *Frédégonde*, par Félix Dahn, trad. de l'allemand, par Ed. de Perrot. Paris, Hinrichsen, 1889, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Vice-Roi, ou le Mexique en 1812*, par Charles Sealsfield, trad. de l'allemand par Gustave Revilloud. Paris, Fischbacher, 1889, 2 vol. in-12 de 330 et 266 p., 4 fr. — 21. *Tragédie de village*, par Margaret L. Voods, trad. de l'anglais par G. P. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 282 p., 3 fr. — 22. *Les Belfield*, par Miss Braddon, trad. de l'anglais par Germaine Mellor. Paris, Quantin, 1889, 2 vol. in-12 de 300 et 310 p., avec nombreux dessins, 4 fr.

1. — Je commence par le roman qui a fait le plus de bruit en ces derniers temps. C'est *Marie Fougère*. Les premières éditions du volume ont paru sous le pseudonyme de Lucie Herpin, et pendant tout un mois l'on s'est demandé qui se cachait sous ce beau masque. Une femme? Non : la virilité du style s'affirmait trop. Personne ne s'y est mépris. La préface du livre, sorte de Manifeste contre le naturalisme en général, contre *la Terre*, d'Émile Zola, et l'*Immortel*, d'Alphonse Daudet en particulier, a un instant donné cette illusion, que *Marie Fougère* pouvait bien être l'œuvre d'un académicien. Et, comme dans cette préface, M. Édouard Pailleron est cité avec éloges, au bon endroit, quelques-uns ont dit que Lucie Herpin et lui ne faisaient qu'un. Propos de boulevard! Il suffisait, en effet, de parcourir les premières pages de *Marie Fougère*, roman rural s'il en fut, pour voir que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, dont le talent sue à chaque mot le parisianisme et le marivaudage, n'y était pour rien. Mais si Lucie Herpin n'appartenait pas à l'Académie française, elle n'en laissait pas moins, sous son nom d'emprunt, percer une certaine envie d'en être. Sa chaleureuse défense de l' « illustre compagnie » indiquait un écrivain qui ne serait point fâché de devenir « immortel... » à tous les points de vue. Or, cet écrivain, qui est un malin, après avoir intrigué et amorcé suffisamment le public, a levé le loup de satin rose qui lui cachait la figure, et nous avons vu apparaître qui nous soupçonnions déjà : le magistrat Quesnay de Beaurepaire, en littérature : Jules de Glouvet, l'auteur du *Berger*, du *Marinier* et du *Forestier*.

Avec *Marie Fougère*, il se fait le peintre de la race forte et laborieuse des sabotiers, et, aussi bien dans le tableau captivant de leurs mœurs que dans la description des robustes paysages dont il les entoure, nous retrouvons sa palette riche et variée, sa sûreté de main. Coïncidence curieuse! Le pseudonyme qu'il avait cru d'abord devoir adopter est un nom vrai. Lucie Herpin existe, et, sous le masque de Lucien Percy, elle a publié quelques études sur le dix-huitième siècle, notamment l'*Histoire d'une grande dame* la princesse Hélène de Ligne. Maintenant, voulez-vous avoir une idée de *Marie Fougère*? Voici le

drame dans ses grandes scènes : l'action se passe en Bourbonnais. Marie Gervois est fille et sœur de sabotiers. On lui a donné le sobriquet de Fougère, parce qu'elle aime à se faire dans les bois des lits de cette plante, en gardant ses chèvres. Guillaume Gervois, frère de Marie, aurait pu ne pas partir pour l'armée, puisque la Gervoise, sa mère, est veuve. Mais, en 1870, il a vu tous les sabotiers valides s'engager pour se battre, et il a voulu suivre les gars. Prisonnier, il est envoyé en captivité en Allemagne : les fièvres le prennent, et on l'interne dans un hôpital. Se sentant mourir, il s'échappe, et, squelette ambulant, vient au pays s'éteindre doucement dans les bras de sa mère. Folle de douleur, la Gervoise, dès ce moment, prend en haine sa fille Marie et les anciens camarades de Guillaume. Ceux-ci n'en adoptent pas moins les deux femmes et pourvoient à tous leurs besoins avec une délicatesse touchante. Marie grandit sous la protection d'un sabotier, Louis Turpin, qui lui tient lieu de frère. Bientôt le sentiment quasi paternel que Turpin éprouve pour la fillette se change en véritable amour. Il veut faire de Marie Fougère sa femme. Mais le cœur de la pastoure a déjà parlé pour un autre : Toinet Printemps. Ce Toinet, d'abord assez mauvais drôle, tue d'un coup de pierre un lérot que Marie avait apprivoisé. En voyant la douleur de la chevrière, Toinet comprend qu'il vient de commettre une méchante action : il lui demande pardon, se corrige, se modifie, et lui qui n'entrait jamais à l'église ne craint pas d'assister désormais le dimanche à la messe de paroisse. Marie et Toinet s'aiment pour tout de bon et ne demanderaient pas mieux que de s'épouser. Par malheur, Toinet est « du sort. » Il a cependant la chance de tirer un bon numéro, et son absence ne sera pas longue : un an seulement. Dans l'intervalle, la Gervoise, de plus en plus démente, s'est associée avec un misérable braconnier, Bastien Palud, dont elle va vendre à la ville le gibier prohibé, et, comme Marie se refuse à écouter les déshonnêtes propositions de ce gibier de potence, sa mère lui fait subir toutes sortes de mauvais traitements. Une fois même, la pauvre enfant eût été la victime de Bastien Palud sans l'intervention de Louis Turpin, qui, tout en sacrifiant son amour, a toujours voulu le bonheur de Marie. Au bout d'une année de service, Toinet Printemps revient et retrouve sa Fougère, qui l'a fidèlement attendu. La Gervoise, chez qui le sentiment maternel se réveille, accourt pour embrasser le fiancé de sa fille. Au même instant, une balle destinée à Toinet brise les reins à la Gervoise. C'est Bastien Palud qui a fait le coup. Les sabotiers accourent au bruit de l'arme, et Turpin, qui essuie à son tour, sans être atteint, le feu du bandit, se saisit de lui et le livre à la justice. La Gervoise meurt, demandant pardon à tous du mal qu'elle a pu faire inconsciemment.

Cette courte analyse résume bien l'action de *Marie Fougère*. Donne-

t-elle du roman une impression suffisante? Non. Il sied donc d'ajouter que cette œuvre, qui n'est pourtant pas une lecture à l'usage des jeunes filles, répond en quelque sorte à la *Terre*, d'Émile Zola. C'est une œuvre à la fois spiritualiste et réaliste qui, sans avoir l'envergure, la puissance, le relief et la vigueur qu'on lui désirerait, n'en rend pas moins la sensation ou plutôt le sentiment des divers états de l'âme rustique. M. Zola n'a vu dans les paysans français que des fripons, des voleurs, des lâches, des cupides, des paresseux, des dépravés et des fornicateurs. Il y en a d'autres néanmoins : Louis Turpin, Toinet Printemps, Marie Gervois, le vieux La Plane, le chef des sabotiers du Bourbonnais, une figure biblique, et ceux-là sont honnêtes, courageux, laborieux, sains d'esprit et droits de cœur. Certes, le monde paysannesque mis en scène par M. Jules de Glouvet n'est exempt ni de passions, ni même de vices; mais l'exception ne fait pas oublier à l'auteur de *Marie Fougère* les bontés et les vertus qui dominent parmi ses sabotiers. Sauf Palud le braconnier; Cassemiche, un célibataire avare et libertin; Crinon, qui ne reculerait pas, pour son intérêt, devant un assassinat; les Renaud, chez qui l'avarice a détruit le sens moral, toutes les autres figures sont sympathiques. La Gervoise rebuterait; mais elle est folle, et sa folie n'inspire que la pitié. Qui oserait soutenir que des paysans, délicats dans leur rudesse native, aimants et désintéressés, comme Louis Turpin, Toinet Printemps, le père La Plane et ses compagnons, ne sont pas aussi réels que les Buteau, les Delhomme, les Leroi, les Lengaigne, les Bécu, les Hilarion et l'aîné des Fouan de *la Terre*? Pour être moins « naturalistes, » ils me paraissent beaucoup plus naturels. Faut-il dire toute ma pensée? Bien qu'elle ne soit pas une de ces œuvres géniales qui survivent aux succès mérités du jour et s'imposent à la postérité, je préfère cette *Marie Fougère* à la bruyante et prétentieuse préface qui lui sert de chaperon. Sans doute, il y est dit d'excellentes choses sur les romanciers de la première moitié de ce siècle; sur Balzac, l'analyste profond; sur Alexandre Dumas, le merveilleux inventeur; sur George Sand, la magicienne du style ; sur Charles Nodier, le peintre à la délicate palette; sur Mérimée, le conteur à la sobriété puissante. On y démontre que l'abaissement des mœurs et l'altération des croyances ont eu pour résultat l'envahissement de la littérature par le naturalisme. On y flétrit, avec énergie, les romanciers qui recherchent exclusivement l'anormal, établissent des cliniques en plein vent et ne voient dans l'homme que l'exception et la monstruosité. On a raison de dire que Balzac dont ils se réclament n'est pas leur père. En dehors de ses *Contes drôlatiques* et de cinq ou six productions spéciales, Balzac fut, en effet, un spiritualiste. Jamais, dans sa *Comédie humaine*, il ne décrit le vice (sur lequel il a cependant parfois le tort de trop appuyer) sans placer

la vertu en regard. Il met la fleur à côté du chardon, le rayon de lumière à côté des ténèbres. Nulle part, il n'oublie la décence du mot pour faire supporter la crudité du spectacle. Tout cela est vrai. Mais tout cela a été dit, redit, et M. Jules de Glouvet n'apporte ici rien de nouveau. De même, toutes les critiques qu'il adresse à *la Terre* et à *l'Immortel* sont devenues des lieux communs. Le *Polybiblion* n'a pas attendu *Marie Fougère* pour exposer sans réticence, tout en rendant justice au talent des auteurs, la grossièreté, le cynisme, les inexactitudes et les malpropretés de *la Terre*, comme l'étroit esprit de dénigrement, l'envie sourde et la méchanceté voulue qui règne dans *l'Immortel*. Quant aux chicanes grammaticales que fait M. de Glouvet à M. Zola et à M. Daudet, elles sont ridicules. Ceux-là savent écrire et une douzaine de phrases plus ou moins bizarres, prises au hasard, ne prouvent contre eux absolument rien. Par exemple, où le préfacier de *Marie Fougère* a touché juste, c'est quand il nous montre les naturalistes passés maîtres dans l'art de la réclame. Oui, en effet, leur grande vogue vient de là. Ils ont pour eux les critiques influents; pour eux, les clichés-boniments des éditeurs; les affiches voyantes sur les murs, les interviews des reporters. Leur biographie, leur éloge outré précèdent toujours l'apparition de leur drame ou de leur roman. Vidés jusqu'à la moelle, la plupart ne produisent que des livres médiocres, séniles et navrants. Leur syndicat d'admiration mutuelle les présente comme de puissantes études au public imbécile, moutonnier, simiesque et gobeur. Comment l'écrivain obscur, mais qui se sent une force, le débutant artiste et lettré qui a mûri son œuvre dans le silence du travail, « qui marche isolément et sans réclame, » pourrait-il lutter? « Ce nouveau que vient-il faire céans sans notre permission? Braconner sur nos terres, halte-là! » Et alors, tous ces loups-cerviers s'entendent pour l'exécuter. Il y a plusieurs moyens: le mutisme, les quatre lignes dédaigneuses « qui vous plongent dans l'impasse » des auteurs qui n'existent pas, ou l'éreintement d'ensemble. Eux, en attendant, se traitent quotidiennement de maîtres, d'illustres, d'éminents, et à la moindre de leurs pages, les thuriféraires intéressés, les joueurs de flûte gagés, les claqueurs payés s'écrient à l'envi: « C'est du Balzac, c'est du Stendhal, c'est du Flaubert! » Comme ce tableau de nos mœurs littéraires contemporaines est vrai, mais aussi comme il est triste! On peut seulement reprocher au peintre de savoir, lui aussi, jouer de la réclame admirablement. *Marie Fougère* en est à sa quinzième édition. Doit-elle uniquement ce grand succès à sa valeur? La réponse à ce point d'interrogation se trouve dans les lignes qui précèdent.

2. — En principe, je suis de l'avis de M. J.-J. Weiss : « Nul n'est artiste qui n'a pas le dédain des suffrages vulgaires; nul n'est écrivain qui ne ressent pas jusqu'à en souffrir l'invincible dégoût de la banalité

facile. » Il ne faudrait pas cependant, sous couleur de littérature et d'art, devenir systématiquement injuste pour M. Ohnet. Certes, cela ne veut pas dire que notre critique ait été trop sévère pour *la Comtesse Sarah, Lise Fleuron, la Grande Marnière, les Dames de Croix-Mort* et *Volonté*. Cela veut dire qu'il est loyal de reconnaître que *le Docteur Rameau* est de beaucoup supérieur à ces œuvres médiocres. Depuis *Serge Panine*, M. Georges Ohnet n'a rien fait de mieux. Dans tous les cas, c'est le plus original de ses romans. Rameau (de Ferrières) est le fils d'un garde-barrière, que son intelligence précoce, extraordinaire, a désigné à l'attention, puis à la tendresse d'un modeste médecin de village, le Dr Servant. Grâce aux bons soins de son protecteur, Rameau termine brillamment ses études, s'installe à Paris, et, en peu de temps, sa science immense, ses travaux, le placent au premier rang. Sa clientèle s'arrache son bistouri. Il gagne deux cent mille francs par an. Son nom s'impose, indiscuté. Intelligence vaste et tourmentée, cœur d'or, il réunirait à lui tout seul la perfection humaine, s'il n'était pas athée. Or, Rameau non seulement professe l'athéisme : encore étudiant, sa thèse du doctorat alla si loin sous ce rapport qu'il stupéfia ses examinateurs. Mais Rameau se glorifie aussi de son matérialisme, et en bien des occasions le savant descend jusqu'au blasphémateur. A cinquante ans, un peu tard, le matérialiste farouche rencontre une jeune Espagnole ultra-catholique et l'épouse. L'athéisme de Rameau épouvante Conchita : elle cherche d'abord à convertir son mari, et, n'y réussissant pas, finit par oublier elle-même ses devoirs, en se liant avec un peintre allemand, nommé Munzel, dont elle a une enfant. La guerre de 1870 arrive. Munzel y meurt, et l'épouse coupable le suit de près. Seize ans s'écoulent : le Dr Rameau songe à marier Adrienne, qu'il croit sa fille, à un jeune homme qu'elle aime. Mais voilà qu'en cherchant quelques papiers, il découvre dans un tiroir un paquet de lettres : il les ouvre, et il bondit de colère et de désespoir. Ces lettres fatales attestent de la façon la moins douteuse la faute de Conchita. Fou, exaspéré, en pensant que son Adrienne tant chérie n'est pas sa fille, il repousse si brutalement la pauvre enfant qu'elle tombe évanouie et qu'une grave maladie survient à la suite de la terrible scène. Qu'importe au vieux Rameau! Il refuse de voir Adrienne : elle va mourir; lui seul peut la sauver : il reste implacable dans sa haine. Cette lutte intime dure trois jours : un soir cependant il est comme attiré malgré lui vers la chambre d'Adrienne; il écoute à la porte et il entend la mourante l'appeler de sa douce voix : « Mon père! mon père! » Rameau n'y tient plus; il se précipite : « Ma fille! ma fille! oui, tu es bien ma fille! » Et il la soigne, et il la guérit. En même temps une métamorphose s'opère en lui; il répudie le matérialisme comme une vilaine doctrine; il croit. Sa femme s'était brisée contre

ses entêtements prétendus scientifiques; son ami Talvanne y avait perdu son latin. Un mot de « sa fille, » au seuil de son agonie, révèle au vieil athée un Dieu bon, un Dieu maître de tout, un Dieu créateur de toutes choses. Deux mois après, à la messe de mariage d'Adrienne, dans l'église Sainte-Clotilde, un vieillard à cheveux blancs était agenouillé près de l'autel : c'était le Dr Rameau qui priait. N'est-ce pas le cas de rappeler ici le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas? » Abordant une question qui passionne aujourd'hui bien des familles, M. Georges Ohnet, dans *le Docteur Rameau*, nous montre d'abord la lutte de la femme et du mari, ensuite le combat qui se livre entre le père et la fille. L'intensité dramatique y est réelle; en bien des endroits, chaque personnage y est traité avec une vérité relative qui, malgré certaines défaillances de forme, ne laisse pas que de produire de l'effet. J'en citerai quatre : le célèbre docteur, sa femme Conchita, son ami Talvanne, la vieille servante Rosalie. Talvanne est médecin comme Rameau : il l'aime comme un frère; il reste célibataire pour veiller à l'éducation religieuse d'Adrienne. Il est croyant — un croyant bien incomplet mais très convaincu — et il voudrait faire partager ses convictions à son ami Rameau. Et, dans ce but, il entame des séries de discussions où il ne brille pas, hélas! C'est ici, en effet, un des grands défauts du roman de M. Ohnet. Il a voulu imiter ces missionnaires d'autrefois qui ouvraient dans les églises des conférences contradictoires : l'un s'appelait l'avocat de Dieu, l'autre l'avocat du diable, et celui-ci restait toujours confondu. Il n'en est pas de même dans le dernier roman de M. Ohnet. Au moins aurait-il dû tenir la balance à peu près égale. Non : l'avocat de Dieu, le bon Talvanne, est d'une faiblesse déplorable, et il se fait « rouler » presque chaque fois par l'avocat du diable, le terrible Rameau. Les arguments matérialistes sont mille fois plus vigoureux et plus nets que les timides raisons données par le croyant à tel point que si le revirement, la conversion, le retour à la foi n'était pas amené par la logique même des événements, on pourrait considérer *le Docteur Rameau* comme la glorification même de l'athéisme. Il n'en est rien, et la consolante conclusion du drame prouve bien que M. Ohnet a voulu écrire une œuvre spiritualiste. Seulement, elle n'est pas sans défauts. Celui de la faiblesse de l'avocat de Dieu est assez grave. En voici un autre plus grave encore : désespérée de ne pouvoir associer son mari à sa croyance, la catholique Conchita prend tout à coup le chemin de traverse. Tu ne veux pas venir à Dieu, moi je me donne au diable! Cela résonne faux, cela choque. M. Ohnet a eu beau choisir la femme du Dr Rameau parmi les Espagnoles — poursuivi par cette idée que les Espagnoles passionnées composent facilement avec leur conscience, — la chute de Conchita n'en est pas atténuée. On compren-

drait à la rigueur que, dans un moment d'égarement, emportée par la passion, elle s'oubliât. Mais on ne conçoit pas qu'elle raisonne ainsi son infidélité, qu'elle la prépare en y mêlant l'élément mystique. C'est de l'hypocrisie au premier chef, et nous ne pouvons croire vrai ce sentiment qui pousse une femme dans les bras d'un autre en haine de l'athéisme de son époux. Vengeance singulièrement consommée dans tous les cas! Plus singulière façon encore de comprendre le catholicisme et sa loi morale ! Au fait, nous raisonnons ici en catholique. En bonne logique, la conduite de Conchita ne saurait être attaquée par les libres-penseurs. Que peuvent-ils répondre, en effet, à cet argument de l'Espagnole parlant de son mari : « Les commandements de Dieu me prescrivaient la fidélité et le respect; il m'a dit que ce Dieu n'existait pas, que le ciel était vide, et qu'il n'y a rien après la mort; c'est lui qui est responsable de ma faute, et, s'il y a crime, il est le véritable criminel, car il a tout fait pour me détourner du devoir? » Une thèse analogue, mais avec plus de psychologie et de profondeur, a été développée, dans *la Morte*, par M. Octave Feuillet.

3. — C'est très sincèrement et du fond du cœur, que le docteur Rameau, à Sainte-Clotilde, s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Au dénouement du roman autobiographique qu'il a publié sous ce titre : *Le Sens de la vie,* M. Édouard Rod, lui aussi, entrant dans une église, épèle la prière par excellence : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Mais c'est seulement du bout des lèvres. Il a soin de nous dire que le cœur n'y est pour rien. Et c'est grand dommage ! car cette restriction enlève à son œuvre sa meilleure saveur, de même qu'un ver rongeur suffit pour racornir le fruit le plus beau. Il y a quelques années, M. Édouard Rod avait donné *la Course à la mort,* roman pessimiste, conçu d'après les plus désespérantes théories des Léopardi, des Schopenhauer et des Ackermann. Or, le pessimisme avait laissé dans son âme un vide mortel. Depuis cette époque, M. Édouard Rod s'est marié ; il est devenu père de famille, et la famille l'a assagi. Alors, il a fait un retour sur lui-même et il s'est demandé quel était pour lui le « Sens de la vie, » car nous ne roulons pas ici-bas aveuglément comme des cylindres, selon le mot de Pindare. Est-ce la foi ? L'auteur du *Sens de la vie* ne l'a pas. Est-ce le développement, le progrès de l'espèce dont nous serions les ouvriers ? C'est une idée bien vague, qui ne repose que sur des subtilités et sur des lieux communs à l'usage de la bêtise humaine. Qu'importe le progrès de l'espèce, si les individus souffrent ? Est-ce l'humanité qu'il faut aimer ? L'humanité lui est indifférente, et ce mot abstrait ne lui représente rien. Est-ce la religion des romanciers russes, l'altruisme, la pitié? Ces termes sont pour lui aussi creux que le progrès de l'espèce. M. Édouard Rod a beau ergoter. Tous ses raisonnements ne lui révèlent pas la signification de la destinée humaine. Il passe alors

de la vie spéculative à la vie active, et il suit une à une toutes ces étapes qui s'appellent mariage, paternité, devoirs envers le prochain et envers la société. Cette fois, nous ne nageons plus dans le vague ni dans le vide : ce sont d'excellentes réalités qui le réconcilient avec le sort. Ce serait parfait si les devoirs envers Dieu couronnaient ce pèlerinage. Un instinct supérieur qui, s'il n'est pas encore la foi, en est du moins le rayon précurseur, conduit M. Rod jusqu'au seuil de cette conception suprême qui donne à la vie son vrai sens, son vrai but, et qui est le christianisme. Ce seuil sera-t-il par lui franchi un jour ? Bien des pages de son autobiographie nous le font espérer. Telle la page contre le calvinisme : religion ratiocinante, toute de compromis entre le dogme et le sens commun, dont le culte glacial n'est qu'un interminable discours débité d'une voix dolente avec des gestes faux et des intonations pleurardes ; religion qui ergote au lieu d'aimer et se morcelle en sectes haineuses autour de certains textes de l'Apocalypse. Telle encore et surtout la page — la plus belle du livre — sur la désaffectation du Panthéon. Il nous montre des conseillers municipaux, des députés, des politiciens, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche, causant, riant, gesticulant, discutant, disputant, insolents, irrespectueux, sous la majesté des voûtes. Ces libres-penseurs le dégoûtent de la libre-pensée. Chacun représente l'invincible bêtise d'une majorité de quartier ou d'arrondissement. Mais, non loin d'eux, dans un coin, devant un autel encore resté debout, une pauvre vieille femme, en coiffe noire, en tablier bleu, inattentive à leur bruit, fidèle au Dieu qu'ils chassent, agenouillée, prie avec ferveur. Elle a apporté deux cierges, dont la flamme vacille au courant d'air. De quelle douleur vient-elle poser là le fardeau ? Quelle confidence adresse-t-elle à Celui qui comprend, compatit et pardonne ? Et quand le dernier autel sera tombé, lequel de ces marchands d'orviétan politique lui donnera le moyen de soulager ses angoisses ? A ce spectacle, l'écrivain s'émeut : il sent que cette pauvre femme a raison contre tous, et, en passant devant l'autel, il fait le signe de la croix. L'émotion pourtant est passagère, et M. Édouard Rod ne tarde pas à revenir à ses doutes qui parfois frisent le blasphème. Mais il y a là un symptôme d'un sérieux travail d'esprit. Ajoutons que, littérairement, *le Sens de la vie* est un maître livre. L'accent en est sincère, la langue gracieuse et ferme, la psychologie pénétrante et précise, même quand elle se trompe. Certaines descriptions, le voyage de noces, les premiers pas de l'enfant, le portrait de Dostoievsky et de Tolstoï, l'épisode de la vieille Marianne qui rappelle *Un cœur simple,* de Flaubert, sont de délicieuses éclaircies dans ce roman autobiographique et philosophique, qui, d'ailleurs, doctrines à part, est de nature à fixer l'attention des gens sérieux. Il fait penser.

4. — Lorsque M. Ferdinand Fabre veut bien ne pas s'occuper de théologie — une théologie à lui — dans ses romans, on peut dire qu'il est exquis. Précisément, sa dernière œuvre, *Norine*, un tout petit récit qui tient en quelques pages, ne laisse voir aucune des préoccupations fébroniennes, jansénistes, gallicanes et antijésuitiques de l'auteur du *Marquis de Pierrerue*, de *la Petite Mère*, de *l'Abbé Tigrane* et de *Lucifer*. C'est la plume cévenole des *Courbezon* qui reparaît ici. Le sujet, très simple, peut se résumer en deux mots : L'auteur, en 1842, passait les vacances à Camplong, près Bédarieux, où son oncle l'abbé Fulcran était curé. Celui-ci doit recevoir Mgr l'évêque de Montpellier en tournée pastorale. Mais comme la visite a lieu un vendredi, le bon abbé est très embarrassé pour traiter dignement le premier pasteur du diocèse. Il envoie son neveu, « Monsieur le neveu, » chercher des truites à Trustas, avec un garçonnet de son âge. En route, il s'arrêtent à mi-chemin chez de braves gens de leur connaissance, les Jalaguier, qui les régalent, en leur faisant goûter de leurs savoureuses cerises. Ce jour-là est pour ces rustiques un jour de fête, le jour des fiançailles d'Honorine Jalaguier avec Justin Lebasset. Elles ont lieu sous les cerisiers, accompagnées des trilles joyeuses d'un vol de chardonnerets. Ah ! ces chardonnerets, quel rôle ils jouent dans l'histoire de M. Ferdinand Fabre. Plus tard, bien plus tard, « Monsieur le neveu » est devenu bibliothécaire de l'Institut. Il travaille dans son cabinet, par une belle soirée d'automne, lorsqu'un grand bruit de voix le tire de sa méditation et l'oblige à ouvrir sa fenêtre. Il regarde dans la cour : c'était un chardonneret qui causait tout ce vacarme. Échappé de sa cage, l'oiseau refusait de se laisser prendre. M. Ferdinand Fabre eut l'idée de l'appeler d'une voix douce, en usant du patois cévenol : *Beni, beni !* O bonheur ! L'oiseau se sentit en pays de connaissance et vola droit dans la chambre du bibliothécaire. C'était, en effet, un « cardy » des Cévennes, et il appartenait, à qui ? à Norine : Honorine Jalaguier, aujourd'hui Mme Justin Lebasset, dont les chardonnerets de Cerizols avaient, quarante ans auparavant, si gaiement chanté les fiançailles. Les époux Lebasset exercent à Paris la profession de charbonniers. Elle a bien vieilli, la pauvre Norine, et son mari, le beau gars d'autrefois, meurt d'une bronchite invétérée. Non seulement M. Ferdinand Fabre rend à Norine son chardonneret, mais il va voir le malade et il en profite pour nous peindre un intérieur de braves gens à Paris. Pendant qu'il est là, le vicaire de la paroisse voisine, un Cévénol lui aussi, un « pays, » l'abbé Birgassol, apporte à Justin le saint viatique, et le chardonneret de Norine accompagne de son chant la dernière prière et la dernière heure du mourant, comme les « cardys » de Cerizols avaient accompagné jadis de leurs trilles les premières amours de nos Cévenols. Ce n'est rien, ce petit roman rural ; c'est presque une

Nouvelle. Eh bien! je l'ai lue avec beaucoup plus de plaisir que *la Terre*. Il y a des épisodes d'une fraîcheur et d'une grâce indicibles. Tout est à louer : le charme du récit, la couleur intense des tableaux, la saveur délicieuse des scènes champêtres. Quoi de mieux réussi que le départ des deux enfants allant chercher des truites pour le dîner de Monseigneur ; le repas de cerises chez le vieux laboureur aveugle Barthélemy Jalaguier ; les fiançailles de Norine, avec les chardonnerets pour musiciens, une page que l'on dirait détachée des naïfs légendaires du moyen âge ! Et cette cour monacale et paisible de l'Institut, que le chardonneret fuyard de la charbonnière met toute en rumeur, et la cérémonie de l'Extrême-Onction dans le modeste appartement de Lebasset, comme tout cela est peint avec délicatesse ! Tous les personnages de ce petit drame sont sympathiques : le bon curé Fulcran, dont on revoit toujours avec plaisir l'évangélique silhouette ; l'abbé Birgassol, à qui Paris n'a rien enlevé de ses qualités natives ; Justin, qui meurt si résigné; Mme Lebasset, que le mal du pays reprend et qui, son mari mort, s'en retourne là-bas avec le « cardy; » le vieux Jalaguier enfin, l'aïeul aux allures bibliques, un peu solennel peut-être, mais en qui frémit une âme vraiment rustique. Pourquoi faut-il que cette charmante *Norine* soit suivie de cette rouleuse de *Cathinelle,* qui promène dans les champs sa rouerie perverse et le cynisme de ses instincts? Fi! la vilaine, qui vous gâte presque tout le plaisir que procure la lecture de *Norine!* Il y a bien aussi, vers la fin du volume, une critique assez juste sous forme d'allégorie des célèbres conférences du père Didon sur le divorce. Mais j'aurais préféré voir cette page ailleurs.

5. — Avec *Norine,* M. Ferdinand Fabre vient de nous prouver que l'on peut parler des paysans sans être ordurier ni grossier; c'est également ce qui distingue la dernière œuvre de M. Jules de Glouvet : *Marie Fougère.* Nous voudrions rendre à l'auteur du *Tourbier* le même témoignage ; mais il se trouve dans ce roman quelques fausses notes qui motivent des réserves. Pourtant, il ne faudrait rien exagérer : de ce que *le Tourbier* n'est pas un livre moralement irréprochable, n'allez pas en conclure que le naturalisme de M. Duvauchel dépasse la mesure. Il est, au contraire, par endroits, surtout vers le dénouement, d'une mélancolie émue, d'une poésie touchante. Ce pauvre Florimond Fouquet, « Fiot mond, » comme l'appellent par amitié ses camarades les paysans picards, se voit dédaigné de Modestine Lequesnois, une coquette ambitieuse et sans cœur, qui flirte avec un clerc de notaire et finit par s'unir à un vieux libertin. Il a beau lui prouver que son amour est sincère et que tout son bonheur serait de l'épouser : la coquette n'écoute rien. Elle le berne, elle le nargue, elle se rit de lui. Aussi, est-ce avec joie que Florimond, pris par la conscription, de-

mande à aller loin, bien loin. On l'envoie, comme artilleur, à l'autre bout de la France, à Toulouse. La première semaine, cela va très bien. Mais voilà que la nostalgie (*ripæ ulterioris amor*) s'empare du Picard avant la fin du mois. Il fuit la société des autres artilleurs qui sont tous du Midi ; il s'enferme, aux heures de loisir, dans les églises pour y prier ; il y rencontre de bonnes femmes qui lui rappellent sa mère Nonore ; il monte sur le plateau où s'élève la colonne érigée en souvenir de la bataille de 1814 et qui domine Toulouse ; il reste longtemps les yeux tournés vers le nord ; puis il descend vers la gare, et s'acharne à voir partir les trains pour Paris, et cela lui fait un mal énorme ; il affectionne aussi le cours Dillon, dont les moulins ressemblent un peu à ceux de Longpré ; il s'accoude sur le Pont-Neuf, regardant couler l'eau de la Garonne, moins belle pour lui que la Somme serpentine où l'an dernier encore il pêchait des anguilles. Puis il rentre à la caserne, pensant toujours à sa chère Picardie, à sa Picardie riante et verte, à sa Picardie nourricière ! Au bout de quatre mois, il tombe malade — et ses chefs n'y comprennent rien : le Picard était bon soldat, respectueux, doux comme un mouton. Il est là, dans son lit, soigné par sœur Cécile, et il lui est tout reconnaissant de sa sollicitude. Mais il songe que depuis bien longtemps personne ne l'appelle « Fiot mond » en un langage si bon à son cœur ; et il meurt, pendant que les joyeuses volées des cloches de Saint-Sernin et de la Daurade appellent les fidèles aux processions de la Fête-Dieu ! M. Duvauchel, dans *le Tourbier,* s'est proposé de nous faire connaître la Picardie, ses cours d'eau qu'ombragent les saules, ses plaines aux inépuisables mottes à tourbe, ses coteaux modérés, ses villages aux maisonnettes bleu-clair, et, couronnant le tout, l'âme simple de ses paysans. Il y a réussi. Et c'est pourquoi nous voudrions aussi effacer de son livre une sotte phrase sur Notre-Dame de Lourdes ; car des plaisanteries de ce genre, à l'usage de la canaille commis-voyageuse, sont absolument indignes des artistes et des lettrés.

6. — Il y a trois ou quatre ans, M. Marcel Prévost débuta par un roman très hardi, qui n'était pas une œuvre ordinaire et qui fut loué ici avec toutes les réserves voulues. Ce roman avait pour titre : *Le Scorpion*. Depuis lors, M. Prévost en a publié deux autres : *Chonchette* et *Mademoiselle Jaufre ;* mais le *Scorpion* n'a pas été dépassé. *Chonchette,* en dehors d'une vingtaine de pages, n'a rien qui mérite de fixer l'attention, et *Mademoiselle Jaufre* nous paraît être au-dessous de la renommée qu'on lui fait. Elle est cependant de beaucoup supérieure à *Chonchette*, et, çà et là, s'y retrouvent ces horizons clairs de la région garonnaise, ces paysages embaumés, cette chaude lumière, ces physionomies gasconnes, cette saveur du terroir que l'auteur avait à pleines mains prodigués dans *le Scorpion*. Mais M. Marcel Prévost

aime à sacrifier au goût pervers du jour pour les situations risquées : j'allais presque dire les descriptions sensuelles. Dans *Mademoiselle Jaufre*, il ne s'en est pas plus privé que dans *le Scorpion*. Ajoutez à cela des idées singulières sur l'union libre, sur les remèdes pour guérir du mal d'amour, sur les souillures de l'âme opposées aux souillures du corps, qui dénotent une morale plus que facile!... Il est vrai que *Mademoiselle Jaufre* a paru en feuilleton dans le *Figaro*. Il s'agit de la fille d'un médecin qui a perdu sa mère très jeune, et qui tient de de celle-ci (une Italienne) un sang ardent et passionné. Le vieux docteur Jaufre est un métaphysicien kantiste et farouche qui néglige totalement l'éducation de sa fille. Il se rappelle seulement qu'il a formé un jour le projet de la marier avec le fils d'un de ses voisins, Louiset Lhote. Louiset et Camille, deux enfants, s'aiment ingénument et se promettent de se marier plus tard. Des circonstances les séparent. Mais Louiset gardera toujours le souvenir de Camille, tandis que Camille, au bout d'un mois, ne pense plus à Louiset. Plus tard, elle est surprise, violée, pourrait-on dire, par un officier de la garnison de Tonneins, et qui, flattant la manie philosophique du vieux Jaufre, a pu s'introduire dans son foyer. Camille finit par croire à l'amour du capitaine Giacometti. Quelle désillusion! Dès qu'il apprend que Camille est enceinte de ses œuvres, le misérable se hâte de partir pour le Tonkin. Naturellement, ce maniaque de Jaufre ne se doute de rien. Sur ces entrefaites, revient Louiset qui est maintenant un grand et beau garçon. Il demande la main de Camille, qui, n'osant avouer son état, se laisse conduire à l'autel. Un ami de Louiset, un médecin nommé Robert Claeys, concubinaire, que M. Prévost essaie en vain de rendre sympathique, découvre la fraude de Camille et cherche à la cacher à son mari. Mais des bavardages de petite ville apprennent à Louiset toute la terrible vérité. Il disparaît. Le vieux Jaufre emmène sa fille à la campagne, dans un recoin perdu des pinèdes de la Gascogne, et l'y séquestre implacablement jusqu'au jour de ses couches. Les deux jeunes mariés languissent loin l'un de l'autre. C'est en vain que Louiset voudrait s'étourdir et oublier : il pense toujours à Camille. Robert Claeys le ramène vers elle, et, malgré le père qui reste intraitable, Louiset pardonne et reprend sa femme, qui l'aime aussi malgré sa faute. L'enfant né de la séduction meurt. Il paraît que l'histoire serait vraie de tous points. M. Marcel Prévost n'a changé que les noms de personnes et de lieux. C'est possible ; mais la thèse, brillamment soutenue d'ailleurs par le romancier, n'en est pas moins un accroc donné au sens moral et au sens commun. Au fond, l'auteur de *Mademoiselle Jaufre* plaide ici la réhabilitation d'une jeune fille séduite qui ne trouve rien de plus commode et de plus habile que de faire endosser à un honnête mari une paternité dans laquelle il n'est pour

rien. Il a beau plaider : sa plaidoirie n'est qu'un tour de force. Et si Alexandre Dumas fils, dans *les Idées de Madame Aubray*, a pu rendre sympathique sa Jeannine, en la faisant se réhabiliter par le travail, M. Marcel Prévost ne parvient pas à nous inspirer de l'intérêt pour une égoïste qui ne craint pas de récompenser par une perfidie sans nom l'amour sincère et loyal que lui a voué le brave Louiset. Dans l'esprit du romancier, tout ce qui est arrivé est la faute du père et non la faute de Camille. De là à conclure que Camille est totalement innocente, et que la femme est un être irresponsable, il n'y a qu'un pas. De pareilles théories peuvent mener loin. Le roman termine sur ce mot : « Dans tout bonheur durable ici-bas, il y a un peu de lâcheté humaine. » Ceci vaut mieux, car c'est plus vrai.

7. — L'auteur de *Jean*... voudrait que la recherche de la paternité fût inscrite dans nos lois. Disciple de Frédéric Le Play, je le voudrais aussi. Mais il faut avouer que c'est une bien grosse question pour être traitée dans un roman. M. Maxime Audouin n'a pourtant pas reculé devant la difficulté. Il nous fait, non sans émotion ni talent, assister à toutes les tortures d'un malheureux à qui l'irrégularité de sa naissance interdit toute espérance, toute gloire et tout amour. Jean a pour mère une femme issue d'une famille noble ruinée. Elle a été violée, puis abandonnée lâchement par l'homme qui l'avait demandée en mariage. Que faire ? Les âmes basses, en pareil cas, vont au vice qui les attire. Elle, dont le cœur est resté fier, se réfugie dans le travail et se consacre à l'éducation de son fils. Dans le pays vendéen où elle est allée cacher sa honte, on la croit veuve et, comme elle porte un grand nom et qu'elle est fort distinguée de sa personne, elle inspire confiance et réussit à donner des leçons de musique et de littérature. Elle a mis Jean au collège. Celui-ci est le meilleur élève de l'établissement. Elle est heureuse. Hélas! bonheur fugitif!... On a besoin de l'extrait de naissance de Jean. Son secret se dévoile et tout le monde leur tourne le dos. Les deux parias viennent à Paris, et Jean, qui a fini ses études, entre comme pion dans un établissement d'instruction secondaire. De pion, il passe professeur. A force d'honnêteté, de dignité, de courage, il veut se faire pardonner sa tache originelle, désarmer la malignité humaine, donner un peu de bien-être à sa mère, qu'il aime d'autant plus qu'elle a peiné davantage. Pauvre garçon ! Est-ce que la méchanceté humaine désarme? Jean va se marier avec une personne de condition, lorsque, sur une dénonciation infâme, le père de la future le chasse de son salon. Sa mère est présente à la scène : suffoquée par la douleur, elle tombe foudroyée par une attaque d'apoplexie. Jean a tout perdu : il lui resterait Dieu. Par malheur, M. Audouin a négligé de faire de son héros un croyant. Il provoque cependant la sympathie, ce déshérité qui est entré dans la vie par une fausse porte, à qui la société

colle sans cesse au front une épithète infamante et qui, ayant vu crouler devant le cercueil de sa mère ses modestes plans d'avenir, s'évanouir ses rêves d'amour, disparaît du monde sans crier son malheur sur les toits et sans mendier la pitié! Le plaidoyer de M. Audoin, exempt de déclamations socialistes et de revendications farouches, portait d'abord ce titre : *Le Bâtard.* L'auteur a bien agi en le changeant. Outre qu'il avait servi d'enseigne à une pièce de théâtre, ce mot sonne mal aux oreilles honnêtes. Alexandre Dumas fils, qui a porté la question sur la scène, avait reculé, lui aussi, devant la brutalité de l'expression. Quoi qu'il en soit, en dehors de son plaidoyer contre la séduction de la femme et pour la recherche de la paternité, M. Audouin a peint aussi dans Jean, d'une façon intéressante, les mœurs du monde universitaire, auquel il doit évidemment appartenir. Mais il n'est pas ici allé au fond des choses, comme l'auteur d'*Un Lycée sous la troisième République*, M. Paul Verdun.

8. — Ah! celui-ci la connaît dans tous ses travers, dans tous ses ridicules, et même dans tous ses vices, l'*Alma mater!* Tout en racontant les mésaventures d'un maître répétiteur, M. Paul Verdun nous fournit, sur le personnel administratif et enseignant de certains lycées de province les renseignements les plus singuliers et qu'il faut croire vrais : ce roman n'est pas un pamphlet. Le titre seul : *Un Lycée sous la troisième République*, est inexact; car ce n'est pas d'un lycée, mais bien de quatre qu'il s'agit, traversés l'un après l'autre par le pion Lucien Montbard. C'est un maître honnête et il ne tarde pas à être écœuré de tout ce qu'il voit. Récolter beaucoup d'élèves, garder les anciens et en attirer de nouveaux, tout est là, pour la plupart des proviseurs. Parmi ces derniers, il en est un (celui de Messiac en Auvergne) qui est occupé toute la journée, dans une cour pleine de détritus immondes, à élever des lapins. Il les nourrit avec les épluchures que lui apportent les élèves, et, quand la ration manque, il ne se prive pas de fourrager dans la luzerne du propriétaire d'à-côté. Tel autre boit comme un trou, et donne publiquement le spectacle de son ivresse. M. Paul Verdun nous conte que l'un de ces proviseurs pochards s'en alla un soir dans la cave du collège, avec trois élèves invités par lui pour déguster du vin dont on lui avait fait cadeau, qu'il s'y oublia avec eux, qu'il s'y grisa avec eux, et que, pris pour un voleur par les gens de la maison, il y fut rossé d'importance. Un autre, qui dirige le collège de Parmentières, invite à sa table ses meilleurs élèves, et, dès qu'il est un peu « éméché, » leur débite des grivoiseries équivoques. Ici, un professeur de rhétorique raconte en pleine classe sa nuit de noces et commente *le Demi-monde.* Plus loin, un surveillant général remet un potache, les jours de sortie, à une « horizontale » qui se présente comme sa tante. Ailleurs, un économe emploie à des reports de

bourse les fonds que les familles lui ont confiés. Quels étranges éducateurs !... Et encore M. Paul Verdun déclare-t-il n'avoir pas dit tout ce qu'il sait, tout ce dont il a été témoin. Il s'écrie en terminant : « De quel coup de balai a besoin l'Université ! » M. Francisque Sarcey, qui a longuement analysé dans le *Parti national* le roman de M. Paul Verdun, ne s'est pas inscrit en faux contre ses assertions. Il est vrai de dire que l'auteur d'*Un lycée sous la troisième République* ne s'occupe que des lycées de second ordre : il n'a pas mis en cause les lycées de Paris, qui sont, en effet, mieux tenus. La conclusion à tirer de l'œuvre n'en reste pas moins tout entière : c'est qu'aujourd'hui l'enseignement libre, à Paris comme en province, est de beaucoup le meilleur.

9. — J'ignore si M. Hippolyte Buffenoir est vieux. Son style et ses idées datent de 1830. C'est le même lyrisme, la même phrase ronflante, les mêmes enthousiasmes républicains. Il dira, résumant son roman, *le Député Ronquerolles,* qu'il a voulu « rapprocher deux êtres jeunes et beaux, nés dans des milieux diamétralement opposés, séparés par toutes les conventions sociales, mais s'attirant invinciblement par un besoin supérieur de véritable amour, et finissant par s'étreindre dans la frénésie d'une passion sublime. » La « passion sublime » est tout simplement un inexcusable et vulgaire adultère. Quant aux « deux êtres jeunes et beaux, » l'un s'appelle Maxime Ronquerolles ; l'autre la marquise Charlotte de la Tournelle, née de Champeauty. Fils d'un sabotier bourguignon, étudiant à Paris, ne jurant que par Robespierre et Saint-Just, Ronquerolles se présente à la députation dans son pays natal. Il a pour rival le marquis de la Tournelle. Or, au lieu de soutenir son mari comme c'est son devoir, la marquise s'enflamme pour le républicain, aide à son élection et se donne à lui. Le marquis se tue. Ils se marient. Inutile de dire que, dans ce roman de mauvaise politique et de passion coupable mêlées, tous les nobles, sauf un (qui est centre-gauche), sont représentés comme des « gens du moyen âge égarés dans les temps modernes. » Je vous fais grâce des déclamations poncives qui y pullulent sur « l'hydre de la réaction monarchique et cléricale. » Une des idoles de M. Buffenoir est Jean-Jacques Rousseau : « Les souvenirs de ce grand homme, fait-il dire à Ronquerolles, nous inspireront des résolutions mâles, et, en méditant sur les misères de sa vie, nous deviendrons plus forts en face des obstacles qui sont sur le chemin de notre ambition. » Drôle de modèle pour inspirer des résolutions mâles que le cuistre sentimental qui prit cinq fois le chemin des Enfants-Trouvés pour y porter sa progéniture ! Il y a néanmoins dans *le Député Ronquerolles* quelques belles pages sur certains types de province qui ne sont pas des déclamations. Je goûte fort aussi (mais c'est tout) la description du café Tabourey. Que de souvenirs de ma jeunesse littéraire ne m'a-t-elle rappelés ! Et

Charles Baudelaire, et Barbey d'Aurevilly, et Ludovic Wihl, et Léopold Giraud, et Édouard Fournier, et Louis Nicolardot, et Frédéric Dulamon, et Constant Thérion (l'Élysée Méraut des *Rois en exil*), et Henri Cantrel, et même le père Coquille du *Monde* qui venait, chaque soir, y siroter solitairement son mazagran ! Beaucoup s'approchent de la tombe ; beaucoup sont morts : où sont les neiges d'antan ?

10, 11 et 12. — Pour certains romanciers, l'âme, le cerveau, le cœur ne comptent pas. Tout l'homme est dans les parties basses. Ce sont les pornographes. D'autres tiennent compte des déchirements du cœur et des souffrances de l'esprit, mais ils ne savent pas ou ne veulent pas s'arrêter à cette limite où la description devient une malpropreté. Ainsi procède l'auteur de *Nu,* M. Jacques Le Lorrain. L'étude m'intéressait par son style singulier, par sa psychologie compliquée et par certains paysages périgourdins vus d'un œil d'artiste, lorsque arrive un tableau comme il s'en trouve dans l'Arétin ou le marquis de Sade. Je tourne quelques feuillets : nouvelle lubricité. Je ferme le livre et le jette au feu. Mes lecteurs feront bien de ne pas l'ouvrir. — Dans l'*Usure,* M. Francis de Nion n'a pas su, non plus, se priver de sa page pornographique. Au moins, ne s'en trouve-t-il qu'une, vers la fin. Le reste de l'ouvrage est consacré à nous dire la triste et inutile vie d'un jeune gentillâtre de province que les usuriers et les gourgandines de Paris arrangent de la belle manière. Blasé, vidé, éteint, Roger du Plessis retourne dans sa gentilhommière, s'accoquine avec sa servante et finit par l'épouser. Rien de neuf, ni d'intéressant dans cette pitoyable aventure. Ce qui est mieux, ce sont les portraits des usuriers, des loups-cerviers de la finance et des tripoteurs. Il en est un surtout, le sieur Leprêtre, qui est tout à fait réussi. Livre d'un débutant inexpérimenté. — *L'Usurier des gueux*, de Mie d'Aghonne, est plus habilement fait ; mais il n'y faut pas chercher le moindre grain de littérature. C'est un de ces romans à la Richebourg, à l'intrigue bien nouée, qui alimentent les feuilletons quotidiens de la presse départementale. Le principal personnage, le banquier Hoberney, financier sans scrupule, pour sauver d'une ruine imminente la banque fastueuse qu'il dirige au grand jour, fonde sous un autre nom une sordide agence de prêts sur gages et exploite secrètement la misère des pauvres gens. Pendant ce temps-là, sa femme, qui l'a épousé pour son argent, le trompe avec un peintre. Lui meurt au moment où il s'apprête à violer une jeune ouvrière. Tout ce monde pue. Passons.

13 et 14. — Ouïda (Mlle de la Ramée), se croit tenue de faire des romans d'une longueur interminable. Il lui faut toujours ses deux volumes pour chacun. Aussi, malgré son talent, qui est réel bien que broussailleux, finit-elle par provoquer l'ennui. Voici *Puck*, voici *la Filleule des Fées.* On voit dans ce roman-ci un être bizarre, Tricotrin,

à la fois bohême, tribun, musicien, vivant seul avec son stradivarius et son singe Mistigris, recueillir aux environs de Blois une enfant trouvée et se dévouer à cette enfant, qui devient plus tard une beauté célèbre, épouse un riche lord, oublie son père adoptif, le paye de la plus noire ingratitude, se sépare de son mari, connaît toutes les amertumes de la vie après en avoir savouré les douceurs. Cette histoire, où le merveilleux joue un certain rôle, gagnerait à être débarrassée de toutes les digressions politiques et philosophiques qui l'encombrent. — Pour *Puck*, c'est un peu différent. Il y est question d'un petit chien qui appartient successivement à plusieurs maîtres, voyage avec eux, en Angleterre, en France, en Italie, et note chaque jour ses observations. La surabondante romancière s'est servie à dessein de cette fiction pour passer en revue les ruses, les calculs, les diableries, les frivolités, les vices, les hontes, les subterfuges et les scandales de son monde. Ah ! certes non, elle ne le peint pas en beau. C'est une élève de Rousseau. Il n'y a de bien, il n'y a de bon, il n'y a de vrai que l'état sauvage. Son héros est une sorte de philosophe vagabond, imité du père la Patience (dans le *Mauprat* de George Sand), qui vit avec les bêtes, les oiseaux, les arbres, déblatérant sans cesse contre le clergé anglican et par ricochet contre la religion. Il est possible que les Révérends d'Angleterre menacent des flammes éternelles une pauvre vieille femme, parce qu'elle croit qu'il y a des pierres ensorcelées qui sont des talismans et qu'elle en met une dans son rouet pour empêcher le chanvre de se nouer et de se briser. Il y a aussi en France de ces pauvres vieilles-là. Mais jamais nos prêtres catholiques, tout en se gardant d'encourager les vaines observances, n'ont pour si peu de chose, où la croyance naïve entre pour beaucoup, voué personne à l'enfer. En généralisant de la sorte, Ouïda fait œuvre de sophiste acharné. Ne s'acharnerait-elle ainsi que pour résister au problème divin qui l'attire à son insu ? On le dit.

15 et 16. — Grand artiste et petit esprit, compositeur de talent et vilain caractère, tel est Félix Armor, dans le *Chant de Noces*, de Mme Henry Gréville. Il épouse Albine Frédel, une jeune fille « qui est si belle et si bien, » pour parler comme sa bourgeoise de mère. Au début, il se montre plein de prévenance et d'amour. Il compose même, à l'occasion de son mariage, une œuvre musicale des plus remarquables : ce qui ne l'empêche pas, six mois plus tard, de vendre cette œuvre pour payer ses plaisirs et de déserter le foyer conjugal. Après avoir fait les quatre cents coups et rôti tous les balais, Félix Armor est frappé d'apoplexie et ramené chez lui où sa femme qui, malgré tout, lui est restée fidèle, devient sa garde-malade et le soigne avec un admirable dévouement. C'est banalement honnête et laïquement moral, avec quelques scènes où perce une certaine émotion. Mais rien n'y

élève ni les cœurs ni les esprits. — Il en est tout autrement de *Perdita,* le beau roman de Mme la marquise de Blocqueville dont la Librairie des bibliophiles vient de donner une nouvelle édition, avec l'élégante parure de la *Bibliothèque des Dames,* tout à côté de la *Princesse de Clèves,* de Mme de Lafayette ; des *Contes de fées*, de Mme d'Aulnoy ; des *Poésies* de Mme Des Houlières, et de la *Valérie* de Mme de Krudner. La première édition de *Perdita* parut en 1859 sous le voile de l'anonyme, et un exemplaire en fut adressé au P. Lacordaire, alors directeur de l'École de Sorèze. Lacordaire loua la brillante imagination qu'il rencontrait dans *Perdita,* tout en ajoutant : « Je regrette de ne pas savoir à qui je dois les pages que j'ai lues et le plaisir qu'elles m'ont causé. » Mme de Blocqueville se fit connaître, et l'illustre dominicain lui écrivit alors une seconde lettre dans laquelle il lui disait : « Ne vous découragez pas. Croyez et aimez ; la vie est ce que la font la foi et l'amour. » Ces deux belles lettres du P. Lacordaire servent de vestibule à la seconde édition de *Perdita,* et ne sont pas un des moindres attraits du volume qui en a tant d'autres, sous le rapport du style, des personnages du roman et des idées religieuses, philosophiques et sociales dont ils sont l'incarnation. *Perdita* fait revivre la haute société française des années qui précédèrent 1848. Selon un mot fameux, la « démocratie » commençait à « couler à pleins bords, » et les lettrés et les délicats dont Mme de Blocqueville nous a si artistiquement et si finement esquissé les portraits souffrent de l'avènement des « nouvelles couches. » — On trouvera dans son livre un éloquent écho de leurs souffrances et de leurs inquiétudes. Perdita s'appelle dans le monde la duchesse de Rosen : âme angoissée, curieuse et hardie, qui s'est jetée dans les plaisirs et que les plaisirs n'ont pas assouvie. Autour d'elle gravitent la douce Élise, une résignée, la spirituelle comtesse de Nangis, le poète Fernand, le philosophe Rollon, de frivoles mondaines, des poupées tenant bureau d'esprit, de fiers gentilshommes, dont le type parfait est le comte d'Hastel. Celui-ci aime ardemment Perdita ; mais Perdita ne répondant pas à son amour, il se fait moine. Elle aussi, le don Juan femme, se convertit. Perdita de Rosen meurt sous la guimpe de Salvata de la Miséricorde. Rien ici-bas n'ayant pu ni la contenter ni la contenir, elle finit par aller à Dieu. Tout cela est raconté dans cette forme noble et pure, à la fois pleine de charme et d'élévation, dont l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* a le secret.

17. — Je n'ai jamais compris l'engouement dont cet affreux Stendhal est aujourd'hui l'objet. A moins que l'on n'aime en lui son impiété basse, son athéisme glacial, son matérialisme polisson, qu'a-t-il donc de si attrayant cet écrivain systématiquement sec, dont la phrase pénible, caillouteuse, est toujours sans horizon et sans air? Oui, il a

fait *Rouge et Noir* et *la Chartreuse de Parme.* Mais, en dehors de quelques pages vraiment supérieures, fortes, telles que la mort de Julien Sorel et la bataille de Waterloo, quel fatras dans ces deux romans ! quelles aspérités ! Et combien de ces aspérités ne faut-il point parcourir pour rencontrer quelques rares fleurs ! Bien des gens qui ne l'avouent pas ouvertement, ne se gênent pas pour dire en petit comité qu'ils n'ont jamais pu aller jusqu'au bout de ces deux romans-là. Voici du même Stendhal un roman posthume : *Lamiel,* qui n'est pas pour les faire changer d'opinion. Cela est à la fois puéril et bête. L'auteur veut être comique : il est grotesque, et la gaieté va à ce faux plaisantin comme des escarpins à un ours. L'impiété de Voltaire, moins l'esprit ; le voltairianisme de Paul-Louis Courier, moins le style. On y trouve béatement ressassées toutes les sottises du vieux *Constitutionnel* contre les « hobereaux, » le « jésuitisme, » le « parti-prêtre » et la congrégation. » Il est impossible de rien voir de plus vieillot. Le fait est que cette œuvre posthume est restée ignorée pendant cinquante ans. Elle dormait au fond de la bibliothèque de Grenoble, d'où l'en a tiré un stendhalomane à tous crins, M. Casimir Striensky, Polonais, professeur d'anglais. Quant au sujet du roman, le voici : Lamiel est une jeune paysanne, assez intelligente, pour laquelle une duchesse normande qui s'ennuie s'est prise d'affection et dont elle a fait sa lectrice. Un vilain bossu, le docteur Sanfin, pervertit la jeune fille par ses doctrines. Un jeune prêtre, l'abbé Clément, voudrait neutraliser l'influence du bossu par de bons conseils. Mais Lamiel a déjà l'imagination corrompue et, sous peine de se corrompre lui-même, il est obligé de se dérober. La paysanne pervertie va courir le monde, devient chanteuse, a plusieurs aventures galantes et, pour sauver un de ses anciens amants qui est sous le coup de la justice, met le feu à un tribunal et périt dans l'incendie. Pas le moindre intérêt dans cette histoire : c'est au-dessous du rien.

18, 19 et 20. — Il fut un temps où le roman historique s'exerçait de préférence à évoquer les premiers siècles du christianisme. C'était l'époque où fleurissaient *Fabiola, le Serapeum, Emilia Paula, les Derniers Jours de Pompéï, la Perle d'Antioche, Flavien :* récits qui tenaient à la fois du roman et de l'épopée et qui parfois n'évitaient pas l'écueil de la déclamation. Ce genre est aujourd'hui bien démodé. Cependant quelques écrivains le cultivent encore. Ainsi, M. J. Reymond, sous ce titre : *Gabriel, ou la Fin de la piraterie sous Constantin,* nous donne un tableau très varié de l'état de l'Empire romain au moment où va se fermer l'ère des persécutions. Dans ce drame chrétien qui se termine par la victoire de Constantin sur Licinius, nous voyons déjà les sociétés secrètes jouer leur rôle satanique. L'une de ces sociétés auxquelles des pirates de l'ancienne Gaule sont affiliés adore Satan en

personne. Au-dessous de sa statue, on lit cette inscription : « A Lucifer seul vrai Dieu et maître du monde. » Lucifer est terrassé par Gabriel, un jeune Gallo-Romain de famille noble, que les pirates ont enlevé, qui se fait d'abord soldat et qui devient ensuite un apôtre de la vraie foi. Ainsi, dans *Frédégonde*, M. Félix Dahn, poète et romancier d'Outre-Rhin, nous peint la cour dissolue du roi Chilpéric. Il nous dit les mœurs mi-barbares, mi-civilisées de ce prince, l'enlèvement de la chevrière Frédégonde, l'empire qu'elle prend sur le roi franc, son mariage, ses crimes, ses meurtres, le tout terminé par l'assassinat de Prétextat, évêque de Rouen. *Frédégonde* est mieux écrit, mais moins moral que *Gabriel*. Il y a, vers la fin, une scène, celle où Frédégonde, avec des imprécations terribles, évoque la nuit, seule, le cadavre de Chilpéric dans le caveau de l'église où il est enterré, qui atteint les limites de l'épouvantement. *Gabriel* peut être donné en prix dans les maisons d'éducation ; *Frédégonde*, non. Pas plus d'ailleurs qu'un autre roman historique qui nous vient aussi d'Allemagne et qui a le Mexique pour théâtre. Il est intitulé : *Le Vice-Roi*, et a trait à la grande insurrection que le curé Hidalgo, l'épée d'une main, le crucifix dans l'autre, organisa en 1812 contre la domination espagnole représentée par une sorte de Gessler dont il aspirait à être le Guillaume Tell. L'auteur du *Vice-Roi* nous décrit le Mexique sous ces couleurs repoussantes : des millions d'Indiens affranchis suivant la lettre de la loi et qui sont de fait les esclaves de tout le monde; une noblesse qui a perdu ses titres, mais qui a gardé ses majorats, au moyen desquels elle commande à des centaines de mille de soi-disant concitoyens; une Église souveraine, mais sans pasteurs; une religion toute de surface qui enseigne la Trinité, mais qui mêle les mascarades aux processions, les plus atroces superstitions au dogme, la bigoterie à la foi; un peuple qui ne croit à aucun Dieu, sinon aux idoles des anciens Aztèques et qui est ballotté entre le fanatisme le plus sauvage et l'athéisme le plus révoltant. Certes, le Mexique n'est pas et il ne fut jamais le modèle des nations chrétiennes. Mais qui ne voit que M. Charles Sealsfield a broyé toutes ses couleurs avec son pinceau calviniste et les a ainsi poussées au noir pour que l'horreur qui s'en dégage retombât sur le catholicisme? Ainsi ont fait pour l'Espagne tous les écrivains protestants. C'est pourquoi leurs récits, tout mouvementés qu'ils soient et comme l'est ce *Vice-Roi*, sont absolument sujets à caution.

21 et 22. — *Les Belfield*, de miss Braddon, sont un roman anglais quelconque. Une veuve se consacre exclusivement à l'éducation de ses deux fils, Adrian et Valentin. Caractères et tempéraments tout opposés. Autant Adrian est intelligent, aimant, autant Valentin est borné, égoïste, violent. Celui-ci ne tarde pas à devenir la proie d'une coquette, Hélène Deverill, qu'il épouse pour la délaisser bientôt. Hélène

jure de se venger comme se vengent certaines femmes. Mais son mari survient à l'improviste et la tue net, sans qu'elle soit coupable de fait. Adrian est condamné : il meurt en demandant pardon à sa mère, qui n'a pour soutien et appui que le brave Valentin. Ce roman, traduit en français par M[me] Germaine Mellor, se distingue par l'honnêteté de sentiments et la pureté de mœurs, dont miss Braddon se fait la consciencieuse analyste. Mais il est loin d'avoir la valeur littéraire et l'accent de vérité de la *Tragédie de village*, de Margaret L. Voods. Tragédie est bien le mot et, dans sa simplicité rustique, elle est d'un pessimisme désespérant. Une jeune fille, très pauvre, a été abandonnée par les seuls parents qui lui restent. Soupçonnée à tort de relations coupables avec un valet de charrue, on la chasse brutalement comme une chienne galeuse. Inconsciente, à demi-folle, elle se réfugie précisément chez l'homme qui l'aime. Alors elle devient réellement coupable, mais en même temps fort à plaindre. En effet, si le valet de charrue reste quelque temps sans l'épouser, ce n'est pas qu'il s'y refuse ; c'est que des circonstances indépendantes de sa volonté retardent leur mariage. Or, au moment où la cérémonie va s'accomplir et réhabiliter la malheureuse, l'homme périt dans un accident de chemin de fer; la victime de toutes ces fatalités met au monde un enfant; puis elle meurt de misère et de désespoir. C'est pour elle que l'on peut dire, avec le poète grec, que le destin a été amer : μοιρα Πίκρος. *La Tragédie de village* est une œuvre inquiétante et la lecture en serait malsaine pour toutes les âmes de condition vulgaire, mais avec une certaine culture intellectuelle, et que le sort accable. Elle les pousserait au suicide, par sa conception de la vie sans idéal supérieur. L'auteur de cette *Tragédie* est la petite-fille d'Arthur Young, le poète des *Nuits*. Elle en a hérité la mélancolie, avec en plus une sorte de fatalisme sombre. Miss Margaret Voods ne comprend pas le charme des divines miséricordes. « Tranquillement installée » dans la désespérance universelle, le ciel pour elle reste muet. Ce monde lui semble une nuit toute noire où l'égoïsme et le mal dominent. Et rien au-delà. Sans déclamation, sans violence, sans révolte, sauf, à peine indiqués, un ou deux blasphèmes dans la bouche de l'orpheline à l'heure des suprêmes épreuves, ce pessimisme s'étale tout le long du livre. Il n'en est que plus dangereux, plus douloureux et plus cruel. FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Le Prêtre, son caractère et sa vie de paroisse, *conseils d'un ancien doyen à ses jeunes confrères,* par l'abbé BORSU, chanoine de Versailles. Paris, Victor Palmé, 1888, in-12 de VIII-424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Approuvant cet ouvrage, Mgr l'évêque de Versailles s'exprime en ces

termes : « Inspiré par l'unique désir d'être utile, nourri de tout ce que la sainte Écriture, la théologie et les saints Canons enseignent de plus précis touchant les devoirs du prêtre, cet ouvrage peut être très utile à tous les ecclésiastiques qui ont charge d'âmes, surtout à ceux qui débutent dans l'exercice du saint ministère. » Ces lignes indiquent à la fois le but et l'objet du livre de M. Borsu : le but est de rendre service au clergé; l'objet est une étude ou une méditation sur les diverses fonctions et obligations du prêtre. C'est donc un livre tout à fait spécial; ainsi que le dit le sous-titre : ce sont « des conseils » qu'un ancien doyen, riche d'expérience, donne « à ses jeunes confrères. »

L'œuvre était délicate : il s'agissait non pas seulement de guider le jeune prêtre dans la voie à suivre pour remplir avec dignité et avec fruit le saint ministère, de lui signaler les écueils à éviter, les obstacles à renverser, mais encore de dévoiler certains défauts de caractère ou de conduite qui peuvent avoir les conséquences les plus fâcheuses, soit pour le pasteur lui-même, soit pour le troupeau qui lui est confié ; il y avait à ne pas trop heurter l'amour-propre, sans ménager pourtant des illusions toujours dangereuses, souvent fatales. M. l'abbé Borsu, dans l'accomplissement de cette tâche, apporte toutes les qualités qui devaient la faire réussir. Il s'est inspiré de l'affection qu'il a toujours portée à ses jeunes confrères, et il a considéré comme un devoir de leur venir en aide. Quel bonheur de trouver un ami sûr et dévoué qui puisse vous guider dans les situations critiques, éclaircir vos doutes, vous montrer la solution d'une difficulté ! Cet ami si précieux, ce sera le livre de M. l'abbé Borsu. Puisse-t-il parvenir auprès de membres nombreux du clergé et faire accepter par tous les sages leçons qu'il prodigue. L'auteur est trop modeste et pas tout à fait dans le vrai quand il déclare que son ouvrage n'est pas complet, « qu'il y manque beaucoup de choses urgentes... pour faire du prêtre un homme modèle. » Nous ne pouvons souscrire à ce jugement. Nous reconnaissons que M. l'abbé Borsu s'est proposé surtout de considérer le prêtre dans sa vie extérieure de paroisse, dans sa vie publique ou dans ses différents devoirs à l'égard de ses paroissiens. Mais il nous a paru que l'auteur n'a pas tout à fait omis « ce qui a trait d'une manière spéciale à la vie spirituelle du prêtre. » Nous avons beaucoup goûté ses huit premiers chapitres, où il a condensé les meilleures considérations sur le sacerdoce et sur la vocation du prêtre. Il y a là des « élévations » dignes de figurer parmi les plus beaux traités de spiritualité et les « jeunes confrères » du vénéré « doyen » lui sauront gré d'avoir ainsi laissé s'épancher son âme sacerdotale pour déverser dans la leur le trop-plein de sa vertu et de son expérience.

Rempli de la haute idée de son ministère, le prêtre arrive dans la paroisse dont la direction lui est confiée. Comment procèdera-t-il à

son installation? Comment se mettra-t-il en rapport avec ses paroissiens? Quel emploi fera-t-il de son temps? Que devra-t-il surtout étudier? Comment se conduira-t-il dans ses relations avec les différents fonctionnaires, à l'égard des confréries, dans l'intérieur de son presbytère, envers les malades et les enfants de chœur? Comment remplira-t-il ses devoirs de pasteur pour le soulagement des pauvres, les instructions, les catéchismes, l'ordre et la propreté de l'église? M. l'abbé Borsu n'omet rien de ce qui peut être utile au jeune curé : il prévoit tout, lui indique ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, lui propose plusieurs moyens d'exercer son zèle, et, ce qui vaut encore mieux, il joint çà et là, mais d'une manière brève, l'exemple au conseil.

Ne cherchez point de phrases dans ce livre où il ne doit se trouver que des choses. M. l'abbé Borsu ne vise pas plus à la prétention d'écrivain qu'à celle de censeur. Le style est simple, clair, précis, tel qu'il convient à ce genre d'écrits ; il a la grande qualité de se faire oublier pour ne laisser penser qu'à ce qu'il dit : le conseil n'en ressort que mieux et ne s'impose qu'avec plus de force. Ce qui ne veut certes pas dire que ce conseil soit d'une exécution facile : il exigera souvent une grande vigilance et une application énergique, mais l'auteur compte avec raison sur la grâce de Dieu qui se chargera de conduire son œuvre à bonne fin. Nous sommes donc très heureux de présenter aux jeunes prêtres ces conseils « d'un vieil ami; » nous les invitons à consulter ce petit ouvrage, qui les fixera sur la conduite à tenir dans leur difficile ministère; encore une fois « tout y est pratique, et adapté aux différents devoirs de la vie sacerdotale dans le gouvernement d'une paroisse. »

F. Chapot.

Disquisitiones scholastico-dogmaticae, volum. I. *De fundamentalibus,* auctore Valentino Casajoanna, S.-J. Barcelone, Subirana, 1888, in-8 de XXIII-375 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume contient les prolégomènes de la théologie, le traité de la révélation et le traité de l'Église, y compris l'Écriture et la Tradition. Une dialectique subtile et vigoureuse, un beau style latin dont la concision s'allie toujours à la clarté, telles sont les qualités que l'on admire en chacune des pages de ces courtes dissertations. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur est scholastique non seulement par la méthode mais par le point de vue qu'il a choisi. Son but est de donner le plus rapidement possible à ses disciples les connaissances qui leur sont nécessaires pour aborder la théologie scholastique proprement dite. De plus, dans les matières si complexes qui se rapportent à la dogmatique générale objet de ce volume, il s'attache de préférence à celles qu'il peut traiter en théologien, c'est-à-dire en partant des principes révélés. S'il voit les erreurs qui menacent les fondements de la

foi, c'est d'un peu haut et d'un peu loin; s'il trace les lignes générales de la défense, c'est en quelques mots en renvoyant pour le détail aux cours d'Écriture sainte et de philosophie.

Cette méthode n'est pas sans avantages, mais elle expose à certains inconvénients que l'auteur n'a pas toujours su éviter. Par la manière dont il les présente il laisserait croire qu'il n'accorde pas aux questions d'apologétique l'importance qu'elles ont en réalité. Les objections qu'il réfute, les arguments qu'il oppose, montrent qu'il ne distingue pas assez entre la tactique nouvelle du rationalisme critique et celle du rationalisme vulgaire du dernier siècle. Sur d'autres questions nous regrettons encore que l'éminent théologien qui, en étant si court, demeure toujours si clair, n'ait pu être complet en demeurant si court. Assurément certains principes, nettement tracés dans les prolégomènes, sur l'autorité du témoignage des Pères et des théologiens, auraient demandé à être complétés et expliqués dans le traité de la Tradition. Quant aux parties de ce volume qui se rapportent à des matières purement scolastiques, nous les avons trouvées de tout point excellentes. Sur ce terrain le P. Casajoanna est vraiment un maître. Il expose et résume la doctrine de saint Thomas, de Suarez et de Lugo avec une facilité et une clarté merveilleuses. Or cela nous promet, dans les volumes qui vont suivre, beaucoup à admirer et beaucoup à recueillir.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Institutiones logicales secundum principia sancti Thomæ Aquinatis, par TILMAN PESCH, S. J. Pars I. Herder, Fribourg en Brisgau, 1888, in-8 de 589 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le P. Pesch est bien connu des amis de la philosophie scolastique. Il a publié, il y a huit ans, sous le titre : *Institutiones philosophiæ naturalis,* un traité très complet et très intéressant de cosmologie. Nous aurions quelques réserves à faire sur les conclusions de cet ouvrage, et notamment sur la manière dont l'auteur comprend la conciliation des théories philosophiques et scientifiques. Nous devons y reconnaître l'œuvre d'un esprit à la fois très subtil et très élevé, plein d'ardeur pour la science, d'une érudition fort étendue, très versé dans l'étude de la philosophie du moyen âge et familier avec les sciences modernes, en particulier avec les mathématiques.

Le traité sur la logique que nous annonçons aujourd'hui révèle les mêmes qualités d'érudition intarissable et de connaissance approfondie des questions. L'auteur ne nous donne encore que la première partie; la seconde est sous presse. Cette partie débute par un préambule où le savant religieux expose d'abord l'histoire de la logique, étudie les données psychologiques qui lui servent de base, et donne quelques

indications générales sur la méthode. Les notions psychologiques nous ont frappé par leur précision et leur netteté. Elles nous promettent une excellente psychologie, le jour où l'auteur voudra aborder cette branche de la science. Un second livre contient les règles complètes des trois opérations de l'esprit : appréhension, jugement et raisonnement. Il y a là des indications très utiles, et certains articles publiés, il y a trois ans, par la Revue philosophique, sur la théorie du syllogisme, auraient certainement pris une autre forme, si l'auteur eût tenu compte des considérations que rappelle le P. Pesch. La théorie de l'induction nous a paru approfondie et présentée d'une manière neuve.

Nous voudrions dire que cet ouvrage est excellent. Malheureusement, il pèche par un point très important, surtout pour nous Français : il n'est pas composé. Nous avons la matière d'un livre d'une haute valeur : le livre lui-même n'est pas fait. L'auteur sait tout ce qui s'est écrit sur la logique ; mais il ne devait pas tout dire. Aussi est-il à la fois trop long et trop court : trop long, à cause de l'immense quantité de renseignements prodigués sans égard à leur importance respective ; trop court, parce que pour ne pas enfler hors de toute proportion un volume qui atteint déjà six cents pages, il est obligé de trancher en passant des questions fort importantes, par exemple celle des universaux ou celle du langage, par quelques observations rapides qui laissent l'esprit étonné et hésitant.

Nous croyons que l'auteur s'est trop pressé de publier ce second ouvrage. Un bon livre arrive toujours à temps. S'il le refait en allemand comme il a refait sa cosmologie, qu'il prenne le loisir de le condenser, de l'ordonner, de grouper les idées autour d'un petit nombre de thèses bien choisies. Il nous donnera une œuvre de premier ordre, qui vengera la logique de toutes les altérations et mutilations que lui ont fait subir bon nombre de penseurs contemporains. D. V.

Le Socialisme d'État et la Réforme sociale, par Claudio Jannet, professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de xvi-544 p. — Prix : 7 fr. 50.

Consacré à discuter la plupart des problèmes sociaux sur lesquels se portent au plus haut degré de nos jours l'attention des penseurs comme la passion des révolutionnaires, le livre de M. Claudio Jannet vient à son heure. Ce serait en effet une étrange illusion que de s'arrêter toujours à croire que les compétitions des politiciens, la forme du gouvernement, le vote d'une constitution nouvelle, voire même de notables changements de ministères sont autant de questions capitales dont l'heureuse solution pourrait en un moment rétablir la paix dans

la patrie divisée. La vraie lutte n'est pas là, et elle demeurerait la même au lendemain d'une de ces solutions éphémères que se disputent les politiques. Elle est toute entière entre les satisfaits et les déshérités, entre la fortune et la misère. Elle existe bien au-delà de nos frontières, nulle part sans doute aussi dangereuse que dans notre pays désorganisé où le droit de suffrage, sans aucun correctif, donne la souveraineté irresponsable à ces masses révoltées qui seront toujours privées de discernement et de prévoyance. C'est à combler l'abîme ainsi creusé par la passion et par l'erreur qu'il faut, sans retard, appliquer toutes les forces que peut inspirer l'esprit chrétien et que doivent éclairer les lumières de la science et les leçons de l'expérience.

Mieux que d'autres, M. Claudio Jannet était préparé à prendre une large part d'une telle tâche, car il réunit des qualités fort rares : un chaleureux amour du bien et la plus riche érudition, qui n'enlèvent rien à la sûreté et à l'ampleur des vues générales. On aimera à étudier avec un pareil guide toutes ces questions si discutées et dont plusieurs sont débattues devant le Parlement ou dans la presse : la liberté du travail et les lois ouvrières, l'assurance obligatoire, les syndicats, les sociétés coopératives, les associations professionnelles catholiques, l'association des honnêtes gens sur le terrain des affaires, l'agriculture et la concurrence des pays neufs, le code civil et les réformes indispensables à la liberté des familles, etc., sans compter nombre de chapitres instructifs consacrés à suivre le développement des mêmes problèmes à l'étranger et surtout en Allemagne : la politique sociale, le socialisme de la chaire, la réforme des lois de succession, les associations rurales, etc. Tout ce qui dans le domaine social présente un intérêt puissant d'actualité est, on le voit, étudié dans ce livre dont l'auteur a toujours recours à l'observation comparée des faits, suivant la méthode de Le Play dont il demeure le plus brillant disciple. Appuyé sur cette base solide il évite ces formules vagues, ces expressions mal définies qui, « entendues dans le sens que leur donnent les gens de bien qui s'en font inconsciemment les propagateurs, ne pourront jamais désarmer les passions socialistes, et qui cependant affaiblissent gravement la défense sociale en augmentant le désordre général des idées. » Inutile d'ajouter que M. Claudio Jannet n'est pas de ceux qui verraient volontiers l'État sortir de sa sphère propre et intervenir partout dans l'organisation du travail, au risque d'énerver toute initiative privée, d'imposer des entraves funestes et de détruire chez tous le sentiment du devoir. C'est à la liberté, fécondée et dirigée par l'esprit chrétien, qu'il fait toujours appel; aussi salue-t-il comme un heureux signe des temps cette entrée générale des catholiques de tous pays sur le terrain de l'action sociale, sous l'impulsion de Léon XIII.

Tel est dans son ensemble ce livre qu'il faut lire page à page pour en bien saisir la portée scientifique et la grandeur morale.

A. Delaire.

Les Banques d'émission en Europe, par Octave Noel, professeur à l'École des hautes études commerciales. Tome I. Paris, Berger-Levrault, 1888, gr. in-8 de XXXII-662 p. — Prix : 10 fr.

M. Léon Say, en présentant cet ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques, a déclaré à bon droit que c'était le livre le plus complet et le plus scientifique qui ait été publié sur ce grave sujet. Le tome Ier est consacré à la Banque d'Angleterre, à laquelle se rattachent les banques provinciales de ce pays, les banques d'Écosse et d'Irlande, à la Banque de France, aux Banques d'émission allemandes antérieures à 1875 et à la Reichsbank qui les a absorbées ou se les est subordonnées, aux deux banques d'État qui se sont succédé en Autriche, et enfin à la Banque nationale de Belgique. Pour chacune de ces institutions, l'auteur étudie successivement leur organisation administrative et l'historique de leurs opérations depuis leur fondation jusqu'à l'année 1887. Vingt-six tableaux graphiques sur des planches séparées, intercalées au milieu du volume, présentent le résumé de ces opérations d'une manière très nette. Toute l'histoire financière et commerciale de l'Europe, depuis cent vingt ans, se trouve dans les divers chapitres de ce volume. C'est comme la contre-épreuve de son histoire politique.

Cet excellent ouvrage est indispensable à toutes les personnes qui prétendent s'occuper des questions de banque. Il vient bien à son heure au moment où l'on commence à se préoccuper du renouvellement du privilège de la Banque de France, quoique neuf années nous séparent encore de cette échéance. M. Octave Noël expose dans son introduction avec une grande hauteur de vues et beaucoup d'ampleur les principes qui devront inspirer les hommes d'État à ce moment. L'expérience a amené toutes les nations à unifier le type du billet de banque et par conséquent à concentrer leur émission, sinon dans un établissement unique, au moins sous un contrôle unique. Le débat classique entre les deux systèmes de la pluralité et de l'unité des banques d'émission est définitivement clos. Depuis 1870 surtout, le principe de l'établissement d'une banque d'émission unique jouissant du monopole de l'émission sous le contrôle de l'État a tout à fait prévalu en Europe. Seules l'Italie et la Suisse, par suite de droits acquis et de considérations historiques, n'ont pu encore y parvenir complètement; mais elles y tendent visiblement. L'État a le droit de retirer certains avantages sur les profits que ce monopole permet à la Banque publique de réaliser. Mais il doit s'arrêter là. Un courant d'idées très dangereux, né en Allemagne, pousse à faire intervenir l'État dans les

opérations de la Banque et à les mettre sous sa direction. Nos radicaux ont adopté les idées bismarkiennes sous ce rapport avec enthousiasme. Leur idéal va même jusqu'à la Banque de Russie qui, en réalité, est un bureau du ministère des finances. Or, ils vont chercher là leur modèle au moment où le gouvernement russe travaille à sortir de cette situation et à créer une Banque réellement autonome ; car c'est un établissement de ce genre qui peut seul l'aider efficacement à sortir un jour ou l'autre du cours forcé. En matière de banque comme en politique, on ne s'appuie que sur ce qui résiste. M. Octave Noël montre combien la réalisation de ces idées serait funeste. Il le prouve en étudiant les changements qui se sont opérés depuis un demi-siècle dans le rôle des Banques nationales. Elles sont devenues les réservoirs de la réserve métallique de la nation, et elles doivent veiller à maintenir sous ce rapport l'équilibre nécessaire entre les différents pays. Une si délicate fonction exige que leur direction soit indépendante et n'obéisse qu'à des considérations commerciales. M. Octave Noël signale aussi le danger que font courir à la sécurité du commerce les recours faits par l'État à la Banque quand il veut introduire ses bons dans son portefeuille. La République a déjà eu plusieurs fois recours à ce dangereux expédient.

Nous devons savoir grand gré aux économistes indépendants qui mettent ainsi en lumière ces vérités essentielles. CLAUDIO JANNET.

Les Figures réciproques en statique graphique, par LUIGI CREMONA, trad. par LOUIS BOSSUT, capitaine du génie. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de XX-103 p., avec un atlas de XXXIV planches. — Prix : 5 fr. 50.

Presque tous les problèmes qui s'offrent aux ingénieurs lorsqu'ils cherchent à déterminer les dimensions des diverses pièces de leurs constructions sont des problèmes d'équilibre entre des forces, des problèmes de statique. Ces problèmes peuvent se résoudre par le calcul, mais aussi par des constructions graphiques. Un géomètre suisse, Culmann, de son vivant professeur à l'École polytechnique de Zurich, s'est attaché à développer méthodiquement ces solutions graphiques et les a constituées en un corps de doctrine qui forme ce qu'on appelle aujourd'hui la statique graphique, et qui a pris une place considérable dans la pratique des ingénieurs contemporains. Cette méthode est fondée essentiellement sur la considération de deux polygones : le polygone des forces et le polygone funiculaire, qui sont des figures réciproques; on entend par là des figures qui se correspondent côté par côté, de telle manière que, les côtés homologues formant entre eux des angles égaux chacun à chacun, à chaque polygone fermé de l'une des figures corresponde dans l'autre un système de lignes concourantes.

Une remarque ingénieuse a permis au célèbre géomètre italien

Cremona d'établir avec une grande facilité la théorie et la construction de ces figures réciproques. L'exposé de cette méthode est l'objet du mémoire qui donne son nom au volume. Une introduction du professeur Jung, de Milan, rappelle la théorie des systèmes de forces (mieux vaudrait dire de segments de droites, car cette théorie est toute géométrique et indépendante de la notion mécanique de force) sur laquelle repose la conception de Cremona. Un appendice, extrait par le traducteur des mémoires et des leçons du professeur Saviotti, de l'École des ingénieurs de Rome, et qui forme plus de la moitié du volume, est consacré à développer l'application de la méthode au calcul des travures réticulaires.

En somme, ce petit volume forme un véritable traité de statique graphique à l'usage des personnes quelque peu exercées au raisonnement géométrique ; il pourra les dispenser de se lancer dans la lecture des ouvrages volumineux, dont le seul aspect effraie quelquefois les gens qui n'ont pas de temps à perdre. E. Daram.

La Photographie instantanée, *son application aux arts et aux sciences,* par le Dr J. M. Eder, directeur de l'École royale et impériale de photographie à Vienne, professeur à l'École industrielle de Vienne, etc. Traduction française de la 2e édition allemande, par O. Campo. Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-8 de XIV-221 p. — Prix : 6 fr. 50.

Les Levers photographiques et la Photographie en voyage, par le Dr Gustave Le Bon. Paris, Gauthier-Villars, 1889, 2 vol. in-18 de 134 et 121 p. — Prix de chaque volume : 2 fr. 75.

Le nom seul du savant professeur viennois suffit à nous faire connaître la valeur de l'ouvrage intitulé : *la Photographie instantanée.* Le plan méthodique avec lequel il est fait nous frappe tout d'abord : histoire de la photographie instantanée, la chambre noire, les objectifs, temps de pose exigé par l'instantanéité, les obturateurs, essais des appareils, détermination de la vitesse d'un obturateur, le fusil photographique et les appareils minuscules, les opérations photographiques ; voilà ce qu'on pourrait appeler la première partie de l'ouvrage. Vient ensuite l'examen des divers sujets d'instantanéité : instantanées dans l'atelier vitré (portraits) ; instantanées de paysages et de nuages ; photographies de rues ; instantanées au bord de la mer ; instantanées prises d'un chemin de fer ou d'un bateau en pleine course ; la photographie en ballon ; la photographie astronomique ; la photographie instantanée et l'étude des mouvements physiques (Marey) ; instantanées de coups de canon ; instantanées de la foudre, etc. Le livre est rigoureusement complet, et le sujet traité d'une façon supérieure, nous pourrions aussi dire impartiale ; car, bien que fréquemment la préférence y soit donnée aux constructeurs allemands, on y rencontre souvent aussi, et cités avec honneur, les noms de nos savants français.

C'est à M. Campo, membre de l'association belge de photographie, que nous devons la traduction de cet ouvrage, et à peine s'aperçoit-on qu'il n'a pas été écrit par un Français ; il est illustré de nombreuses figures et d'une belle épreuve phototypique.

— Chargé par le ministère de l'instruction publique d'une exploration archéologique dans l'Inde, le Dr Gustave Le Bon nous offre aujourd'hui le résultat des recherches qu'il a dû faire pour remplir sa mission. Ce mémoire est divisé en deux volumes. « Le premier est consacré exclusivement aux applications immédiates de la photographie à l'étude des monuments. Il indique à l'opérateur toutes les ressources qu'il peut tirer de la connaissance approfondie des propriétés des objectifs et des principes de la perspective. » Jusqu'ici, entre les images purement pittoresques, obtenues par les photographes, et les plans géométriques des monuments, dressés par les architectes, il n'y avait pas de moyen terme, et, pourtant, ni l'une ni l'autre de ces deux représentations ne peut être satisfaisante. « La première manque des détails et des éléments permettant de connaître les dimensions de l'objet représenté ; quant à la seconde, l'idée qu'on peut concevoir d'un monument dont on se borne à donner la section horizontale est à peu près celle qu'on pourrait se faire d'une église gothique dont il ne resterait que les fondations, et il n'y a pas de dissertation qui puisse remplacer le monument lui-même ou, à défaut de ce monument, sa représentation fidèle. » Ce moyen terme, le Dr Le Bon l'a trouvé ; il consiste à « obtenir des images sur lesquelles on puisse faire les mêmes investigations et mensurations que sur les monuments eux-mêmes, en combinant la photographie avec certains procédés géométriques permettant de transformer les images déformées par la perspective en images géométriques. » Ces images ne perdent pas pour cela leur côté pittoresque, et pour les obtenir, il n'y a que quelques modifications insignifiantes à apporter aux appareils ordinaires. « L'appareil photographique ainsi transformé devient le plus simple et le meilleur des instruments de topographie pour mesurer les angles et les distances, faire de la planimétrie et du nivellement. » — Les démonstrations scientifiques contenues dans ce livre sont simples pour des ingénieurs ou des architectes ; elles pourraient l'être moins pour des photographes de profession. L'auteur a écrit le premier chapitre spécialement pour ces derniers ; il y a résumé sans théorie ni calcul tout ce qu'ils ont besoin de connaître pour que leurs épreuves artistiques puissent être aussi des documents scientifiques.

Dans le deuxième volume, le Dr Le Bon décrit les opérations permettant, à l'aide d'appareils imaginés par lui, de compléter en voyage l'étude des parties d'édifices qu'on ne juge pas utile de photographier et donne les moyens de lever rapidement des itinéraires

raires permettant de rattacher à des localités connues des ruines situées dans des pays peu explorés. — Les deux derniers chapitres : technique photographique, photographie instantanée, trouvent bien leur place dans un ouvrage sur la photographie en voyage; ils sont remplis de nouveautés sur un sujet qui n'a rien de nouveau : choix des objectifs, détermination de leur qualité et de l'angle qu'ils embrassent : emballage des glaces ; opérations photographiques ; considérations mathématiques sur les images dites instantanées; détermination mathématique du temps pendant lequel doit être découvert un objectif pour reproduire un objet en mouvement ; mesure de la vitesse des obturateurs; relation entre la vitesse d'un obturateur et le temps pendant lequel la lumière agit sur la glace ; choix des obturateurs et des chambres noires pour la photographie instantanée ; résumé pratique des règles relatives à la photographie instantanée. Ce dernier paragraphe est écrit pour « les personnes qui ont horreur des chiffres » et les conseils qui y sont donnés ressortent des considérations précédentes, considérations bien simples mais nouvelles pour la plupart, d'un haut intérêt théorique et pratique, développées en outre d'une façon très remarquable. CH. D'A.

BELLES-LETTRES

Modern Street Ballads, by JOHN ASHTON. London, Chatto and Windus, 1888, gr. in-16 de x-405 p.

Ce livre sera précieux dans quelques siècles pour les folk-loristes qui voudront reconstituer, à l'aide de ces chansons de la rue, les traditions populaires, les idées et les préjugés des Anglais de notre époque. M. John Ashton a patiemment recherché et méthodiquement réuni toutes les *street ballads* chantées dans les faubourgs de Londres et des grandes villes depuis le commencement du siècle jusqu'à nos jours ; chacune est précédée du fac-similé de l'image, parfois grossière, souvent spirituelle, qui facilitait au colporteur l'écoulement de sa marchandise, et il se dégage de cet ensemble curieux une impression très nette des sentiments et des aspirations de la démocratie britannique.

La première ballade a pour objet de disculper l'Angleterre du reproche que lui faisaient autrefois les nations continentales, de « vendre » les femmes en plein marché.

Écoutez ma chanson, vous gens de bonne humeur,
Je vous conterai une histoire, — une blague comique ;
C'est un fait positif, que je vais vous narrer,
L'histoire d'une femme qu'on vendit aux enchères.

Le chœur répond :

Qu'il mène une longue existence heureuse et prospère,
Le marin qui acheta la femme du charpentier.

Et le récit continue par un amusant dialogue entre le marin et le marchand, qui finissent par s'entendre sur les conditions d'un marché fantastique.

Après s'être moquée des étrangers naïfs, la muse populaire s'attaque au gouvernement et maudit le fisc représenté par l'*Income tax* :

Oh! poor old Johnny Bull has his cup of sorrow full.

Elle raille agréablement le policeman armé de son bâton et de sa lanterne, dans de gais couplets que scande le refrain :

I should like to be a policeman.

Le trône lui-même n'est pas épargné par ces chansonniers, mais s'ils décochent quelques traits au prince-consort et à divers ministres, ils sont pleins d'égards pour la reine Victoria. L'aventure de Jack Binnacle — qui date sans doute de 1837 — en fait foi. Jack Binnacle est un brave loup de mer (*tar*) qui, débarquant à Londres, après une longue campagne, apprend que la reine Victoria gouverne l'île, et met immédiatement le cap sur son palais. Le chœur raconte ce qu'il advint : avec son chapeau bosselé, sa belle jacquette bleue et quelques grogs dans le gosier, Jack franchit les portes de la résidence royale. Les gardes se précipitent pour l'arrêter; il leur jette sa chique dans les yeux et s'écrie qu'il veut voir la Reine, sachant bien qu'elle ne méprise pas les marins. Il bouscule les courtisans dans l'escalier et l'antichambre, pénètre dans une salle bondée de grands seigneurs, souhaite le bonjour à tout le monde et déclare : « I've come to see our Royal Queen. » Au moment où Jack va être ignominieusement expulsé, la Reine ordonne de l'amener devant elle, et le marin, tout joyeux, la trouve très belle, lui dit : « J'ai navigué avec votre « bon oncle Bill, » dont j'honore la mémoire et, comme on m'a appris que vous êtes maintenant le capitaine, j'ai voulu vous saluer avant d'aller boire un grog à la santé de la Reine. » Et la reine Victoria est enchantée de sa visite, car elle aime tous ses sujets, et particulièrement les vieux loups de mer.

Il y a, dans l'intéressant ouvrage de M. J. Ahston, plusieurs ballades de ce genre, dans lesquelles se révèlent le loyalisme britannique et le respect des traditions.

ROGER LAMBELIN.

Living or Dead, a novel, by HUGH CONWAY. London and New York, Macmillan and C°, gr. in-16 de VIII-311 p.

Hugh Conway mérite d'occuper une place à part dans le groupe des grands romanciers contemporains. Il a doté l'Angleterre d'un genre nouveau, également distant des endormants récits de Dickens et des études passionnelles de Ouida. Il a imaginé le roman en un volume, quelquefois de petit format, comportant à la fois une action drama-

tique et une analyse psychologique vraie, sans exagération réaliste. Son chef-d'œuvre, *Called Back*, eut deux cents éditions, et la pièce qu'en tira H. Conway eut un nombre à peu près égal de représentations.

Dans *Living or Dead* se retrouvent, à un degré un peu moindre toutefois, les qualités maîtresses de l'écrivain. C'est une histoire touchante que celle de ce Philip Norris, dont la Providence se sert pour amener la réconciliation tardive de ses parents, et les caractères de sir Laurence Estmere, de lord Rothwell, sont burinés avec une vigueur et une délicatesse presque inconnues des romanciers anglais. Quant aux descriptions, elles sont assez développées pour encadrer harmonieusement le récit et assez sobres pour ne pas couper l'attachant intérêt du drame. R. L.

Scarron et le Genre burlesque, par PAUL MORILLOT. Avec un portrait de Scarron. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 432 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avec un livre comme celui de M. Morillot la tâche du critique est facile. Tout est, en effet, d'une irréprochable correction. Le sujet, d'abord, est intéressant, et il valait bien une thèse. Si curieuse, si bizarre même est la physionomie de ce cul-de-jatte, qui fut un grand rieur, de ce « grotesque, » qui fut l'époux de Françoise d'Aubigné ! Et le burlesque a joué un moment, dans la littérature, un assez grand rôle, pour qu'on en fasse l'histoire, en étudiant celui qui fut le créateur du genre et qui en est le plus amusant représentant. — Le plan de l'ouvrage, tout naturel, tout simple. Deux parties : *la Vie de Scarron; — ses Œuvres*. Et, dans cette seconde partie, six chapitres très bien proportionnés, et qui forment une étude complète : les *Poèmes travestis*, le *Typhon*, l'*Énéide, Héro et Léandre* avec une bien fine analyse des procédés comiques de Scarron; — les *Pamphlets*, la *Mazarinade* et la *Gazette burlesque de 1655; —* les *Poésies diverses*, le *Testament de Scarron*, ingénieusement rapproché de celui de Villon; les *Épîtres à Pellisson*, les *Épîtres chagrines*, et tout ce menu bagage de sonnets, épithalames, chansons, qui sont la poésie ordinaire de la Fronde; — le *Théâtre*, dont l'étonnant succès n'a pas été sans influence sur Molière, et d'où sont sortis ces valets de comédie, fils de Jodelet et de Crispin; — le *Roman*, ce *Roman comique*, si goûté au dix-septième siècle, encore aujourd'hui si populaire, et qui fut une œuvre de réaction contre les in-folios héroïques des Scudéry et des Gomberville; sans oublier les *Nouvelles tragi-comiques* qui acclimatèrent en France le genre espagnol de la nouvelle, et qui renferment des peintures de mœurs si vraies qu'elles ont servi au créateur d'Harpagon et de Tartufe; — et pour clore le tout, une petite étude de la langue de Scarron, de son style fait de simplicité et de vérité...

Je ne vois rien à ajouter, et, quoique le livre soit gros, je ne voudrais rien en retrancher.

Le style, un peu froid peut-être, est d'une pureté académique : on voit que l'auteur est un lauréat de l'Institut. Et quant à la critique de M. Morillot, c'est celle d'un juge impartial, craignant, même dans une thèse, les opinions quelque peu hardies et paradoxales. Toujours prudent et mesuré, il ne craindra pas, par exemple, d'aborder le délicat problème de la vertu conjugale de la future Mme de Maintenon ; mais, après avoir exposé toutes les pièces du procès, discuté la valeur des divers témoignages contradictoires, il conclura avec une réserve rare chez un jeune homme et d'autant plus louable : « Dans le doute, il est humain, il est même juste de ne pas condamner, mais le soupçon demeurera toujours. » — Et quant à son héros, il n'entend pas faire de lui ni une réhabilitation, ni une satire. Sévère pour son cynisme et sa manie de ricanements, pour son mauvais goût et cette orgie de burlesque, qui a fait un instant descendre si bas la poésie, il rend justice, par contre, à sa bonté, à son courage en face de la douleur, à son esprit si gai, si fécond, parfois même si fin, lui pardonnant beaucoup pour avoir si heureusement lutté contre les raffinements précieux de l'époque, pour avoir défendu le Vrai contre le romanesque de la Fronde, le Rire contre la gravité du grand siècle.

J'aurai, je crois, très bien loué la sûreté d'érudition, la rectitude de jugement, la pensée et le style impeccables de M. Morillot, quand j'aurai relevé la seule faute qu'au point de vue historique, littéraire ou moral, j'aie trouvée à signaler ici. Pourquoi écrire, très inutilement (p. 372), cette phrase probablement injuste : « Le livre du jésuite Sanchez peut aussi bien être le code des débauchés que celui des confesseurs. » Je ne l'ai pas lu, je l'avoue ; mais je crains fort que M. Morillot ne l'ait pas lu davantage, et n'ait trop cru sur parole les calomnies de Pascal ou de Voltaire.

G. A.

Mephistopheles in broadcloth : *a satire*, by GEORGE-FRANCIS ARMSTRONG, M. A., D. LIT. Londres et New-York, Longmans, Green, and Co, 1888, petit in-8 de 100 p.

Méphistophélès a pu quitter un instant « l'enfer d'en bas pour celui d'en haut, » il se trouve à Londres et s'amuse du spectacle que lui offrent les notabilités du jour. Il fait ses réflexions tout haut, en vers ; il ne déteste pas les poètes : de Dante à Shelley, il n'en est guère qui n'aient témoigné au diable quelque intérêt. En tête du défilé viennent les hommes politiques. Méphistophélès remarque l'absence, parmi eux, « des plus dignes et des plus capables ; » il bat des mains aux envahissements de la démocratie et à l'abaissement des caractères. Cette partie du poème peut être fort piquante en Angleterre, elle est un peu

longue pour nous autres Français : les polémiques d'Outre-Manche ne sauraient nous passionner aussi vivement et les épigrammes les plus acérées sont parfois pour nous lettre close. Nos sympathies ne seront pas davantage avec le poète irlandais, le doux chantre de Wicklow, quand, après avoir fort malmené l'Irlande, il finit par demander qu'elle soit « gouvernée avec une verge de fer. » Et le loyalisme du diable éclatant en un dithyrambe en l'honneur de la famille royale, prince de Galles compris, nous laissera décidément froids. Le titre de poète lauréat tenterait-il Méphistophélès? En remplissant les fonctions avant d'en avoir l'emploi, M. Armstrong ne s'est-il pas déjà distingué l'année dernière par un *Jubilee Song from Ireland,* à la gloire de *Victoria regina et imperatrix?* Les bills de coercition provoquant des chants de jubilé, voilà qui renverse les plus légitimes préjugés. Mais de la politique et de ces politiciens dont Bismarck « ne ferait qu'une bouchée, » Méphistophélès passe heureusement aux poètes. Éloges et critiques sont ici d'une mesure parfaite. Ils sont soufflés par un confrère qui connaît le fort et le faible de chacun. La confusion des sectes protestantes et le scepticisme du siècle sont l'objet pour Méphistophélès de remarques intéressées et intéressantes. Je signalerai au passage un curieux portrait, à demi sympathique, du « cardinal anglais. » Le poète déplore ensuite la mort du drame, jadis si brillant en Angleterre, et constate que Dickens, Thackeray, Eliot, n'ont pas été remplacés dans le roman. Il dit quelques mots des peintres en renom, et n'oublie pas les savants, Darwin, Huxley, Tyndall. En somme, ce petit poème, dont j'ai plutôt fait ressortir les défauts que les qualités, contient sous le couvert d'un élégant badinage beaucoup d'observations fines et exactes sur la vie intellectuelle, politique et morale de l'Angleterre contemporaine. La forme en est vive et amusante : la malice alerte y alterne avec des accès de franche indignation ou de respect involontaire très méritoires chez Méphistophélès. EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

La Conquête pacifique de l'intérieur africain. *Nègres, musulmans et chrétiens,* par le général PHILEBERT. Paris, Leroux, 1889, gr. in-8 de 376 p. orné de nombr. grav. et de trois cartes. — Prix : 12 fr.

L'ouvrage du général Philebert est trop important comme actualité pour que nous en ajournions le compte rendu ; il emprunte, en effet, un intérêt spécial à la compétence de l'auteur. L'idée dominante est celle-ci : un rôle providentiel est assigné à la France dans l'œuvre de colonisation et de civilisation de l'Afrique; pour l'accomplir, elle doit s'appuyer fermement sur les missions catholiques. Le grand ennemi qu'elle rencontre dans l'accomplissement de cette tâche, qui est aussi celui

des autres nations civilisatrices, c'est l'islamisme; celui-ci entretient, en effet, dans le Continent noir, l'état de guerre et la chasse aux esclaves dont la conséquence est une dépopulation rapide. Cela posé, le général Philebert examine les différentes routes conduisant du littoral au centre de l'Afrique, routes de terre et routes fluviales; selon lui, la meilleure est encore, malgré ses difficultés plus apparentes que réelles, celle qui de l'Algérie se dirige directement du Nord au Sud à travers le désert du Sahara pour aboutir à Tombouctou ou au lac Tchad; mais la France doit se hâter de prendre les dispositions nécessaires pour s'en assurer la propriété; des nations rivales s'efforcent de la devancer et, si l'on n'y prend garde, tous les passages seront bientôt occupés par des forces hostiles. D'ailleurs, le Sahara n'est pas si terrible qu'on le suppose généralement; l'eau n'y fait pas entièrement défaut, et il est possible de l'aménager convenablement pour rendre la fertilité à de vastes territoires aujourd'hui stériles; les Touaregs sont peu nombreux et il serait facile d'entrer en accommodement avec eux de manière à les fixer au sol et à faire cesser leurs brigandages; il importe, en tous cas, de leur imposer au plus tôt le respect de la France. On peut discuter quelques points de cet exposé magistral, mais il faut le prendre en sérieuse considération; c'est le produit d'une conviction énergique basée sur de longues et consciencieuses études; à ce titre, il commande tous les respects et jette sur bien des questions de brillantes clartés. De bonnes cartes facilitent l'intelligence du texte, et de nombreuses gravures y ajoutent une agréable distraction.

Comte de Bizemont.

Histoire anecdotique de la France, par Ch. d'Héricault. Tome I, *Origines du peuple français;* tome II, *le Moyen âge*. Paris, Bloud et Barral, 1888, 2 vol. in-8 de x-512 et 494 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Ce qui manque à la plupart des histoires de France, c'est la réalité et l'exactitude des peintures. Trop souvent les hommes y deviennent des personnages de convention façonnés au gré de l'historien, les faits y sont racontés à la moderne et présentés sous des couleurs factices qui n'appartiennent pas à l'époque où ils se sont passés. L'impression qui en reste au lecteur, c'est de l'étonnement; ces hommes des temps passés lui semblent singulièrement différents de ce qu'il se sent lui-même, et il se pose cette question : « Comment ces gens-là ont-ils pu vivre en un tel temps? » Cette remarque, que tout le monde a pu faire, a frappé M. Ch. d'Héricault, dont la carrière de littérateur et d'historien est déjà si brillante et si bien remplie. A ce défaut, il a vu le remède, et il a cherché à combler cette lacune. Ce remède, c'est de s'attacher aux documents contemporains des faits, de ne leur pas demander un appui pour une thèse ou des couleurs pour un tableau

composé d'avance, mais de ne leur prendre que ce qu'ils donnent, sans modifier les faits, les caractères et les circonstances au gré d'une idée préconçue. De là est née cette *Histoire anecdotique de la France*, dont deux volumes ont déjà paru. Cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une histoire; on n'y trouve pas un récit suivi des événements, un enchaînement des faits dans un ordre logique, une peinture achevée des caractères et des passions de nos ancêtres. C'est une succession de courts récits historiques, d'anecdotes, de descriptions, de scènes de mœurs, qui n'ont entre eux d'autre lien que l'ordre chronologique; encore n'est-il pas très rigoureusement suivi. Si tous ces tableaux de dimensions diverses émanaient directement de la plume de M. d'Héricault, on ne pourrait leur refuser le mérite littéraire, l'agrément du style, l'harmonie des couleurs et l'habileté de la mise en scène, mais leur valeur historique, au point de vue absolu et sans vouloir offenser l'éminent auteur, serait médiocre. Il n'en est pas ainsi : tous ces récits sont empruntés à des auteurs contemporains des faits : César, Strabon, Ammien Marcellin, Fortunat, Sidoine Apollinaire, Jornandès, pour l'époque gallo-romaine et les invasions; Grégoire de Tours, Frédégaire, pour la période mérovingienne ; Eginhard, le moine de Saint-Gall, Hincmar, Abbon, Richer, Flodoard, pour les Carolingiens; Raoul Glaber, Orderic Vital, Guibert de Nogent, Suger, pour les premiers Capétiens; Guillaume de Tyr, Villehardouin, Richard le Pèlerin, pour les croisades; Rigord, Guillaume le Breton, Joinville, Guillaume de Nangis, pour le treizième siècle; les Grandes Chroniques, Froissart, Christine de Pisan, pour le quatorzième. Et encore nous n'avons cité que les principaux ; les chroniqueurs secondaires, les actes des conciles, les vies de saints, les lois barbares, les capitulaires et les ordonnances, les épistolaires, les chansons de geste, les poèmes, etc., ont fourni une ample moisson de témoignages qui ont le mérite de faire voir les personnages et les faits avec les yeux de leurs contemporains et non pas avec ceux des gens de notre temps. Reproduire la couleur propre à chaque époque et à chaque lieu, tel a été le grand souci de M. d'Héricault; il n'a pas même voulu relier ces extraits par un récit sorti de sa plume; un titre bref les sépare seul les uns des autres, et c'est à peine si quelques phrases rares, courtes et sobres, résument parfois des faits ou des circonstances qu'il est indispensable de rappeler pour l'intelligence de la citation. Si nous disions que, parmi un si grand nombre d'extraits cueillis de tous côtés, il ne s'en trouve pas d'inutiles et de mal placés, on ne voudrait pas nous croire; car ce serait impossible; nous pouvons du moins constater que c'est l'exception. M. d'Héricault nous promet trois nouveaux volumes, qui iront du quinzième siècle aux temps actuels. S'ils présentent le même intérêt que les deux premiers, et nous n'en doutons

pas, il seront les bienvenus, et ces cinq gros volumes formeront une sorte d'encyclopédie de l'histoire de France agréable à lire et où le professeur, le lettré et même l'erudit trouveront à puiser à pleines mains dans le trésor trop peu connu de nos chroniqueurs et de nos historiens. LÉON LECESTRE.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangeres, par A. FEUGÈRE. Tome VII. Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies, et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1730. Paris, Hachette, 1888, in-8 de xxv-389 p. et tableaux généalogiques. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires de Saint-Simon (*Les Grands Écrivains de France*), par DE BOISLISLE. Tome VI. Paris, Hachette, 1888, in-8 de 657 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Anatole Feugère n'a pas pu voir achevée l'entreprise qu'il avait vaillamment poursuivie, depuis quelques années, de la publication des *Écrits inédits de Saint-Simon,* dont nous avons déjà décrit six volumes. Il est décédé le 15 mars 1887 ; mais le septième volume était sous presse lorsque la mort est venue interrompre sa longue et laborieuse carrière, et il paraît aujourd'hui, précédé d'une intéressante notice sur les travaux de l'ancien directeur des archives et de la chancellerie au ministère des affaires étrangères. Le huitième et dernier volume est préparé, et ne tardera pas à compléter la série.

Les *Notes sur les duchés vérifiés esteints* forment le troisième volume d'une histoire complète de la pairie, monument que Saint-Simon voulait élever à cet antique conseil souverain de la royauté, dont il rêvait la restauration, la grandeur et l'indépendance : aussi traite-t-il ce sujet avec un extrême respect de la tradition, protestant énergiquement contre toute usurpation, et surtout contre toute innovation qui favorise les bâtards légitimés, race maudite qu'il continue à poursuivre de sa haine implacable jusque sur les marches du trône. On s'en aperçoit dès le début du livre, à propos du duché de Longueville. Puis, se déroule successivement l'histoire de ceux de Nemours, d'Estouteville, d'Estampes, de Chevreuse, de Chastellerault, de Valentinois, de Roannois, de Loudun, de Croy, d'Angoulesme, de Pont de Vaux, d'Ivry, de Mouchy, de Lausun et de Royan, entremêlée de notes généalogiques ou critiques, qui n'ont jamais la sécheresse habituelle à ce genre d'études, et qui saisissent l'attention par des portraits vivants, par des anecdotes piquantes et par des réflexions philosophiques d'un souffle généreux et élevé. Et quelle variété dans les diverses physionomies de ces ducs et duchesses qui défilent devant nous ! La Trémoille, sourd et muet ; Carignan, aveugle ; Lauzun, le rusé diplomate ; Mazarin, le tout-puissant ministre ; la douce Marie Touchet ; la fière Diane de Poitiers ; la marquise de Verneuil, l'éternelle conspiratrice ; la tendre La Vallière ; la sinistre comtesse de Soissons ; la Montespan, « funes-

tement féconde ; » Mme de Nemours, retranchant du *Pater* le pardon de ses ennemis ; et la charmante princesse des Ursins, « la grâce en toutes ses manières... » De la malice, il y en a souvent, de la prévention quelquefois, du patriotisme toujours, car Saint-Simon n'a qu'un seul objectif : la majesté de la couronne.

Il n'est question, dans ce volume, que des duchés éteints : quelques-uns brillèrent comme ces rapides météores qui s'éteignent aussitôt. « Il n'y a point, dit Saint-Simon, de livres de piété plus moraux ni plus convaincants du néant de cette vie et de l'importance si réelle de la future, que les livres historiques, quand on se laisse moins emporter au torrent, à la multitude, à la volubilité des événements, qu'aux réflexions sérieuses de ce que sont devenus ces milliers d'hommes, dont la grandeur, la puissance et l'autorité en ont conduit ou embarrassé tant d'autres, et comment et où ils se sont évanouis. » (p. 122). Cette mélancolique observation qui résume assez bien l'impression générale qu'on ressent à la lecture du livre, est amenée sous la plume du noble duc par le spectacle des dégénérescences de certains titres nobiliaires, et en particulier de celui d'Estouteville. Ceux qui avaient pris, dit-il, dans le contrat de mariage d'Adrienne d'Estouteville et de François de Bourbon, tant de précautions si accumulées, si singulièrement solennelles, et en elles-mêmes si extraordinaires, pour enter sur le plus noble sang de France, à chaque mariage, le nom et les armes seules d'Estouteville, pour en conserver et éterniser le lustre,... seraient bien étonnés, s'ils revenaient au monde, de voir tant de grandeur si solidement bâtie pour un petit-fils, « même masculin, » de M. Colbert. On ne peut s'empêcher d'en conclure, ajoute-t-il, « ainsi que de presque tout ce qui se voit dans ces notes, » mais toutefois dans un autre genre que ce Colbert « s'Estoutevillisant, » que c'est bien peu de choses que de ce monde et de tout ce qu'il présente de plus flatteur, de plus élevé et de plus éclatant, dont la puissance est un éclair, et la durée une minute, dont rien n'est bon qu'à amuser des lecteurs curieux. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.*

— On éprouve moins de mélancolie à la lecture du sixième volume des *Mémoires* que M. de Boislisle vient de publier dans la collection des grands écrivains. Ce volume s'étend de la fin de l'année 1698 au 17 juin 1699, date de l'exécution, en Grève, de Mme Ticquet, qui avait fait assassiner son mari : et le texte est suivi d'un important appendice comprenant les additions au *Journal de Dangeau,* pour la même époque, et la suite de l'étude du savant académicien sur les conseils du roi, divers fragments inédits de Saint-Simon et d'importantes monographies partielles, parmi lesquelles je signalerai, en particulier, celle qui est intitulée : *Racine et la Comédie,* à propos de la prétendue disgrâce de l'auteur d'*Athalie*. Pour montrer qu'en 1697 la comédie

était en situation florissante, et qu'on ne vivait pas seulement sur le vieux fonds de Scarron, M. de Boislile s'est donné la peine de faire le relevé, mois par mois, de toutes les pièces jouées pendant les quatre années 1696, 1697, 1698 et 1699, avec le produit des recettes. Ce tableau est fort instructif, et si j'avais le loisir de l'analyser ici, on éprouverait peut-être quelques surprises. Ce détail donne une idée de la précision et de l'abondance des notes de M. de Boislisle. Comme pour les précédents volumes, elles deviennent de plus en plus envahissantes, et je pourrais citer bien des pages qui n'offrent en tout que quatre ou cinq lignes de texte. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai; au contraire. Il y a là de vraies mines d'or et de pierres précieuses. Plus d'un y puisera à pleines mains, qui ne dira malheureusement pas où il a pris ces trésors. C'est le sort commun de ces besognes ingrates; mais les vrais érudits, qui savent rendre à chacun suivant ses œuvres, ne sauraient avoir trop de reconnaissance pour les Boislisle.

René Kerviler.

Choiseul-Gouffier. *La France en Orient sous Louis XVI,* par Léonce Pingaud, professeur d'histoire moderne à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Alphonse Picard, 1887, in-8 de IX-293 p. — Prix : 5 fr.

Choiseul-Gouffier est plus connu comme explorateur de la Grèce que comme ambassadeur à Constantinople. Lorsque ce philhellène fut choisi par le comte de Vergennes pour représenter la France auprès du Divan, notre politique extérieure était bien timide, bien incertaine, presque déconsidérée; il semble qu'au dehors on escomptât déjà ses difficultés intérieures. Le voltairien brillant, l'ami de Champfort et de Talleyrand, ne connut guère que des entraves et des échecs; la Russie et l'Angleterre le trompaient; la Turquie dédaignait ses conseils et rebutait ses demandes. Telle fut l'histoire des huit années que Choiseul-Gouffier passa à Constantinople comme ambassadeur de France. Sa gloire est ailleurs. Le voyageur, le lettré, l'érudit, l'artiste qui avait précédemment parcouru la Grèce; l'académicien jeune et célèbre; l'ambassadeur qui faisait concourir sa fortune et ses relations diplomatiques à l'exploration géographique et archéologique de l'Orient; qui y attirait les savants, qui les y encourageait, qui les aidait de son crédit et de sa faveur : voilà l'homme dont les services sont restés dans toutes les mémoires, comme ceux d'un heureux et libéral initiateur. Là comme ailleurs, la Révolution vint jeter ses entraves et porter le trouble et la violence. Après avoir tenté de lutter quelque temps, il dut s'incliner devant la destitution que prononça Dumouriez (8 juin 1792); quelques mois après, il s'aperçut que, par le fait même des Français, sa vie n'était plus en sûreté à Constantinople; il s'échappa à cheval sous l'escorte de trois officiers russes et d'un de ses fidèles Al-

banais ; encore fut-il poursuivi par une troupe de « patriotes. » Il emportait un manuscrit grec, une suite de pierres gravées antiques et les objets qu'il avait recueillis en Troade et au tombeau d'Achille. Il se réfugia en Russie : Catherine II ne lui fit pas trop sentir une rancune qui eût été assez légitime ; Paul Ier eut pour lui de vifs retours d'amitié. Rentré en France en 1802, malgré l'exemple de Talleyrand et de Narbonne, ralliés au nouveau régime, il resta fidèle à ses premiers maîtres et ne profita de son retour que pour reprendre ses études forcément interrompues et publier le second volume de son *Voyage pittoresque en Grèce*. La Restauration lui rendit sa place à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française ; il n'en jouit pas longtemps ; il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie aux eaux d'Aix-la-Chapelle le 20 juin 1817. M. Léonce Pingaud, dans une exposition très claire et très élégante, a rendu avec justesse l'agréable physionomie de Choiseul-Gouffier ; bien qu'il s'étende sur l'ambassade à Constantinople, il reconnaît qu'elle n'a guère porté de fruits ; le dépôt des affaires étrangères lui a fourni sur cette partie les renseignements les plus sûrs. « Sur le même théâtre et dans un autre ordre d'idées et de faits, il a été, dit-il, « un précurseur ; » il a illustré une tradition qu'ont recueillie les savants français et tant d'autres de l'étranger. » Voilà la vraie gloire de Choiseul-Gouffier, voilà pourquoi la patrie doit conserver son nom avec honneur. Victor Pierre.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par Henri Wallon, membre de l'Institut. Tome Ier, *la Vendée;* tome II, *l'Ouest et le Sud-ouest.* Paris, Hachette, 1889, 2 vol. in-8 de IX-488 et 502 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Depuis que M. Wallon a porté sur l'histoire de la Révolution le principal effort de ses études, il a rendu à ceux qui la pratiquent deux signalés services. Par son *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris,* il a complètement levé le voile qui couvrait encore cette institution républicaine ; il nous l'a montrée dans son fonctionnement quotidien ; il a nommé, qualifié, classé les juges et les victimes ; il a permis à tous de pénétrer dans ce sinistre sanctuaire et d'y faire librement les recherches que la curiosité et la pitié peuvent suggérer. Puis, il a passé à l'histoire du prétendu fédéralisme (2 vol. in-8) ; il a dû sortir de Paris, se renseigner auprès des archives départementales, consulter, interroger les documents locaux, et, de toutes ces pièces recueillies en lieux si divers, il a composé un tableau d'ensemble.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est le complément de son œuvre comme il est la suite de sa seconde étude. Est-ce connaître la justice révolutionnaire que de ne l'avoir vue en action qu'à Paris ? L'esprit de

violence et de cruauté a couru tout le territoire; il est vrai que c'est Paris qui l'a soufflé. Il faut s'attacher aux pas de ces « missionnaires » républicains; il faut avec eux voir se dresser les tribunaux et les commissions révolutionnaires; il faut signaler et compter leurs victimes. Tâche immense! M. Wallon rappelle avec un noble sentiment de justice et de reconnaissance que M. Berriat Saint-Prix, conseiller à la cour de Paris, l'avait le premier entreprise et que, « au point de vue de l'exactitude du détail, rien n'approche de son livre, rien ne dispense de le consulter. » Ceux qui sont venus après lui, avant de continuer son travail, se sont instruits à ses méthodes. Comme lui, M. Wallon ne s'est pas borné aux archives générales du palais Soubise; il est allé de sa personne interroger les dépôts de province et leur arracher leurs secrets.

Mais que de travaux sur cette histoire révolutionnaire la province nous a déjà envoyés! En regard d'écrits brillants publiés à Paris, combien d'autres ont surgi des départements, écrits plus modestes, moins littéraires, mais sans lesquels telle histoire retentissante n'eût pas été possible et qui survivront à ceux mêmes qui les ont exploités! C'est dans ces livres-là que se cachent les précieuses sources de la grande histoire à venir. Aussi, sommes-nous heureux de voir M. Wallon citer au bas de ses pages tant d'ouvrages de cette sorte; il les cite, il les extrait parfois, mais il les contrôle toujours, et, en même temps qu'il les fait connaître à un public trop occupé ou trop distrait, il signale cette sorte de mouvement unanime qui porte tant d'esprits à une étude vraiment scientifique de l'histoire de la Révolution française.

Sauf une centaine de pages consacrées à un examen général des missions des représentants dans les départements et près des armées (15-107), l'auteur a réservé ce premier volume à la guerre de la Vendée. C'est l'objet de six chapitres. Il nous montre d'abord ces premiers généraux, fils des émeutes parisiennes, Santerre, Rossignol, Ronsin, Léchelle, bons à se faire battre, bons surtout à déconsidérer toute armée placée sous leurs ordres; le pis, c'est que bientôt des généraux comme Kléber et Marceau durent obéir à ces pauvres sires. M. Wallon aborde ici la question des représailles vendéennes; il a voulu être juste; il l'a été. Mais si les Vendéens ont eu quelques excès à leur compte, que d'actes de générosité, que d'actes de pitié! Comme on sent bien qu'il s'agit de soldats chrétiens et humains! Les chapitres suivants sont le plus lamentable nécrologe comme l'acte le plus terrible d'accusation contre les généraux, contre les comités, contre la Convention : M. Wallon ne distingue pas, et il a raison. Il faut lire ces pages sinistres où les vaincus sont continuellement fusillés par centaines, tantôt sur l'ordre des commissions, tantôt des généraux, tantôt des représentants en mission! Que d'émules à Carrier! C'était sa défense, s'il eût été pos-

sible d'en tolérer une, et c'est celle même qu'il fournissait. M. Wallon a rassemblé là, non par artifice, non par des condensations de phrases ou par des généralisations hardies, mais en se bornant à dérouler jour par jour le récit, des accumulations de crimes qui font dresser les cheveux. Regrettons les représailles vendéennes ; mais, à les mesurer aux coupes réglées qu'enduraient leurs villes et leurs villages, n'est-ce pas trop dire que de donner ce nom à quelques excès particuliers ?

Le chapitre V est consacré aux tribunaux et aux commissions militaires de Niort, de Noirmoutiers, des Sables, de Fontenay, de La Rochelle, de Rochefort. A Rochefort, j'eusse aimé que M. Wallon n'oubliât pas le nom de ce Victor Hugues, ancien boulanger à Saint-Domingue, qui, nommé le 7 août 1793 gouverneur de la Guadeloupe, mais empêché par la croisière anglaise de se rendre à destination, occupait ses loisirs à organiser, avec Laignelot et Léquinio, un tribunal révolutionnaire, y devenait accusateur public, et, soit à Rochefort, soit à Brest où il passa ensuite avec ses dignes acolytes, faisait dresser ce qu'il appelait « la sainte guillotine » pour les officiers de la marine. C'est le même homme qui, sous le Directoire, sera nommé gouverneur de la Guyane, qui conservera son poste sous le Consulat et pendant quelques années de l'Empire, et qui, après avoir fait sa cour à Billaud-Varennes, déporté, la fera plus tard avec la même aisance à Mme Bonaparte, la femme du Premier Consul.

De même, au chapitre VI (*Représentants en mission au nord de la Loire*), M. Wallon n'a-t-il pas trop facilement cru sur parole (p. 435) le général Brutus Hugo, père du poète ? M. Albert Duruy avait eu la même confiance. Cependant, des recherches très minutieuses, comme il les fait toujours, de M. Alfred Lallié (*La Commune de Bouguenais et la Garnison du château d'Aux*) démontrent que le général s'est attribué dans ses mémoires un plus beau rôle que ne lui en accordent les documents officiels, et que le brigadier Muscar était assez digne des généraux et des républicains de ce temps-là. Dans l'ouvrage même de M. Wallon (p. 272 en note), je lis ces lignes extraites du rapport de la commission des Vingt-et-un sur Carrier : — « A Rosé-Saint-Pierre et Saint-Jean de Bouguenais, deux seuls monstres, Baillevaise (lire peut-être : Beilver) et Muscar ont fait périr arbitrairement plus de huit cents individus, tant hommes que femmes... Même atrocité à Paimbœuf. » Voilà de quoi aider à contester la véracité du général Hugo.

Le deuxième volume est consacré aux régions de l'ouest et du sud-ouest (Bretagne et Normandie ; Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire et Indre ; Vienne et Haute-Vienne, Corrèze et Creuse ; Charentes et Dordogne ; Gironde, Bassin de la Garonne, Région des Pyrénées, Montpellier et Nîmes). Si l'on lit de suite ces deux volumes, la continuité de ces cruautés, de cette tyrannie, de cet arbitraire se répétant forcément

à chaque page, fatigue l'esprit le mieux trempé; mais cette impression même nous donne une idée du poids dont ces proconsuls pesaient sur la France, de la généralité de leur action, de l'identité de leurs procédés. Nous n'avons pas ici à établir l'échelle de leurs cruautés ; à montrer des commissions ou des tribunaux moins sévères ou plutôt moins injustes dans tels endroits, tandis que, dans d'autres, ils assouvissent à plaisir leur tyrannie. La Normandie, par exemple, est moins rudement traitée ; la Gironde au contraire saigne sous le proconsulat de Lacombe : on y voit ceux qui l'autorisaient l'abandonner tout à coup après thermidor et se retourner contre lui. Ici, nous sommes sur un terrain assez connu ; mais combien de départements pour lesquels nous n'avions encore que des lumières incertaines, qu'on oubliait et que notre ignorance exceptait pour ainsi dire de l'oppression universelle ! M. Wallon y rappelle la lumière, et nous reconnaissons avec douleur que nulle partie de la France n'échappait à l'horreur de ces malheureux temps. Les prêtres apostats n'étaient pas des derniers à accepter cette tyrannie et à l'exercer : tels Laplanche, Paganel, Ysabeau, Musset, etc. M. Wallon donne Monestier comme homme de loi (p. 307), et député de la Lozère ; n'a-t-il pas confondu avec son homonyme, député du Puy-de-Dôme, né à Clermont-Ferrand, et qui y devint curé et chanoine ? Et n'est-ce pas celui-ci qui, soit en Lot-et-Garonne, soit à Tarbes, imita si parfaitement la violence de ses collègues?

Dans les Côtes-du-Nord (p. 33), M. Wallon cite la touchante histoire de M[me] Taupin (et non pas *Topin,* quoi qu'en disent quelques pièces officielles) ; l'un de ses petits-fils, membre de la Compagnie de Jésus, m'a communiqué naguère sur son héroïque grand'mère une complainte bretonne que j'ai eu la satisfaction de reproduire : Taupin, son mari, déporté à la Guyane, s'en était évadé ; il revint mourir en France, en chouannant, et les armes à la main : c'était en 1800. — A Rouen, le 7 septembre 1794, on met à mort l'abbé d'Anfernet de Bures ; mais ce fut le seul prêtre qui, dans cette ville, monta sur l'échafaud, et il fallut l'intervention du député que M. Wallon ne nomme pas pour que cette condamnation fût prononcée et exécutée. Divers interrogatoires de prêtres insermentés rompent par leur noblesse et leur fermeté l'inévitable monotonie de ces nécrologes ; ainsi, dans le Bassin de la Garonne, Pombat, Desmazes, Palangié, les frères Boscus (328-336). En revanche, après M. Berriat Saint-Prix, M. Wallon nous offre sur la mission Pinet et Cavaignac à Bayonne les plus tristes détails.

L'espace nous manque pour nous étendre sur chaque partie de ce long et consciencieux travail : ce que nous avons dit suffit à le recommander à tous les hommes studieux. Un prochain volume nous donnera sans doute les régions de l'Est et du Sud-Est : la matière n'y manquera pas. Disons en terminant que cette publication a une opportunité

toute particulière, non pas à cause de cette année du centenaire : craignons les livres qu'elle produira; mais à cause de publications analogues et sur le même sujet que nous promet la *Société de l'histoire de la Révolution*. Il est bon que, d'avance, les pièces aient été compulsées, étudiées, de manière à nous fournir un contrôle sur celles qu'on nous promet. VICTOR PIERRE.

La Vendée angevine. *Les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793)*, d'après des documents inédits et inconnus, par CÉLESTIN PORT, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-8 de xv-448 et 412 p. — Prix : 15 fr.

De l'aveu même de l'auteur, ce livre est destiné à combattre, et, s'il se peut, à détruire ce qu'il nomme la « légende » de la Vendée. Aux récits des mémoires contemporains, aux souvenirs des acteurs et des témoins de la grande guerre, il entend substituer l'histoire écrite d'après les documents officiels conservés aux archives. Est-il bien sûr que ces documents-là soient les plus dignes de créance? A priori, je me méfie des narrations officielles, presque toujours intéressées à déguiser la vérité, et j'estime que les rapports des administrateurs de districts ou de départements, les témoignages des patriotes plus ou moins molestés par les Vendéens, s'ils peuvent être consultés avec fruit, — et je rends hommage ici à M. Célestin Port, qui en a publié, comme pièces justificatives, un grand nombre à la suite de ses deux volumes, — ne doivent pas cependant être acceptés sans contrôle.

A tout prendre d'ailleurs, modifient-ils autant que se l'imagine l'auteur l'opinion qui a cours sur les origines de la Vendée angevine? Sauf quelques rectifications sur le rôle plus ou moins actif joué au début du soulèvement par certains personnages, ils nous semblent, au contraire, la confirmer. On a toujours dit que l'insurrection vendéenne a été plus religieuse que politique. Les documents cités par M. Port l'établissent surabondamment. Ni les populations ni même le clergé de l'Anjou n'avaient été hostiles au mouvement réformateur de 1789. Beaucoup de gentilshommes mêmes, et, parmi eux, les premiers chefs des insurgés, Bonchamps et d'Elbée par exemple, en avaient partagé les espérances. La constitution civile du clergé seule les jeta dans l'opposition, et souleva les habitants croyants de cette province contre la violence faite aux consciences. Que demandaient-ils autre chose que le retour de « nos bons prêtres, » que le libre exercice du culte catholique dans lequel leurs pères étaient morts et où ils avaient été eux-mêmes élevés? L'auteur donne en entier une lettre du curé de Notre-Dame de Cholet, Rabin, ancien constituant, lettre admirable de logique et de modération, qui établit clairement la revendication des prêtres et des fidèles. « Nous n'avons pas fait le serment, disait-il, mais nous protestons que notre refus n'a eu pour motif et pour principe que

la réclamation impérieuse d'une conscience avec laquelle vous savez qu'il n'est pas facile de transiger. » Malgré cette protestation, Rabin, dont le seul crime était d'avoir célébré la messe en plein air, devant de nombreux assistants, — il le fallait bien puisqu'on était chassé des églises, — Rabin fut dénoncé, poursuivi, empoigné. Les prêtres réfractaires étaient hués par la populace des villes, traqués par les gardes nationaux. Ceux-ci ne se contentaient même pas de faire la police dans leur département; quand les administrateurs leur semblaient trop tolérants, ils s'arrogeaient le droit d'aller, sans mandat, opérer dans les maisons suspectes d'un département voisin des perquisitions et des arrestations, témoin l'expédition des gardes nationaux de Maine-et-Loire contre le couvent des missionnaires de Saint-Laurent-sur-Sèvre, situé en Vendée.

Ce sont ces violences contre les prêtres insermentés, ces interdictions brutales du culte catholique qui aliénèrent d'abord, ameutèrent ensuites les religieuses populations de cette contrée. Le mécontentement fut accru par l'augmentation et l'inégale répartition des impôts contre lesquelles les directoires réclamaient en vain; il fut poussé à bout par le tirage au sort, qui fut la raison déterminante et l'occasion de l'explosion. Nous ne voyons pas d'autres causes à l'insurrection vendéenne que ces trois-là. M. Célestin Port dit bien qu'il y eut dans les campagnes des menées des émigrés ; mais il ne nous paraît pas en donner la preuve. Ce sont des présomptions que les faits, croyons-nous, ne confirment pas. L'émigration, au début, ne se préoccupait guère de la Vendée; elle en ignorait l'existence ; elle ignorait les noms de ses chefs, et dans les correspondances des émigrés qu'il nous a été donné de dépouiller, on attribue presque toujours à un certain Gaston les exploits des Bonchamps et des Cathelineau.

M. Célestin Port, dans la préface qu'il a mise en tête de ses deux volumes, raille les « traditions factices, » les « relations prétentieuses, » les « fadaises, » les « déclamations à la romaine » des historiens royalistes de la Vendée qu'il qualifie ironiquement de « prophètes » et de « rapsodes en prose. » Est-il bien sûr d'échapper lui-même à tout reproche de ce genre? Les lecteurs jugeront en lisant les lignes suivantes, par lesquelles il termine sa préface : « A toi, dans mon humble cœur, je dédiais ce livre, ô toi en qui vivent toute notre âme et tout notre être, toi qui as créé la patrie, régénéré la famille, purifié le temple, attendri toute loi, brisé toute servitude, et d'un seul coup, en rendant au travail son honneur et sa liberté, renouvelé le monde, ô maîtresse de justice, ô Révolution, bonne mère! »

Il nous semble, qu'en fait de « légende » et d' « imaginative, » M. l'archiviste de Maine-et-Loire n'a rien à envier à aucun écrivain catholique. Parler de la Révolution « bonne mère » aux descendants

des victimes de Turreau, de Grignon et de Carrier, en vérité c'est un comble.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Louis de Frotté et les insurrections normandes, 1793-1832, par L. DE LA SICOTIÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 3 vol. in-8 de XXXI-623, 812 et 55 p. avec 2 gravures et 1 carte. — Prix : 20 fr.

Le grand travail que nous présentons aux lecteurs du *Polybiblion* est l'œuvre de toute une vie. L'auteur, M. de la Sicotière, s'est attaché à son héros : Frotté, aux compagnons de Frotté : les chouans, au pays des chouans de Normandie : la Basse-Normandie, et plus particulièrement les trois départements actuels du Calvados, de l'Orne et de la Manche; avec amour et avec persévérance. Leur histoire avait été fort négligée (p. 6) ; très peu de documents spéciaux, et encore ceux qui existaient demandaient-ils à être consultés « avec une extrême précaution » (p. 9). Sur cette sorte de table rase, M. de la Sicotière a élevé un monument. Il en a été chercher les pierres partout avec une patience infatigable. Les documents nouveaux abondent, et cette richesse est telle qu'elle relègue au second plan la rédaction de l'œuvre. L'auteur a tellement vécu avec les acteurs du grand drame qu'il s'efface devant eux. Ils agissent, ils parlent, ils écrivent. Il n'est là pour ainsi dire que pour coudre le récit, expliquer la situation, nous mettre en rapport avec tout et avec tous. A cela, ajoutez une conscience tellement soucieuse de l'impartialité que, pour quelques-uns et à tort, elle pourrait paraître excuser ce qu'elle condamne et exalter ce qu'elle réprouve. Vivant sur le terrain même où se sont déroulés tous ces glorieux et douloureux événements, n'ayant négligé, autant que possible (et Dieu sait si ceux qui n'ont pu apporter une pierre à l'œuvre lui ont dit leurs regrets), aucune source générale ou locale, M. de la Sicotière a tracé un tableau dont l'ensemble est vrai, si tant est qu'il y ait quelques détails à retoucher.

Marie-Pierre-Louis de Frotté naquit à Alençon le 5 avril 1766. « Bouillant, indiscipliné, opiniâtre, mais fier et sensible » (p. 5) : voilà son portrait. Ajoutez ce trait : « adroit aux exercices du corps, hardi jusqu'à la témérité, il aimait et cherchait les aventures » (p. citée). Son éducation et son instruction se ressentent des aventures qui les traversent. En 1781, il est sous-lieutenant surnuméraire à Lille, au régiment de colonel-général infanterie, régiment qui, « honneur tout français, marchait le premier au feu » (p. 17). Dix ans après, il n'était que lieutenant. La première campagne qu'il fit fut celle de l'armée de Condé, en 1793, comme simple volontaire. Mais la Vendée l'attirait, et il s'embarqua à Ostende pour Londres. Là il retrouva une amie, Mme Atkyns, qu'il avait connue à Lille, et dont le dévouement pour la

Reine et pour Louis XVII avait puissamment échauffé celui de Frotté. Délivrer Louis XVII et lever un parti royaliste en Normandie ; pour cela s'appuyer sur les Anglais, se faire recommander de Puisaye, puis enfin partir pour la Normandie, avec le grade de lieutenant-colonel, muni des instructions du comte d'Artois et des promesses écrites de Windhom ; voilà sa vie pendant quatorze mois, du 1er décembre 1793 au 31 janvier 1795. A son arrivée sur la « terre promise, » il tombe dans la dernière affaire que le parti royaliste soutint dans les Côtes-du-Nord. Boishardy venait d'accéder à la trêve conclue pendant les conférences avec Charette. Il fut envoyé près du Vendéen pour s'enquérir sur place des motifs véritables de ces négociations. Lisez le tableau de la Vendée, tracé par Charette et reproduit par Frotté ; c'est une page qui fait le plus grand honneur aux deux chefs. Les conférences sont décrites par Frotté dans ses Mémoires, dans son rapport au Roi, et dans sa correspondance intime avec Mme Atkyns. Quand le traité fut conclu, Frotté partit pour la Normandie, où il organisa sa première campagne.

Son quartier général fut le Bocage, c'est-à-dire les arrondissements de Domfront dans l'Orne, de Mortain et d'Avranches dans la Manche, et de Vire dans le Calvados. Les causes immédiates du soulèvement se retrouvent parmi les trois éléments de la Société, la levée des trois cent mille hommes, le passage en Normandie de l'armée vendéenne, l'émeute de Flers et le siège de Granville. Enfin, M. de la Sicotière nous raconte ce qu'étaient le parti et l'armée de la République et ce que furent les premiers troubles antérieurs à la prise d'armes, de mars 1794 à mai 1795.

Dans toutes ces affaires de la première guerre (1795-96), attaque du Teilleul, La Lande Patri, Villechien, Landisacq, Le Clos Fortin, Léaupartie, Le Gast, Aunai, Mayenne, etc., il n'y eut aucun « coup brillant. » Ce sont de petits engagements, sans cesse renouvelés, où se dépensaient cependant plus d'intelligence, de vigueur et de sang, peut-être que dans de grandes batailles. Peu de victoires ; des défaites comme celles de Mayenne, du Teilleul, de Barenton et de Tinchebray ; quelques coups heureux ; voilà le bilan. Est-ce tout ? Non, l'ennemi perpétuellement tenu en haleine, et malgré toute sa puissance, ses canons, sa supériorité, tenu à distance, presque vaincu, et amené à traiter honorablement pour les Chasseurs du Roi. Frotté avait échoué, mais cinq mille hommes passablement vêtus et armés recevaient ses ordres ; et de bons officiers s'empressaient de venir servir sous son commandement (p. 527). Stofflet et Charette écrasés, c'était le tour des Chouans (p. 528). Dumény fut chargé de négocier avec Frotté. Résister était impossible ; traiter, semblait à Frotté une faute d'honneur et de courage. Il chargea le vicomte de Chambray de suivre les négociations et partit pour l'Angleterre, laissant une proclamation où ses sentiments de fierté et de douleur s'écrient tour à tour.

De retour en Angleterre, Frotté n'eut qu'une idée : garder son influence sur ses hommes par les décorations, les lettres et l'argent qu'il leur envoya ; essayer de gagner à sa cause les chefs et les armées républicaines et tout particulièrement Hoche ; enfin, reprendre les armes. Il fut nommé maréchal de camp et commandant en chef le 24 janvier 1797. Le comte d'Artois, littéralement empoigné par lui, promit de débarquer. Seul le gouvernement anglais restait froid. Le triomphe de la cause royale n'était rien moins que son but. Frotté partit quand même, sans argent, sans instructions, sans sympathies du gouvernement britannique et du gouvernement de Louis XVIII. Il débarqua à fin mars ou commencement avril 1797 et parcourut le pays pour se rendre compte de l'état des esprits. Tout était à la paix. Il poussa jusqu'à Paris pour se concerter avec les autres chefs de la chouannerie, ses amis ou ses compagnons. Il y était au 18 fructidor. Il dut se sauver rapidement jusqu'aux environs de Caen, à Coupigny. Mais la détente était partout, et malgré le renouvellement de persécution, produit par fructidor, la population n'eût pas suivi un mouvement vers les armes. Frotté repassa en Angleterre le 30 septembre 1797. La même vie d'efforts contrecarrés par les intrignes, et aboutissant à de vaines promesses, le retint pendant deux ans. Au loin, la Normandie s'agitait légèrement, sans ordres et sans suite. Frotté fut enfin envoyé en France par le gouvernement anglais.

Débarqué le 23 septembre 1799, Frotté se trouva bientôt en face du 18 brumaire et des soumissions de la Vendée, de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne, tout seul face à face avec le tout-puissant Premier Consul. Le lion contre l'aigle. Ce dernier eut le dessus.

Après quelques combats sans importance, la défaite était définitive, la soumission forcée ; Frotté se rendit à Alençon. Là, sous le prétexte qu'il est plus de minuit et que les délais de l'armistice sont expirés (p. 486), on le saisit ; on l'amène soi-disant à Paris ; mais on s'arrête à Verneuil, et là on l'assassine. C'est avec raison qu'on compare la mort de Frotté à celle du duc d'Enghien (p. 501 et s.). Mais de telles catastrophes ne déshonorent que ceux qui les commandent. Le coupable, le voici : « Bonaparte à Brune, 29 pluviose (18 février) : Frotté a été pris avec tout son état-major. Dans le moment actuel, il doit être fusillé. »

Ce n'est plus dès lors aux passions des hommes, mais à l'histoire, à la légende, à la religion, au souvenir qu'il appartient. Sa mémoire ennoblit tout ce qu'il a connu et touché. Ses compagnons, les morts et les survivants brillent de son éclat. Et d'ailleurs, Frotté avait d'indignes amis. Tel qui sut se battre et qui « cuidoit » mourir (comme on eût dit au quinzième siècle), et qui ne sut pas vivre. Tant il est plus facile d'aborder la mort que de conduire la vie! Mais combien aussi méritent

une mention particulière, pleine d'estime et d'honneur, le sage Chambray, le fidèle Moulin, le brave Commarque, et Lamberville et Sechiuroli, et tant d'autres, ignorés et braves, qui n'avaient d'autre souci, une fois rentrés dans leurs foyers, que d'oublier les hauts faits dont ils avaient été les acteurs (t. I, p. 11).

Après cette mort héroïque du grand chef normand, tout le reste n'est pour ainsi dire qu'un appendice. Peu à peu la vie se retire de tous les membres, et après quelques soubresauts, ils retombent inanimés. Sous l'Empire, il n'y a guères à citer que les arrestations de diligence dont l'affaire de La Papotière et celle de Quesnay furent les principales, et l'assassinat du baron d'Aché, triste continuation de l'assassinat de Verneuil; l'expédition du duc d'Aumont sous les Cent jours; enfin, même sous la Restauration, la conspiration du bord de l'eau, à laquelle prirent part quelques anciens Chasseurs du Roi. L'insurrection de 1832 n'eut qu'un bien faible écho en Normandie, et plus encore dans le cœur des fidèles légitimistes que dans le mouvement du peuple.

Il me reste à dire de ce livre que j'ai dû passer vingt traits curieux, laisser de côté bien des détails qui témoignent du soin minutieux apporté par l'auteur à son œuvre. Je dois aussi signaler une table excellente et commode qui forme le tome III, m'excuser près de nos lecteurs d'avoir été désigné, pour une fois, à la place de mes distingués collaborateurs, auxquels revenait le droit de parler de *Frotté*, et remercier M. de la Sicotière d'avoir permis au petit-fils d'un des plus fidèles amis de Frotté (t. I, p. 44) de rendre hommage à sa mémoire et à son historien.

BOURMONT.

La Vie de nos ancêtres, d'après leurs Livres de raison, *ou les Nîmois dans la seconde moitié du* XVIIe *siècle, d'après des documents inédits,* par le docteur ALBERT PUECH, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Nîmes. Nîmes, Grimaud, 1888, in-8 de 460 p. — Prix : 7 fr.

La statistique ne se borne plus aujourd'hui à de sèches nomenclatures de chiffres. Elle a entrepris d'étudier, chez les divers peuples, ce qui constitue physiquement et moralement leur vie collective; et, sous le nom de « démographie, » elle veut créer une science expérimentale déterminant, de la manière la plus exacte, les éléments et les conditions d'existence propres aux moindres groupes professionnels et sociaux. Pratiquer de la sorte l'observation est chose excellente ; mais, en des sujets si complexes, comme c'est difficile ! Et, surtout lorsqu'il s'agit de sociétés depuis longtemps éteintes, combien il importe de ne pas s'arrêter à la surface, d'aller jusqu'au fond ! Fervent adepte de la méthode démographique, plus que personne M. Albert Puech en est convaincu. Aussi, voulant précisément nous montrer ce fond, pour le milieu nîmois, pour la vie nîmoise d'il y a deux siècles, est-ce jusqu'au

scrupule qu'il a poussé la préoccupation du vrai dans la recherche de ses traits essentiels et dans le contrôle des faits les uns par les autres. Quelles n'ont pas été et jusqu'où ne se sont pas étendues ses fouilles! Entre toutes les sources où il a puisé, les vieux actes de notaires et les papiers de famille lui ont fourni d'inappréciables trésors d'information. Parmi ses découvertes, signalons notamment cinq Livres de raison. Ils sont destinés à nous représenter, dans une ville qui comptait très peu de noblesse titrée et où ce peu ne brillait pas par la fortune, ce qu'étaient les classes les plus nombreuses, le monde des gens de loi, des bourgeois et du peuple. Deux nous viennent, l'un d'un modeste gantier, l'autre d'un fermier des biens de l'abbaye de Saint-Gilles. Un troisième fut tenu par un marchand de drap, lequel prospéra dans son négoce, au point de donner cent mille livres de dot à chacune de ses deux filles et de leur faire faire des mariages aristocratiques. Un quatrième eut pour auteur un avocat. Pour ceux-ci, M. Albert Puech s'en tient à de courtes citations ; mais, en revanche, il publie la meilleure partie du cinquième, document d'une réelle importance et même du plus grand prix. Pendant une soixantaine d'années, de 1654 à 1717, Étienne Borrelly, un notaire doublé d'un annaliste et d'un sage, y consigna, avec l'histoire de son foyer et l'état de ses affaires, des faits de chronique locale et régionale, des détails d'observation, toujours curieux et qui deviennent émouvants à partir de la révocation de l'édit de Nantes.

De cet ensemble de témoignages, M. Albert Puech s'est attaché à dégager les divers aspects de la vie nîmoise sous Louis XIV. Saisissants sont les constrastes qu'elle nous offre : d'abord un remarquable essor de prospérité ; puis, à mesure qu'on approche de la fin, d'extrêmes souffrances. Nous voyons toute une ville industrielle d'alors, dans un bouillonnement incessant de passions et de plus en plus éprouvée par la violence des luttes religieuses, mais où marchands, artisans et compagnons gardent au moins, avec les bonnes mœurs domestiques, avec l'esprit d'économie et la pratique énergique du travail, cette paix des ateliers qui sera pour eux le gage d'un meilleur avenir. L'ouvrage se termine par une suite de notices qui achèvent d'éclairer le tableau. Grâce aux textes, pour la plupart inédits, qu'il a amassés dans ses recherches, le savant historien de Nîmes nous retrace par le menu l'état de sa population ouvrière, ses principales industries, l'organisation de ses corps de métiers ; il nous initie au coût des principales denrées agricoles, au prix du blé et aux moindres détails de l'alimentation populaire ; il nous dit ce que valaient les objets et articles d'ameublement, et va jusqu'à rappeler quel était le tarif des honoraires de notaire. Dans ce tableau économique, certaines coutumes sont mentionnées comme expression des mœurs, et la criminalité y a également

sa place. Si nous avions beaucoup d'études aussi consciencieuses que celles de M. Albert Puech, nous serions sûrs de retrouver dans la pleine réalité de ses conditions de vie et de pouvoir juger au vrai la France d'autrefois, à travers les diverses périodes de son histoire.

CHARLES DE RIBBE.

La Cour de Georges IV et de Guillaume IV. *Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de Charles-C.-F. Greville, secrétaire du Conseil privé.* Traduits et annotés par Mlle MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de VII-455 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria. *Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de Charles-C.-F. Greville, secrétaire du Conseil privé.* Traduits et annotés par Mlle MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-18 de 485 p. — Prix : 3 fr. 50.

Charles Greville fut secrétaire du conseil privé, de 1821 à 1861, pendant les règnes de Georges IV et de Guillaume IV, et au commencement de celui de Victoria. Il est mort en 1865, laissant à un ami le soin de publier son volumineux journal, dont la première partie s'étendant jusqu'à l'avènement de la reine Victoria, parut en 1875. Lors de sa publication, le journal de Greville a produit un certain scandale en Angleterre; nous l'accueillerons avec moins d'émotion, la plupart des personnages qu'on y voit figurer étant morts depuis longtemps, et ne nous intéressant pas directement. Greville note au jour le jour ses visites, ses dîners, ses conversations, les anecdotes qu'on lui a contées, les changements de ministères, les éternelles querelles des whigs et des tories, sans aucune prétention littéraire, sans souci des incohérences ni des contradictions, et avec la plus parfaite indifférence. Il se dit quelque part « dégagé des préjugés de parti, » et le prouve à chaque instant ; il n'a point d'opinion, il ne tient ni aux hommes ni aux choses, ne connaît ni désirs ni regrets, et, derrière les images fugitives qu'il reflète au passage, s'efface et disparaît. Mais ses relations de famille et ses fonctions même le mettaient continuellement en rapport avec une foule de personnages connus de la noblesse, de la politique, de la diplomatie, des lettres ou des arts. Il n'en est guère qui n'ait son portrait esquissé ou tout au moins son anecdote. Malheureusement, ces faits divers ne sont ni triés ni groupés, et les portraits remaniés à vingt fois, sous des jours différents, dans des attitudes diverses, manquent d'ensemble, et, qui plus est, de caractère. Si l'on en excepte Brougham, qui est pris sur le vif, les gens de marque dont les noms reviennent le plus fréquemment dans ces pages, Wellington, O'Connell, lord Grey, Talleyrand, Mme de Liéven, Peel, ne ressortent pas avec une physionomie bien distincte. La partie la plus curieuse de ce journal est assurément ce qui a trait à la personne et à la vie privée des deux derniers rois d'Angleterre, Georges IV et Guillaume IV, souverains peu sympathi-

ques assurément, mais dont la mémoire aurait pu être plus respectée par quelqu'un qui a mangé leur pain et vécu dans leur intimité. Greville les traite en ennemis personnels, quoiqu'on ne voit nulle part qu'il ait eu à se plaindre d'eux. Et quand ce flegmatique Anglais arrive à s'échauffer, on ne se douterait plus qu'il appartient au meilleur monde par sa naissance et par sa position : il devient de la dernière grossièreté. « Il n'est pas de plus méprisable, de plus lâche, de plus égoïste chien entièrement dépourvu de sens moral que ce roi, » dit-il de George IV. Il traite, ailleurs, Guillaume IV d' « âne bâté. » L' « espèce princière » lui « paraît fort inférieure, » et il ne serait pas fâché qu'il s'offrît « une bonne occasion pour voir s'il n'y aurait pas moyen de supprimer l'emploi royal. » De la part du secrétaire du conseil privé, un tel langage est au moins fort inconvenant.

Le second volume commence à l'avènement de la reine Victoria et nous mène, à travers plusieurs changements de ministères et la révolution de 1848, jusqu'au coup d'État de 1852 et à la mort de Wellington. Il diffère quelque peu du premier, quoique les commérages politiques et parlementaires y tiennent toujours la plus grande place. Cependant quelques portraits sont plus achevés, ceux de Melbourne, par exemple, de Peel, de Wellington et d'autres dont les noms nous sont moins familiers. Greville, qui n'était plus un jeune homme, avait longtemps pratiqué ces personnages : à l'occasion de leur mort, il a pris la peine de rassembler ses souvenirs et de formuler un jugement motivé sur l'ensemble de leur vie. Nous retrouvons ici, toujours aussi remuante et encombrante, la personnalité de Brougham. L'inépuisable érudition de Macaulay plonge Greville en de perpétuels étonnements. Louis-Philippe et le prince Louis Napoléon sont crayonnés d'après nature, et le petit Thiers est pris plus d'une fois en flagrant délit de hablerie et de rage envieuse. Sont à signaler aussi quelques anecdotes contées par Wellington ou sur Wellington à propos des campagnes de la Péninsule. Cette fois, la jeune reine a trouvé grâce devant le secrétaire de son Conseil privé qui ne parle d'elle qu'en excellents termes. Malheureusement la cour étant moins ouverte à ses amis politiques, Greville s'en tient lui-même plus à l'écart, et cette source de curieuses observations se tarit peu à peu. La traduction me semble élégante et fidèle, mais le livre aurait gagné à de plus amples coupures. De fréquentes notes aident heureusement à l'intelligence du récit. La table analytique qui termine le volume ne supplée pas à l'absence d'index général alphabétique. Les recherches sont rendues difficiles, sinon impossibles. C'est ainsi que le récit de la chute et de la mort de Peel et sa notice nécrologique, qui occupent une dizaine de pages du chapitre XIII, ne sont même pas signalés dans le sommaire. Comment les retrouver?

Emm. de Saint-Albin.

Les États-Unis contemporains, ou les Mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de sécession, par CLAUDIO JANNET, ouvrage précédé d'une lettre de M. Le Play. 4e édit. complètement refondue. Paris, Plon et Nourrit, 1889, 2 vol. in-18 de XLIII-350 et 381 p. — Prix : 7 fr.

Il est de mode aujourd'hui en France d'admirer presque sans réserves le système politique de la grande république des États-Unis; même dans le parti conservateur, cet état social, dominé par l'esprit démocratique, semble l'objectif vers lequel gravite fatalement la vieille Europe. En outre, le régime protecteur, appliqué en Amérique avec la dernière rigueur, apparaît comme le remède souverain à la crise économique dont nous souffrons. Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de jalousie devant ce budget fantastique dont les excédents embarrassent les financiers de Washington. Avant de se laisser aller à des appréciations aussi optimistes, il serait bon d'y regarder de plus près, et à ceux qui ne peuvent traverser l'Atlantique pour sonder les arcanes de la Société américaine, nous recommanderons la lecture des deux volumes substantiels que vient de publier M. Claudio Jannet. C'est la quatrième édition d'un ouvrage qui parut d'abord en un volume vers 1873 et fit sensation, plus peut-être aux États-Unis qu'en Europe; les organes de tous les partis le discutèrent et s'accordèrent à le reconnaître pour une œuvre de bonne foi et sérieusement étudiée. A l'encontre de ce qui est généralement admis en France, sur la foi du livre de M. de Tocqueville, la constitution américaine ne fut pas toujours absolument démocratique ; les traditions des anciennes colonies anglaises lui léguèrent des principes tout différents; mais l'esprit philosophique du dix-huitième siècle pervertit l'œuvre des premiers législateurs en y introduisant le faux dogme de la souveraineté du peuple; dès lors, l'esprit religieux s'affaiblissant, le niveau moral s'abaisse et la corruption s'infiltre profondément dans toutes les couches de la hiérarchie gouvernementale. Une prospérité de surface peut encore, à distance, faire illusion ; mais, en réalité, les crises économiques sévissent avec plus de violence qu'en Europe; les budgets des États exploités par des politiciens sans vergogne aboutissent à la banqueroute ; les classes ouvrières livrées à toutes les rigueurs de la loi de l'offre et de la demande sont opprimées par les compagnies et les grands industriels ; les écoles sans Dieu produisent leurs fruits ordinaires, la débauche et la corruption; le socialisme, importé d'Allemagne, prospère et se développe sur les ruines des sectes protestantes émiettées à l'infini; tel est le tableau que M. Claudio Jannet expose avec une remarquable vigueur de touche et en s'appuyant sur des faits et des témoignages irréfutables. Comme conclusion, le savant auteur se demande s'il faut désespérer de l'avenir de cette grande République que d'aucuns veulent nous proposer comme modèle. Non, se répond M. Claudio Jannet, car

voici une force régénératrice qui grandit de jour en jour et tend de plus en plus à prendre la direction du travail social qui s'opère au sein de la démocratie américaine : c'est la religion catholique, d'abord persécutée et pratiquée seulement par les émigrants irlandais et franco-canadiens ; aujourd'hui elle est arrivée à grouper le huitième de la population totale. C'est désormais une puissance avec laquelle il faut compter et qui luttera énergiquement contre les germes de décomposition dont cette jeune nation est infectée. De là viendra sans doute le salut par la substitution du dogme de la souveraineté divine au dangereux sophisme de la souveraineté du peuple. Nous avons essayé de résumer en quelques mots les grands enseignements qui ressortent des deux volumes que nous avons sous les yeux; puissions-nous avoir inspiré à nos lecteurs, surtout à ceux qui se piquent de suivre les évolutions de la politique contemporaine, l'envie de les lire attentivement, de les méditer, et d'en tirer profit. COMTE DE BIZEMONT.

La Famille de Madame de Sévigné en Provence, par le marquis DE SAPORTA. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 404 p. avec deux portraits. — Prix : 7 fr. 50.

La Provence nous apporte au sujet de Mme de Sévigné toute une œuvre documentaire, un livre original où abondent des souvenirs intéressants de famille : d'abord sur M. et Mme de Grignan, puis sur Mme de Simiane, et, après celle-ci, sur la jeune Mme de Villeneuve-Vence, ayant beaucoup des grâces épistolaires de son arrière-grand'mère. M. le marquis de Saporta nous est un exemple qu'on peut réussir dans des genres très divers, être à la fois un savant de premier ordre et un lettré des plus experts en l'art de bien dire, explorer avec un égal succès ce qu'il y a de plus inconnu dans la flore préhistorique et ce qu'a de plus intime l'histoire de son pays. Érudit, il a le privilège de posséder des papiers domestiques pleins de cette histoire. Parmi ses devanciers, en même temps qu'une longue lignée de doctes personnages, il compte de vaillants soldats dont deux servirent, non sans éclat, sous M. de Grignan. Aussi, nul mieux que lui n'avait mission de nous dépeindre au vrai le gendre de Mme de Sévigné, et grande est dans ses esquisses la place qu'il lui a donnée. Ne nous en plaignons pas; car M. de Grignan nous vaut, sur la Provence militaire de la fin du dix-septième siècle, notamment sur le premier et difficile travail d'organisation de ses milices, de vivantes études, desquelles sa figure se détache avec des caractères qui lui font honneur. Nous oublions les prodigalités, les excès de faste, qui le firent se ruiner et ruiner l'avenir de sa race, pour ne voir que ses mérites d'homme de gouvernement et d'administration, son infatigable activité, sa ferme et prudente conduite dans de critiques circonstances, au milieu de l'effervescence où jeta le parti pro-

testant la révocation de l'édit de Nantes, puis quand éclata l'insurrection des Cévennes; et plus tard, la bravoure par laquelle, âgé de soixante dix-huit ans, il s'illustra lors de la redoutable invasion de la Provence par les Austro-Piémontais, que soutenait une flotte anglaise. Sa correspondance ministérielle et celle des généraux qui commandaient à Toulon, exhumées des archives de la guerre, ont permis à M. de Saporta de compléter par bien des détails inédits la dramatique histoire du siège de cette ville en 1707.

Mme de Grignan revit également sous nos yeux; mais c'est sur Mme de Simiane qu'il nous est dit le plus de choses neuves. Aux traits déjà connus de sa physionomie, dont on a souvent célébré le charme, en sont ajoutés d'autres, fournis, soit par lettres inédites d'elle, soit par son Livre de raison, qui font ressortir, avec les qualités séduisantes de son esprit et la bonté de son cœur, la force morale qu'elle déploya, le labeur auquel elle se voua, pour sauver les derniers débris de sa fortune. M. de Saporta la retrace et nous la montre en action à la manière des peintres d'intérieur. Sous sa conduite, nous la visitons dans son hôtel à Aix; en elle, nous contemplons à l'œuvre une grande dame, fidèle à ses traditions de famille, aimant les arts, et ornant par eux le foyer qu'elle s'est donné, mais n'étant pas moins une femme d'ordre jusque dans la décoration de son beau salon où se réunit la plus brillante société de la ville. Dans ce centre mondain, nous recueillons ce qui se dit, ce que la jeune Mme de Vence écrit à sa mère dans des lettres d'un gracieux badinage.

Comment, après avoir circulé à l'état de copies manuscrites parmi les intimes de Mme de Simiane, un jour, à l'insu de celle-ci, les lettres de Mme de Sévigné se trouvèrent-elles lancées dans la publicité? Quelles émotions, quel soulèvement ne provoquèrent-elles pas, surtout chez les dames d'Aix, se sentant piquées par les traits dont elles étaient parsemées sur leur compte? Et alors, par quelle diplomatie et quels manèges, toujours à Aix, un des familiers de la maison, Perrin, fils d'un gros marchand de la ville, mais plein d'ambition et de prétentions littéraires, persuada-t-il à Mme de Simiane que le seul moyen de se tirer du guêpier était de lui confier le soin d'une édition expurgée? M. de Saporta le raconte avec de curieux détails; et il constate combien peu le but fut atteint, à quel point jusqu'à sa mort Mme de Simiane, assaillie de plaintes, paya chèrement pour son repos le triomphe que cette publication devait valoir à la gloire de sa grand'mère. Quant à Perrin, si pour lui non plus elle ne fut d'abord sans épines (et M. de Saporta nous en dit une venue de la famille d'un sieur Autrement, lequel avait été au service de Mme de Grignan), plus tard elle l'aida à se pousser assez haut, jusqu'à la charge de secrétaire du maréchal de Belle-Isle.

M. de Saporta traite à fond la question de l'authenticité des nombreux portraits attribués à Mme de Sévigné. Parmi ceux hors de débat, il met en première ligne, comme la représentant le mieux, celui de Mignard, que possède le comte de Luçay, héritier des Vence, et il nous en donne une reproduction exécutée par Braun. On sait que le portrait de Mme de Grignan s'est perdu; mais Aix a conservé une toile où Mme de Simiane nous est représentée dans sa pleine maturité, ayant près d'elle une de ses petites-filles. Le volume en contient une excellente photographie. — Nous ne pouvons que signaler l'importante partie documentaire de la fin, et mentionner chez elle une correspondance du grand Condé avec un de ses intrépides compagnons d'armes, Mathieu de Castelar, dont la petite-nièce fut une des personnes du monde d'Aix que cultiva le plus Mme de Simiane. On le voit, grande est l'abondance des recherches et très variés sont les éléments d'intérêt qui recommandent le livre du marquis de Saporta. Aussi, est-ce avec reconnaissance qu'il sera accueilli par les fidèles de Mme de Sévigné et par ceux qui savent apprécier les fortes études historiques.

CHARLES DE RIBBE.

BULLETIN

Le Clergé et la Société actuelle, par l'abbé GEORGEL, chanoine et vicaire général d'Oran. Paris, Palmé, 1888, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit opuscule se divise en quatre parties. Dans la première, l'auteur fait un tableau assez noir, ce qui ne veut pas dire inexact, de la situation actuelle, et montre que la religion chrétienne seule peut y porter remède. Dans la deuxième partie, le rôle du prêtre dans le relèvement de la société est etudié et mis en lumière : l'avis de l'auteur est que le prêtre doit donner le bon exemple et s'abstenir de prendre part aux luttes politiques. La troisième partie nous fait voir que le prêtre a aujourd'hui perdu toute influence dans la société. Enfin, la quatrième partie pose une question : *A qui la faute?* à laquelle il n'est d'ailleurs pas répondu. Chacune de ces parties porte des titres sonores destinés à rappeler le fameux opuscule de Sieyès. Je crains d'ailleurs que l'opuscule de M. l'abbé Georgel n'ait pas le même retentissement et qu'il n'en sorte pas la révolution qu'il désire, qu'il espère peut-être. Je le regrette, car il est animé des meilleures intentions.

P. TALON.

Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu, par F. P. B. Tours, A. Mame; Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, déjà ancien, a été honoré d'une autorisation du conseil de l'instruction publique, en date du 9 août 1839, et de l'approbation de NN. SS. les archevêques de Paris et de Tours et de l'évêque de Langres ; les éditeurs ont jugé utile d'en donner une réimpression que justifie amplement l'excellence de ce livre. Son titre indique bien son objet. Tout d'abord, on y trouve de courtes prières pour la sainte Messe, puis une première partie : *De la connaissance et de l'amour de Dieu :* ensuite une seconde : *Des sacrements*

et de la prière. Chacune est subdivisée en de nombreux chapitres où la doctrine chrétienne est exposée et commentée avec exemples tirés de l'histoire biblique ou de l'Église et des questionnaires. Enfin treize chapitres sont consacrés aux règles de la bienséance et de la civilité chrétienne. Excellent manuel de la bonne éducation que les parents et les maîtres doivent aux enfants qui leur sont confiés. COMTE DE BIZEMONT.

Prescurtare de istoria sacra *en 47 de figuri, 70 relucratà dupà istoria sacra* a lui SCHUSTER-NEY de Dr FR.-J. KNECHT. Traducere romănescă a lui JOSIF M. MALINOWSKI. Friburg in Brisgovia, Herder, 1887, in-16 de 86 p. — Prix : 0 fr. 50.

Si les images sont le livre du peuple, elles le sont aussi de l'enfance, sinon davantage. Avant même de savoir lire, les enfants aimeront à contempler les gravures représentant les principaux faits de l'histoire sacrée, ils se les graveront dans la mémoire, et en voudront connaître l'explication imprimée. On ne saurait assez multiplier les publications de ce genre. Plus le génie du mal s'évertue à corrompre les jeunes intelligences en leur arrachant la notion de Dieu, plus on doit faire d'efforts pour les en remplir, leur inculquer la parole de Dieu, leur faire connaître la verité historique contenue dans les livres sacrés. C'est donc une heureuse idée qu'eut M. Knecht de donner aux enfants une bible illustrée et accompagnée d'un texte explicatif, très court et très simple. Le présent *Abrégé* est fait d'après l'œuvre allemande de Schuster-Ney, et traduit en langue roumaine par M. Malinowski. Les gravures sont d'une bonne composition; elles commencent par la création de l'homme et finissent par l'ascension de Notre-Seigneur au ciel. Mais, pour être utile aux enfants français, le texte qui les accompagne devrait être imprimé dans leur langue maternelle. A présent, il ne peut servir qu'aux familles roumaines. M.

Solemne session publica celebrada por la Academia barcelonesa filosofico-cientifica de santo Tomas de Aquino. Barcelona, Subirana, in-8 de 47 p.

Cette petite brochure espagnole reproduit les travaux présentés dans une séance solennelle de l'Académie de Saint-Thomas de Barcelone, tenue le 20 mars 1888 en l'honneur de son illustre patron. L'Académie de Barcelone, fondée en 1880, est présidée par M. Pou y Ordinas, bien connu en Espagne pour ses belles études sur le droit.

Le secrétaire général, M. Donadiu y Puignau, auteur de plusieurs essais très appréciés sur les diverses branches de la philosophie scolastique, a fait le rapport sur les travaux de l'Académie pendant l'année écoulée. Puis on a lu plusieurs essais ou pièces de vers avec intermèdes musicaux. Nous avons remarqué une bonne dissertation philosophique sur l'importante doctrine de saint Thomas : l'âme est la forme substantielle du corps humain. Elle est due à M. Gispert y Blay, recteur des écoles chrétiennes de Barcelone. A vrai dire, l'auteur s'occupe moins d'interpréter la formule du Docteur angélique que de defendre la spiritualité de l'âme contre les théories matérialistes de Büchner, qu'il paraît bien connaître. C'est un morceau bien pensé et bien écrit, dans lequel on trouve des considérations très solides et qu'il est bon de rappeler sans cesse à notre génération énervée par le positivisme. D. V.

L'Hydroquinone, *nouvelle méthode de développement,* par GEORGE BALAGNY. Paris, Gauthier-Villars, 1889, gr. in-18 de VI-26 p. — Prix : 1 fr.

Plus d'un amateur a dû, en voyant tant de réclames faites depuis un an au sujet de l'hydroquinone, se demander quel est ce produit si vanté. Beaucoup sans doute n'ont pas voulu en faire l'essai avant de connaître son rôle dans le développement des négatifs, chose très naturelle, car un amateur sérieux ne regarde pas le développement comme une opération machinale : c'est là ce qui a conduit M. Balagny à nous donner les premiers renseignements sur son nouveau procédé. Cette brochure est donc d'un intérêt et d'une utilité incontestables pour tous ceux qui s'occupent de photographie. CH. D'A.

Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine, avec couleurs vitrifiables, de dessins, photographies, etc., par E. GODARD. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-18 de VI-19 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, comme nous le dit M. Godard dans son introduction, sert de complément à son traité pratique de peinture et dorure sur verre. Débarrassé de toute théorie scientifique, de toute digression, il ne comprend que la description des procédés mis en usage pour reproduire photographiquement, avec des couleurs vitrifiables, toute espèce de sujets sur la porcelaine ou la faïence. CH. D'A.

La Science anecdotique, *livre de lecture et d'étude,* par FÉLIX HÉMENT, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Paris, Ch. Delagrave, 1889, in-12 de 142 p., orné de nombr. grav. — Prix : 0 fr. 90.

M. Félix Hément s'attache à faire connaître quelques-uns des principaux savants qui ont honoré l'humanité : Archimède, Galilée, Pascal, Newton, Franklin, Jouffroy d'Abbans, Cuvier, Arago et Foucaud. Après une courte notice biographique, il indique les découvertes dues à ces personnages. On peut croire que les intentions de l'auteur sont bonnes : il affirme que Galilée n'a pas été torturé par l'Inquisition, que l'esprit de Pascal a été dévoyé par l'abus des pratiques ascétiques, qu'Arago enfin s'est diminué en se mêlant aux agitations de la politique. Ces appréciations sont justes mais ne sont pas énoncées d'une manière assez nette pour laisser une impression précise dans l'esprit d'un jeune lecteur. La réfutation de la légende de Galilée est indiquée timidement, et les aberrations de Pascal sont qualifiées d'excès de piété, ce qui peut donner lieu à de fausses interprétations. De plus, l'esprit de méthode fait défaut, ce qui est toujours regrettable dans un livre scolaire. COMTE DE BIZEMONT.

Anne de Beaujeu. Les États de 1484. *Extraits de Brantôme, du Journal de Jehan Masselin, etc.*, publiés par B. ZELLER, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, répétiteur à l'École polytechnique. Paris, Hachette, 1888, petit in-16 de 180 p. et 9 grav.

Charles VIII. La Guerre folle. Le Mariage breton (*1485-1491*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 188 p. et 23 grav.

Arques et Ivry. Le Siège de Paris par Henri IV (*1588-1590*), par le même. *Ibid.*, 1887, petit in-16 de 176 p. et 8 grav.

Henri IV, le Saint-Siège et l'Espagne. *L'Édit de Nantes et la Paix de Vervins* (*1594-1598*), par le même. *Ibid.*, 1888, petit in-16 de 184 p. et 9 grav.

Henri IV et Sully, Marie de Médicis (*1598-1604*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 169 p. et 8 grav.

La Fin de Henri IV. Le Grand Dessein (*1604-1610*), par le même. *Ibid.*, petit in-16 de 174 p. et 7 grav. — Prix de chaque brochure : 0 fr. 50.

Nous avons indiqué en détail dans un précédent article (t. LII, p. 242) le plan adopté par M. Zeller et nous n'avons pas à revenir sur ce point. Des extraits de Brantôme et surtout du *Journal des États généraux de 1484*, rédigé par Jehan Masselin, doyen du chapitre de Rouen, ont fourni l'histoire d'Anne de Beaujeu. Mais pour être juste nous devons citer à côté de ces anciens chroniqueurs les noms de deux historiens modernes, MM. P. Pélicier et H.-F. Delaborde. L'*Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu*, publié par le premier en 1882, l'important ouvrage que le second a récemment fait paraître sur l'*Expédition de Charles VIII en Italie*, ont permis à M. Zeller d'ajouter d'utiles renseignements aux récits de Brantôme et de J. Masselin. Il a aussi emprunté à d'autres sources la description du sacre et couronnement du roi Charles VIII à Reims, et celle de son entrée à Paris.

Le récit de la guerre folle et du mariage breton est tiré principalement des *Mémoires de Guillaume de Jaligny* et du *Panégyrique du chevalier sans reproche Louis de la Trémoille*, par Jean Bouchet. On ne s'explique pas bien la raison qui a fait donner la préférence presque exclusive à ces chroniqueurs pour une période renfermant deux événements aussi importants et nous eussions aimé à trouver quelques détails sur cette question à côté des trois notices sur Étienne de Vesc, Guillaume Briçonnet et Philippe de Commynes, qui accompagnent ces extraits.

Les quatre brochures suivantes nous conduisent jusqu'à la fin du règne de Henri IV, en laissant subsister quelques lacunes, qui seront sans doute ultérieurement comblées. Nous en avons déjà cité les principales sources, quand nous avons parlé du *Règne des Mignons :* la plus importante consiste dans les Mémoires-Journaux de l'Estoile, à côté desquels l'éditeur a placé des extraits de divers chroniqueurs, catholiques ou protestants, le tout devant caractériser les grandes époques du règne si agité de Henri IV. Nous croyons que, dans un recueil qui est évidemment destiné surtout à des enfants, on eût pu laisser de côté certains passages dans lesquels les anciens chroniqueurs donnent sur les projets amoureux du roi des détails trop circonstanciés et parfaitement inutiles. Nous devons aussi à nos lecteurs un aveu : dans notre précédent article, nous avions dit peu de chose des notices qui accompagnent ces extraits. Nous pensions que M. Zeller résumait les introductions composées par les meilleurs éditeurs des différents textes reproduits. Un examen plus minutieux nous a prouvé que le mot « résumer » n'est pas absolument exact ; car dans plusieurs cas M. Zeller se contente de copier textuellement, en faisant ici et là quelques coupures dans le texte original. Nous n'entendons pas blâmer ce procédé expéditif, qui convient, en somme, fort bien au caractère de cette publication ; mais il ne faudrait pas négliger d'indiquer la source de chaque notice. Celle qui est consacrée à Pierre de l'Estoile constitue, sauf les quatre dernières lignes, un emprunt à l'article relatif à cet auteur dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot (t. XXX, p. 980). Relevons en terminant une petite erreur bibliographique : les *Mémoires du duc d'Angoulême* se trouvent non dans le tome II, mais dans le tome XI de la collection Michaud et Poujoulat.

Nous insisterons encore sur la bonne exécution des gravures contenues dans ces petites brochures, très soigneusement imprimées et fort peu coûteuses. A. L. V.

Vieux Papiers et Vieux Souvenirs, *1788. — Les Lettres de mon grand-père, 1789-1795. — Un Magistrat d'autrefois, 1795-1837,* par CH. THELLIER DE PONCHEVILLE, député. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwers, 1889, petit in-18 de XI-244 p. — Prix : 2 fr. 50.

En 1875, M. Ch. Thellier de Poncheville avait fait imprimer une partie de ce petit volume pour un cercle étroit de famille et d'amis. Les curieux l'ont recherché, les historiens l'ont cité; on lui a conseillé de le donner au public. Le voici avec le portrait de son grand-père, celui qui « incarcéré, évadé, émigré, repris, délivré, » réussit à échapper à la guillotine. La première partie nous transporte à Saint-Pol en Artois; barreau nombreux où nous trouvons Herman et Lanne, l'un président, l'autre juge du tribunal qui condamnera la reine Marie-Antoinette; puis à l'hôtel Soubise où loge M. le subdélégué. — *Les Lettres de mon grand-père* forment la deuxième partie: ces lettres furent échangées en 1826 entre J.-B.-B. Thellier de Poncheville, alors procureur du roi à Valenciennes et l'un de ses anciens camarades de Sainte-Barbe, M. l'abbé Aubrelicque, doyen de Montdidier. C'était un vaillant citoyen et un vaillant chrétien; nous le voyons d'abord sauvant des citoyens au péril de sa vie, puis se déclarant publiquement l'adversaire de la Constitution civile du clergé, au grand scandale de son confrère Le Bas, le futur complice de Robespierre (52-55). Sa vie se passe dans une lutte continuelle jusqu'au 21 janvier 1793; alors viennent l'arrestation, la fuite, l'émigration. Il faut lire toute cette seconde partie, palpitante d'intérêt; enfin, le 5 août 1795, le nom de Thellier fut rayé non sans peine de la liste des émigrés. C'était l'époque où l'on jugeait et condamnait Joseph Lebon. — La troisième partie a pour titre: *Un Magistrat d'autrefois.* A la suite du 18 brumaire, Thellier est nommé chef du parquet de Valenciennes; il y restera vingt-sept ans. Il y protège, malgré ses supérieurs, la liberté du culte; il fait enlever les tableaux et les insignes révolutionnaires; il défend la loi même contre la Régie. En 1815, sa conduite est héroïque contre le gouverneur, contre les alliés (p. 223), contre ses propres intérêts (p. 227). C'est un noble exemple que celui de ce magistrat d'autrefois, et il faut remercier son petit-fils d'avoir ajouté cette troisième partie à son premier recueil. VICTOR PIERRE.

Histoire de la Révolution racontée aux petits enfants, par CHARLES D'HÉRICAULT. 2e éd. Paris, Gaume, 1889, in-18 de X-292 p. — Prix : 2 fr.

Elle est destinée aux petits enfants, cette histoire; elle n'en sera pas moins utile à tous. A tous ceux qui ne savent pas, elle donnera des impressions justes; ceux qui savent y apprendront encore. M. Ch. d'Héricault a trop manié, dans le cours de sa vie littéraire, les hommes et les choses de la Révolution, pour qu'un livre comme celui-ci, fait par lui, ne porte pas un sceau particulier. Ses résumés sont vivants : il ne donne pas seulement des chiffres, des jugements : il cite le trait principal, et l'incruste dans la mémoire. De déclamation, point : quand on sait bien les choses, on n'a pas besoin de recourir à cette ressource des ignorants et des bavards. Le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion de parler avec éloge de ce petit livre; le voici à sa seconde édition. M. Ch. d'Héricault me permettra-t-il de lui signaler une grosse erreur? Page 277, à propos des déportés de la Guyane : — « Savez-vous, dit-il, combien il y en eut qui purent résister? UN SEUL. » M. Ch. d'Héricault s'est-il borné ici à reproduire une phrase de M. Taine que celui-ci avait empruntée ailleurs? Je ne sais; mais, sur trois cent vingt-

huit prêtres ou laïques envoyés à la Guyane, il en est mort cent quatre-vingts avant le 18 brumaire; cent-huit revinrent en France; vingt-neuf réussirent à s'évader; onze s'établirent à la Guyane; total : cent quarante-huit survivants. M. Ch. d'Héricault me pardonnera cette rectification; ceux qui démolissent si bien les légendes ne doivent pas, à leur tour, en accréditer d'autres. — Plusieurs gravures, très intéressantes et choisies avec goût, accompagnent ce livre. VICTOR PIERRE.

La Duchesse de Berry, par CHARLES NAUROY. Paris, Vieweg, 1889, in-18 de 439 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré son titre, ce livre n'est pas une biographie de Mme la duchesse de Berry; sur l'ensemble de sa vie, on n'y trouvera que des dates et des indications sommaires. Il faudrait dire, pour être exact : *La Duchesse de Berry à Blaye*. C'est, en effet, sur cet incident que M. Ch. Nauroy a concentré ses recherches; il a tiré des Archives nationales la correspondance officielle du général Bugeaud. A vrai dire, il n'en résulte aucune révélation : on n'ignorait ni les égards que le général avait eus pour sa prisonnière, ni le triste et scandaleux acharnement du gouvernement contre elle. J'ai dit : les égards; oui, égards matériels; quant aux autres, la passion politique les avait supprimés. Ce rôle du ministre, d'un maréchal de France, d'un général, à propos de ce qu'on sait, est pitoyable et souvent ridicule : Bugeaud s'était complètement transformé en matrone. Livre de « curieux » pour des curieux, bien entendu. Il est des points délicats à propos desquels M. Ch. Nauroy fournit ou des notes ou des suppositions bien hasardées et par surcroît contradictoires : on voit bien qu'il n'a pas écrit son livre par sympathie pour la princesse dont le nom a fourni le titre. Dans l'appendice, l'auteur a placé une *Iconographie* de Mme la duchesse de Berry qui comprend deux cent-deux numéros. VICTOR PIERRE.

En Franche-Comté, *histoires et paysages*, nouvelle édition par XAVIER MARMIER. Paris, Victor Lecoffre, in-8 de VIII-369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a près d'un demi-siècle, — en 1845 pour préciser, — M. Xavier Marmier publiait ses *Nouveaux Souvenirs de voyage. Franche-Comté*, œuvre charmante qu'il réédite sous le titre à peine modifié qui précède. Cette nouvelle édition, dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps (la première étant devenue rare) contient deux chapitres complémentaires : *Pontarlier* et *Féerie franc-comtoise*. Notons pour mémoire que ce dernier a paru, à quelques légères modifications près, dans des *Souvenirs de voyage et Traditions populaires* qui ont vu le jour pour la première fois pendant la même année 1845.

Si M. Xavier Marmier n'a pas inventé le mot *folk-lore*, il a fait mieux ; car longtemps avant la création et l'adoption par toutes les langues européennes de cette expression anglo-saxonne, M. Marmier contribuait puissamment—et il continue—à répandre en France le goût des traditions populaires en les recueillant sous toutes les latitudes, et surtout dans le nord de l'Europe. Nos folk-loristes d'aujourd'hui doivent donc le regarder comme l'un de leurs précurseurs. *En Franche-Comté* est une peinture délicieuse, toute simple, des mœurs patriarcales que l'on pouvait étudier jadis dans les montagnes comtoises, et que les chemins de fer ont fait à peu près disparaître, et cela sous forme de récits et d'excursions aussi rapides que pittoresques. Nous venons de parler de folk-lore : or, dans le présent livre, ce sujet n'est qu'effleuré, mais avec quelle grâce! Pourquoi donc

M. Xavier Marmier ne nous donnerait-il pas, quelque jour prochain, un recueil de contes populaires de sa province qu'il aime tant? Elle est si bien partagée sous ce rapport qu'il n'aurait que l'embarras du choix, dans le cas où il voudrait se limiter. Bien sûr, ce serait une perle de plus dans le riche écrin littéraire du sympathique académicien, et tout le monde, ses compatriotes surtout, ne pourraient manquer de lui en être reconnaissants.

SEQUANIO.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Charles LORIQUET, neveu du R. P. Loriquet, S. J., dont le nom est resté célèbre, est mort le 16 février dernier dans sa 71e année. Depuis 1853, M. Loriquet avait été mis à la tête de la Bibliothèque et du Musée de la ville de Reims. Le dévouement et l'activité qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions feront certainement regretter sa mort. Sans compter le Catalogue du Musée qu'il dirigeait, imprimé par ses soins, on lui doit de nombreuses publications, parmi lesquelles nous citerons les suivantes : *Essai sur l'éclairage chez les Romains, ou Introduction à l'histoire du luminaire dans l'Église, suivie d'une note au sujet d'une lampe antique trouvée à Grand* (*Vosges*) (1853, in-8) ; — *La Belle du Cubri ; légende sparnacienne* (1854, in-8) ; — *Reims pendant la domination romaine, d'après les inscriptions, avec une dissertation sur le tombeau de Jovin* (1861, in-8) ; — *La Mosaïque des promenades et autres trouvées à Reims, étude sur les mosaïques et sur les jeux de l'amphithéâtre* (1862, in-8, avec 18 pl.) ; — *Marque pharmaceutique inscrite sur une fiole en verre appartenant au Musée de Reims* (1863, in-8) ; — *Des mots grigner, grincer, grimacer et rechigner, à propos de l'enseigne des quatre chats grignants et de celle de Rechignechat, à Reims* (1863, in-8) ; — *Papiers provenant de J.-B. Colbert et récemment acquis par la Bibliothèque impériale et par la Bibliothèque de Reims* (1863, in-8) ; — *Bibliothèque de la ville de Reims. Catalogue des imprimés. Belles-lettres.* Parties 1 et 2 (1867-1869, 2 vol. in-8) ; — *A-t-on calomnié le P. Loriquet en lui attribuant la phrase* : *Le marquis de Buonaparte, etc.* Réponse au journal « l'Intermédiaire » (1870, in-8) ; — *Le Cardinal de Bouillon, Baluze, Mabillon et Th. Ruinart, dans l'affaire de l'« Histoire générale de la maison d'Auvergne* » (1871, in-8) ; — *L'Instruction primaire à Reims,* note pour servir à l'histoire du progrès de l'instruction primaire en France (1874, in-8) ; — *Le Bureau des incendiés et les autres établissements de charité de M. de Talleyrand, archevêque de Reims* (1875, in-8) ; — *Les Tapisseries de Notre-Dame de Reims, description précédée de l'histoire de la tapisserie dans cette ville d'après des documents inédits* (1876, in-12) ; — *Tapisseries de la cathédrale de Reims ; Histoire du roy Clovis* (XVe *siècle*) *; Histoire de la Vierge* (XVIe *siècle*). Reproduction en héliogravure par les procédés de la maison Goupil et Cie d'après les clichés de MM. Aug. Marguet et Ad. Dauphinot. Texte par Ch. Loriquet (1882, in-fol. avec 20 pl.) ; — *Robert Nanteuil, sa vie et son œuvre. Discours adressé à l'Académie de Reims* dans sa séance publique du 17 juillet 1884, suivi des opuscules de Nanteuil et de notes sur sa famille (2e éd. augmentée de documents inédits relatifs à sa succession, 1885, in-4).

— Les lettres viennent de faire une perte sensible en la personne de M. L. Ludovic DE PARSEVAL, mort le 23 février, à Marseille. Écrivain érudit, lettré habile, nourri à l'école des maîtres, il avait commenté, sous une forme originale, les diverses comédies de Molière traitant des médecins, et publié plusieurs ouvrages de médecine estimés.

— On annonce encore la mort de : M. ALLARD, auteur de poésies, mort

à Paris, à l'âge de 76 ans; — du R. P. Besse, de la Compagnie de Jésus, mort à l'âge de 77 ans; — de M. Antoine Cazenave, conseiller à la cour de cassation, auteur d'une *Étude sur les tribunaux de Paris, de 1789 à 1800*. (1873, in-8): — de M. Raoul Fauvel, poète-journaliste, auteur de *la Neige tombe! Filles d'Alsace et de Lorraine*, et d'autres œuvres populaires; — de M. Émilien Hamel, professeur honoraire à la Faculté des lettres, mort à Toulouse, à l'âge de 79 ans; — de M. le docteur Antoine-Léon Legouest, ancien président de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie, né à Metz en 1820, auteur de nombreux travaux sur la médecine, notamment *le Service de santé des armées chrétiennes pendant la guerre des États-Unis*, mort à Paris, le 6 mars, à l'âge de 69 ans; — de M. Émile Loubens, doyen des chefs d'institution du département de la Seine, né à Toulouse en 1799, auteur de nombreux ouvrages concernant l'enseignement, mort à l'âge de 90 ans; — de M. Gabriel de Lurieu, auteur dramatique, mort le 5 février, à l'âge de 86 ans; — de M. Charles Martins, membre de l'Institut, ancien professeur au Collège de France, botaniste et météorologiste, né à Paris le 6 février 1806, auteur d'un grand nombre d'ouvrages traitant des sciences naturelles ou plus spécialement de botanique; il fut l'un des fondateurs de l'*Annuaire météorologique*, mort le 7 mars, à l'âge de 83 ans; — de M. Edmond Scherer, sénateur inamovible, jadis professeur de théologie protestante à la Faculté de Genève, un des plus anciens rédacteur du *Temps*, mort le 16 mars à l'âge de 74 ans; — de M. le colonel Sokoloff, auteur de divers ouvrages scientifiques, entre autres, d'un *Nouveau dictionnaire français-russe et russe-français* (1882, 2 vol. in-32), mort à Paris; — de M. Jean-Louis Rivallon de la Croix du Temple, capitaine de frégate, né le 23 février 1819, à Châteauneuf (Loiret), auteur de divers ouvrages sur la marine, entre autres, *Du scaphandre et de son emploi à bord des navires* (1861, in-8 avec 2 pl.); *Cours complet de machines à vapeur*. 1re partie; *Appareils employés pour la navigation* (2e éd., 1865, in-8, accompagné d'un atlas renfermant 27 pl. gravées); *Les Sciences usuelles et leurs Applications mises à la portée de tous. Arithmétique, Géométrie, Physique, Chimie, Mécanique, Navigation, Chemin de fer* (1873, in-8), mort à Brest, à l'âge de 70 ans; — de M. Wast, romancier, mort à Ville-Évrard.

— A l'étranger, on regrette la mort: du Dr H. Breitinger, professeur de philosophie à la Faculté de Zurich, où il est mort au commencement de mars; — du Dr J. Brock, professeur de zoologie à l'Université de Dorpat, mort le 20 février à Göttingen; — de miss Susan Cobbett, fille du fameux William Cobbett, qui avait publié elle-même plusieurs ouvrages tels qu'un *Traité des verbes français*, morte à la fin de février, à l'âge de 81 ans; — du Dr Heinrich von Dechen, illustre géologue allemand, membre de plusieurs sociétés savantes, et dont l'œuvre capitale est la carte géologique de la Prusse Rhénane et de la Westphalie au 1/80,000e, à la préparation de laquelle il consacra vingt-cinq années, mort à 89 ans, au commencement de mars; — du Dr Philipp Ditger, mort le 3 février à Cologne, à 79 ans; — de Mme Sabina Dolaro, qui eut comme actrice un certain succès et publia quelques volumes de vers, morte à New-York le 23 janvier; — de M. George Duncan, qui, après avoir exercé la profession de libraire en Angleterre, s'était retiré en Amérique, et dont on cite l'agréable ouvrage intitulé: *Royal route or a ten days' tour in Scotland;* — du Dr Alfred Edersheim, Autrichien de naissance, mais qui termina son éducation en Écosse, dont l'*Histoire de la Bible* en sept volumes est assez estimée, mort le 16 mars 1889; — de l'économiste anglais Thomas Rowe Edmonds, collaborateur du *Philosophical Magazine*, de l'*Artizan*, des *Proceedings* de la Société de statistique; — de M. Karl-August Erler, pro-

fesseur au Polytechnicum de Dresde, mort le 18 février; — du Dr A. FEIST, privatdocent de philologie romane à l'Université de Marbourg, où il est mort le 18 février; — du poète alsacien Georges GAGELIN, mort en février dernier à Rixheim, à l'âge de 77 ans; — du Dr W. GASS, professeur de droit canonique à Heidelberg, mort le 21 février, à 76 ans; — du chansonnier populaire J.-B. GEOGHEGAN, mort à 74 ans, à Bolton, le 21 janvier; — du Dr R. GSCHEIDLEN, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, mort à 47 ans, le 4 mars; — de M. H. KRAUSS, professeur de philosophie à l'Université de Genève, mort le 23 février; — du Dr Gottfried KLAIBER, mort le 12 février, à 92 ans; — du Dr A. KROHN, professeur de philosophie à l'Université de Kiel, mort le 24 février à Wiesbaden, à 49 ans; — du Dr Friedrich KRUKENBERG, professeur à la Faculté de médecine d'Iéna, mort au commencement de mars à Gera; — du major-général William-Nassau LEES, propriétaire du *Times of India*, orientaliste de valeur connu par son édition du Commentaire sur le Khoran de Zamakshari, et d'œuvres d'écrivains perses et arabes, mort à Londres le 9 mars, à 66 ans; — de l'écrivain Hermann LANDAU, mort à Prague, à 73 ans, à la fin de février; — du Dr LÜDEMANN, professeur à la Faculté de théologie de Kiel, mort le 18 février, à 84 ans; — du Dr Thomas MAGUIRE, connu par ses études sur Platon, notamment par *The Platonic Idea* (1866) et dont les *Lectures on Philosophy* ont eu un certain succès, mort vers la fin de février; — du professeur Friedrich MÜLLER, ex-directeur de l'Académie artistique de Cassel, esthéticien estimé, mort à Cassel le 9 février, à 88 ans; — du Révérend Josias Leslie PORTER, président du Queen's-College de Belfast, depuis 1879, qui s'était fait un nom comme orientaliste; — du Dr RAUWENHOFF, professeur à la Faculté de théologie de Leyde, mort à Meran, dans les derniers jours de février; — du cardinal Carlo SACCONI, qui occupa jadis la nonciature de Paris, homme aussi savant que pieux, mort à Rome le 25 février; — de M. Percy B. St JOHN, auteur d'ouvrages d'imagination, tels que l'*Arctic Crusoe,* mort au commencement de mars, à 66 ans; — de M. Franz-Joseph SCHILD, un des écrivains les plus populaires de la Suisse, mort en février, à 67 ans; — de M. Michel SMIRNOFF, dont les travaux sur les sciences naturelles et sur l'anthropologie n'étaient pas sans réputation, mort en février à Odessa, à 41 ans; — de M. Henry Ecroid SMITH, archéologue distingué, dont on cite surtout les *Reliquiae Isurianae* (1852) et les *Reliques of the Anglosaxon Churches of S. Bridget and S. Hildeburga at West Kirby* (1870), mort le 25 janvier à Middleham (Yorkshire), à l'âge de 66 ans; — du Dr J. SOYKA, professeur à l'Université allemande de Prague, mort dans cette ville, à 44 ans, le 23 février; — de M. Wilhelm-Erik SVEDELIUS, professeur à l'Université d'Upsala, mort le 26 février, à 73 ans; — du nouvelliste espagnol A. DE TRUEBA, mort à Bilbao; — du Dr Vassilii ULJANIN, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Varsovie, mort au commencement de mars; — du Dr Karl Anton WETTERBERGH, bien connu en Suède comme romancier sous le nom d'« Oncle Thomas, » mort à Stockholm le 31 janvier, à 85 ans; — de miss Mary WHATELY, auteur de plusieurs volumes, notamment sur l'Égypte, où elle est morte, à 65 ans.

INSTITUT. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé le 1er mars à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Paul Riant, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Clermont-Ganneau a obtenu 16 voix, M. de Lasteyrie 14 et M. Courajod 5. Au second tour, M. Clermont-Ganneau a été élu par 31 voix contre 4 à M. de Lasteyrie et 1 à M. Courajod.

— *Académie des beaux-arts.* — Le 23 mars, l'Académie a procédé à l'élec-

tion d'un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. Cabanel. Il n'a pas fallu moins de treize tours de scrutin pour arriver à un résultat. M. Henner a été élu par 19 voix contre 13 à M. J. Lefebvre et 4 à M. Detaille.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 1er mars, M. l'abbé Duchesne a lu une note sur le concile de Reims en 626, qu'il identifie avec le concile de Clichy. M. Philippe Berger a ensuite communiqué le résultat de ses recherches sur les monnaies des rois numides. — Le 8 mars, M. Oppert a entretenu ses collègues de ses observations sur la métrologie chaldéenne. M. d'Arbois de Jubainville a expliqué l'origine du surnom de Rhenogenos attribué au Gaulois Virdumarus. — Dans la séance du 15 mars, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué une note sur la composition pour crimes et délits chez les Celtes et sur le sens du mot *præmia* dans César.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 2 mars, M. Lévy Bruhl a communiqué un travail sur la théorie de l'État, telle que Hegel l'a formulée. M. Baudrillart a entretenu l'Académie de la condition sociale des populations du sud-est de la France. — La lecture de M. Baudrillart a été continuée dans la séance du 9 mars. M. Courcelle-Seneuil a communiqué, dans la même séance, une étude sur le contrat de prestation de travail. M. Ducrocq a présenté une étude sur la législation qui régit la conservation des objets et monuments historiques. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 16 mars. M. P. Passy a ensuite entretenu l'Académie des taxes successorales en Belgique. — Dans la séance du 23 mars, M. Anatole Leroy-Beaulieu a communiqué un mémoire sur les juifs de Russie et la législation russe. Après l'achèvement de la lecture de M. Passy, commencée à la précédente séance, M. Baudrillart a continué la lecture de son travail sur les populations rurales de la Provence.

LIVRES MIS A L'INDEX. — Un décret de la S. Congrégation de l'Index, en date du 17 décembre, condamne et proscrit les livres suivants : *Trattato di diritto internazionale* di Augusto Pierantoni, professore ordinario della R. Università di Roma. Vol. I. *Prolegomeni. Storia, dell'antichità al 1400.* Roma, Forzani e C., tipografi del Senato, 1881 ; — *El Espectador*, por Juan Montalvo. Tomo tercero, 15 de Marzo de 1888. Paris, libreria franco-hispano-americana, J.-Y. Ferrer, 1888 ; — *La Question sociale et les Partis politiques. Solutions scientifiques. Collectivisme et Progressisme*, par Fr. Horion, docteur ès sciences, médecine, chirurgie, etc., docteur spécial en sciences chirurgicales ; *(Decr. S. Off. Fer. IV die 12 septembris 1888)* ; — *Le Christ, le Pape et la Démocratie,* par l'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève de l'École des hautes études des Carmes. Paris, Garnier frères, 1884 ; *Decr. S. Off. Fer. IV die 19 septembris 1888)* ; — *La Crise fatale et le Salut de l'Europe. — Étude critique sur les missions de saint Yves.* Paris, etc., 1885 (*Eod. Decr.*). — *La Fin de l'ancien monde, les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre.* Paris, Jules Lévy, 1886 (*Eod. Decr.*).

PARIS. — Le dernier fascicule paru de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* outre la notice de M. Wallon sur Natalis de Wailly et le discours d'ouverture des cours de sciences auxiliaires de l'histoire, à la Sorbonne, par M. Langlois, contient la publication, par M. Henri-François Delaborde, des curieuses instructions données par saint Louis à un ambassadeur envoyé par lui au Souverain Pontife, aussitôt après la signature du traité de Paris, en 1258 ; — une édition, par M. L. Auvray, de quelques jugements

de l'échiquier de Normandie, d'après un manuscrit du Vatican; — une intéressante note de M. Couderc sur le ms. latin 12,814 de la Bibliothèque nationale, qui, tout en ayant la même origine que les plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes, ne peut être identifié ni avec le *Qui es in cœlis*, comme on l'a cru quelque temps, ni avec un autre des anciens mémoriaux.

— Les tomes XVI et XVII des *Actes de la Société philologique* qui viennent de paraître (Alençon, imp. Renaut de Broise; Paris, Klincksieck, in-8 de XXXI-612 p.), forment deux parties d'une importance matérielle et d'une valeur scientifique fort inégales. La *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi*, par M. le Dr Rabinowicz, ne justifie pas la prétention qu'elle affecte de tout simplifier et de tout expliquer. A côté d'observations judicieuses, on se heurte à des affirmations erronées, telles que « les participes *ayant, étant,* sont toujours invariables; » « dans les verbes pronominaux, réfléchis ou réciproques, le participe est variable, car il est construit avec le verbe *être*; » etc. La 2e partie, qui commence à la page 163 et occupe tout le reste du volume, est consacrée aux *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest; textes originaux et traduction littérale*, par un ancien missionnaire, M. Émile Petitot. Il y a là beaucoup de textes curieux qui nous renseignent, non seulement sur les traditions, mais encore sur les mœurs et les coutumes des Esquimaux Tchiglit, des Dindjié, des Déné Peaux de Lièvre, des Dunés Flancs de Chien, des Déné Tchippewayans, des Cris ou Ayis-Iyiniwok. Nous regrettons seulement que le savant éditeur se soit contenté de cette traduction littérale, mot à mot, qui rend l'intelligence du texte plus difficile et exige une tension fatigante pour l'esprit. Une véritable traduction n'eût pas été superflue.

— Dans la notice qu'il vient de consacrer à *Henri Sainte-Claire Deville* (Paris, Gauthier-Villars et fils, in-8 de 119 p.), M. Jules Gay, après avoir esquissé la vie de l'éminent chimiste, résume les travaux et les découvertes qui lui ont assuré une des premières places parmi les savants modernes. On lit avec intérêt le récit de ces études qui ont permis d'obtenir à l'état de pureté les métaux les plus réfractaires, de réaliser des dissociations réputées impossibles et qui ont été fécondes en résultats pour la science. Le volume, orné de deux photographies représentant l'une Henri Sainte-Claire Deville seul, l'autre le donnant avec son frère Charles, est terminé par une bibliographie très complète des notes et mémoires dus au regretté savant.

— Nous avons reçu la 39e année de *la France ecclésiastique, Almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1889.* (Paris, Plon et Nourrit, petit in-16). Ce recueil si complet et si bien fait ne comprend pas moins de 874 pages. Avec l'état du clergé de France, par diocèse, celui de la cour de Rome et des congrégations, on y trouvera l'état des ministres qui, depuis 1801, ont été chargés de l'administration des cultes, le budget des cultes pour 1889, enfin des notices sur les archevêques et évêques français morts en 1888.

— M. Le Provost de Launay, député des Côtes-du-Nord, vient de publier chez Gaume et Cie un *Manuel des lois de l'enseignement primaire; commentaires, application et jurisprudence* (in-18 de 750 p.), qui ne peut manquer d'être fort utile. La première partie est consacrée à l'étude de la loi du 30 octobre 1886; la seconde partie fait connaître les lois antérieures dont les dispositions restent en vigueur. Le volume se termine par une table chronologique et par une table alphabétique et analytique qui facilite singulièrement l'usage de ce volume.

— Notre collaborateur M. Léonce Vié a publié, dans *Samedi-Revue* (nos du 2 février et du 2 mars dernier), et a fait ensuite tirer à part en une élégante plaquette (Paris, imp. Noizette, in-12 carré de 34 p.), une étude aussi curieuse qu'intéressante sur *les Signes révélateurs du caractère.* Ces signes sont de deux sortes : ceux résultant de l'examen de la physionomie, et ceux fixés sur le papier par l'écriture. L'art de les comprendre et de les définir s'appelle, en langue spéciale, pour les premiers, *physiognomique,* pour les seconds, *graphologie.* M. Vié connaît son Lavater sur le bout du doigt, et la science nouvelle, créée par l'abbé Michon et baptisée par ses adeptes du nom de graphologie, ne doit avoir que bien peu de secrets pour lui : c'est ce qui ressort de la remarquable étude que nous signalons.

— Nous recevons les deux premières livraisons du *Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières.* Imprimées sur beau papier et bien illustrées, ces livraisons ont leur mérite ; mais, au point de vue religieux, ce *Petit Français,* qui paraîtra tous les samedis, nous semble absolument neutre. Pour le juger définitivement, il convient d'attendre à la Saint-Sylvestre prochaine (Colin, éditeur. Prix d'abonnement annuel, France, 6 fr. ; étranger, 7 fr.).

— La réunion artistique de la rue de Sèvres, qui est une branche spéciale de la Société de Saint-Jean, inaugure une publication mensuelle du plus grand intérêt. Les *Notes d'art et d'archéologie* formeront une série d'études qui ne s'adressent pas seulement aux gens du métier, mais au public d'élite qui se soucie des choses de l'art et de cette partie de l'érudition, si inexplorée et si attrayante. Une telle publication, inspirée par le sentiment chrétien, et accessible à tous par la modicité du prix d'abonnement (10 fr. par an), manquait à la France. La première livraison contient sur les précieux monuments d'Éléphanta, sur la fondation de Chenonceaux, sur les expositions du mois, des articles dont les illustrations trahissent la main d'un maître (Paris, chez J. Mersch).

— Signalons, à l'occasion du centenaire, quelques pages de M. le marquis de la Tour du Pin : *Le Parlementarisme, voilà l'ennemi!* où le spirituel écrivain analyse les raisons de cet anathème prononcé au centenaire de Romans, le 11 novembre dernier, par M. le comte de Mun. Il n'a pas de peine à montrer que nos Chambres ne répondent ni à nos intérêts si divers ni à nos besoins : c'est une représentation confuse et sans autorité, à moins que ce ne soit plutôt la confiscation de toute représentation. Il propose, à la place du système actuel, des assemblées provinciales qui auraient des commissions de permanence, et une assemblée nationale qui serait sectionnée suivant les grands intérêts nationaux. Certaines commissions spéciales du Parlement anglais ont déjà répondu en partie à cette idée, qui n'a encore eu en France d'autre réalisation que dans les fameux comités de la Convention, ce que nous ne donnons pas pour modèle.

— MM. de Saint-Yves et de Cambourg publient une adresse au Président de la République, sous ce titre : *les États généraux. Du suffrage universel, à commencer par le grand Collège économique avec ses cinq facultés : finances, agriculture, industrie, commerce et main d'œuvre* (Paris, au Siège du Syndicat, 18, rue Daunou). C'est la pratique d'idées analogues à celles de M. de la Tour du Pin. — Un discours de M. de Saint-Yves : *les États généraux du suffrage universel* (même adresse) developpe les mêmes idées.

— Annonçons la récente publication du tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* (Paris, Imprimerie nationale, in-4 de XVIII-636 p.). Les principaux articles sont consacrés à Boetius, maître ès arts, à Paris, par M. B. Hauréau; à Jean de Vignai, grammairien, professeur à Dijon, par le même

savant; à un Anonyme, auteur d'une Glose sur le Grécisme et le Doctrinal, par le même savant encore; à Durand de Champagne, franciscain, par M. L. Delisle; à des Traités divers sur les propriétés des choses, par le même savant; à Gilles de Rome, religieux augustin, théologien, par feu Félix Lajard (avec additions de la commission); au *Livre des secrets aux philosophes ou dialogues de Placide et Timéo,* par M. E. Renan. Les 270 premières pages du volume sont occupées par une magistrale série d'articles de M. Gaston Paris sur *les Romans en vers du cycle de la Table Ronde,* qu'il faut mettre au nombre des plus importants travaux de l'éminent critique.

— Le 4e fascicule du tome II du *Code civil annoté*, que M. Ed. Fuzier-Herrmann publie avec la collaboration des rédacteurs du *Recueil général des lois et des arrêts* (3, rue Christine), vient de paraître. Il renferme le commentaire des articles 930 à 1001 du code civil. La table générale très détaillée, qui terminera le 3e volume de cet ouvrage, comprendra le sommaire des arrêts survenus pendant l'impression de l'ouvrage.

— Le fascicule IV de la collection publiée par le R. P. Ingold est consacré à la *Bibliographie et Iconographie de l'ordre des religieuses Augustines de Notre-Dame de Miséricorde* (Paris, Poussielgue, in-8 de 31 p.). L'élégante plaquette contient la liste des ouvrages du P. Yvan, des ouvrages sur le P. Yvan, y compris les mss., des ouvrages sur la Mère Madeleine de la Trinité, des ouvrages concernant la Miséricorde en général et ses diverses maisons, la liste des statuettes et portraits du P. Yvan et de la Mère Madeleine de la Trinité, des œuvres d'art faites par le P. Yvan. A l'*Apppendice* est reproduit un bref de Benoît XIV, du 28 juin 1757, imprimé pour la première fois dans l'ouvrage publié par les miséricordiennes d'Aix sur la Dévotion au Sacré-Cœur. La plaquette, tirée à 100 exemplaires, ornée de gravures, a tout ce qu'il faut pour plaire, comme elle a tout ce qu'il faut pour instruire.

— Les *Orientales* de Victor Hugo viennent de paraître dans l' « édition définitive d'après les manuscrits originaux » des œuvres complètes du poète que les maisons Hetzel et Quantin mettent en vente à 2 francs le volume (in-18 de 272 p.).

ANJOU. — La *Revue de l'Anjou,* numéro de janvier-février 1889, publie des travaux qu'il importe de signaler à raison de leur portée. Il suffira d'indiquer les principaux : *Les Tapisseries du Plessis-Macé,* par Mgr X. Barbier de Montault. L'auteur explique très clairement les sujets représentés sur ces remarquables tapisseries, exécutées dans les premières années du XVIe siècle, et dont les plus importantes viennent de l'abbaye du Ronceray ; — *Sujets funéraires peints et sculptés du moyen âge et de la Renaissance* (Musée Saint-Jean d'Angers), par M. Godard-Faultrier. Renseignements fort curieux sur la Danse macabre et sur la Revanche de la Danse macabre ; — *Étude historique et critique sur l'ouvrage de M. Port, « la Vendée angevine, les origines de l'insurrection,* » par M. Léon de la Sicotière. Ce travail de M. le sénateur de l'Orne apporte un soulagement nécessaire aux esprits sérieux. Il était impossible de ne pas souffrir en voyant l'œuvre de M. Port applaudie jusque dans des publications chrétiennes d'intention, comme le *Bulletin critique* du 15 février. Or, M. de la Sicotière, avec une modération et tous les égards de la plus exquise politesse, fait toucher du doigt les erreurs manifestes et les contradictions de M. l'archiviste de Maine-et-Loire. Personne n'était aussi bien préparé que M. de la Sicotière pour ce sujet difficile et personne ne pouvait le traiter avec autant de tact et d'autorité.

BRETAGNE. — Sous ce titre : *Les Métamorphoses d'un Montmorency,* M. Arthur de la Borderie, correspondant de l'Institut, publie, comme nous l'ex-

plique le sous-titre, l'*Histoire d'une statue du musée de Rennes avec planches et pièces justificatives* (Rennes, Caillière, gr. in-8 de 25 p.). Le savant archéologue raconte fort agréablement une grosse méprise, une colossale méprise, commise par la Direction des beaux-arts qui avait offert au musée de Rennes une prétendue statue de Du Guesclin, changée ensuite en statue de François de Lorraine, duc de Guise, par la baguette magique de l'administrateur, et qui est, en réalité, une statue d'Anne de Montmorency. On lira avec le plus vif intérêt ce récit, accompagné de quinze pièces justificatives (lettres et procès-verbaux) et de quatre planches, récit assaisonné du meilleur sel breton et auquel personne n'appliquera la dernière phrase de l'auteur (p. 12) répondant à un mauvais article de journal : « Tout cela pourrait être au moins plus spirituel ; mais chacun fait ce qu'il peut. »

— Notre collaborateur M. René Kerviler vient de faire tirer à part, en une plaquette illustrée de reproductions de portraits du temps, les notices qu'il avait données dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou,* sur les députés de la Bretagne aux États généraux de 1789, en les résumant, des études plus développées qu'il leur consacre dans la *Revue historique de l'Ouest.* Cela s'appelle *Cent ans de représentation bretonne,* 1re série. *Les États généraux et l'Assemblée constituante de 1789* (Paris, Perrin, in-8). — Une seconde série comprendra l'Assemblée législative de 1792 et la Convention ; une troisième, les assemblées du Directoire, et ainsi de suite. La présente plaquette contient cent-une notices sur tous les députés de Bretagne élus en 1789 et leurs suppléants, même ceux qui n'ont pas siégé. Il y a là des noms qui paraissent pour la première fois sur les listes de la députation, tels que celui de Souché de la Brémaudière, qui refusa l'honneur qu'on lui faisait, et ceux des abbés Tual et Gérard, élus suppléants aux élections complémentaires d'octobre. Ce qui caractérise ce travail, c'est la précision et la sûreté des dates et des fonctions : il rectifie beaucoup de notices erronées des recueils biographiques, en particulier sur Defermont, le ministre d'État de Napoléon Ier, dont personne n'avait donné exactement les prénoms, ni le lieu et la date de naissance. Ce recueil sera indispensable à tous ceux qui s'occuperont des biographies de la députation à l'occasion du centenaire.

— M. Kerviler vient aussi de publier, chez l'éditeur Palmé, une seconde édition entièrement refondue de la *Bretagne à l'Académie française au* XVIIIe *siècle,* série d'études sur les trois cardinaux de Rohan, Maupertuis, Duclos, Trublet, Mgr du Coëtlosquet et le cardinal de Boisgelin, qui fut mentionnée par l'Académie française au concours Thérouane de 1886 et qui fait suite à l'*Académie française au* XVIIe *siècle,* couronnée par l'Académie en 1876. Il annonce dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* le prochain début de la troisième et dernière série sur le XIXe siècle, qui comprendra douze académiciens : Bigot de Préameneu, Châteaubriant, Alexandre Duval, Mgr de Quélen, le comte de Saint-Aulaire, de Carné, Caro, et parmi les vivants, MM. Jules Simon, Renan, J. Bertrand, Leconte de Lisle et Jurien de la Gravière. Nous souhaitons à notre confrère pour cette série le même succès que pour les deux précédentes.

Dauphiné. — Les cartulaires de saint Hugues intéressent au plus haut degré l'histoire du Dauphiné, et leur valeur, à cet égard, est restée longtemps incontestée. Cependant le deuxième cartulaire renferme une charte dont le préambule a donné lieu à de longues polémiques. D'après M. de Terrebasse, ce préambule ne serait qu'un travestissement de l'histoire, et saint Hugues, en vue d'asseoir son autorité, aurait inventé une invasion des Sarrazins et leur expulsion. M. l'abbé Charles Bellet, dans son *Examen*

critique des objections soulevées contre la charte XVI du deuxième cartulaire de l'Église de Grenoble (Paris, A. Picard, in-8 de VIII-163 p.), s'est proposé d'établir que la thèse de M. de Terrebasse est contestable et que les faits rapportés par saint Hugues gardent toute leur valeur historique. Si la lumière n'est point faite encore d'une façon absolue, la question a, du moins, grâce à M. l'abbé Bellet, avancé d'un grand pas.

— *Montres et Revues des capitaines dauphinois* (Grenoble, Allier, in-8 de 96 p.), tel est le titre d'un opuscule très intéressant pour l'histoire et la généalogie locales, lequel ne contient pas moins de quarante-huit montres, dont quarante-six inédites, patiemment recueillies par M. J. Roman. Dans une courte préface, l'auteur esquisse le rôle joué autrefois par la noblesse et rappelle judicieusement combien sont faux les préjugés qui la représentent comme ayant vécu pendant des siècles aux dépens des masses, alors qu'elle était en réalité soumise à des charges multiples.

— M. Piollet, substitut du procureur général de Grenoble, a fait imprimer le discours qu'il a prononcé devant la cour, lors de sa rentrée, le 16 octobre dernier. En voici l'intitulé : *MM. de Bérulle et le Parlement de Grenoble, de 1760 à 1790* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 63 p.). L'histoire de la ville de Grenoble pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle se résume dans la lutte soutenue par le parlement contre l'autorité royale. C'est le beau temps des remontrances. Sous prétexte de vieilles franchises à défendre, le parlement s'attaque à tous les pouvoirs, souvent à tort et à travers, et le Roi lui-même est parfois mis en cause. Cette biographie des de Bérulle n'est autre qu'un tableau succinct de l'action des parlements dans les préliminaires de la Révolution. Le travail de M. Piollet, qui trahit des sympathies qui ne sont point toujours les nôtres, est élégamment écrit ; il contient de bonnes indications bibliographiques.

— L'histoire intime d'un pays se trouve souvent consignée dans de brefs recueils privés. Dans le Briançonnais et les « vallées cédées » où se trouve la commune d'Oulx, et surtout dans le Queyras, quelques hommes instruits ont enregistré les faits courants en certains manuscrits connus sous le nom de « transitons, » dont il convient d'ailleurs de vérifier les données. La plaquette publiée par M. E. Maignien : *Événements arrivés dans le Haut-Dauphiné de 1515 à 1590. Mémoires de Laurent Gally, notaire d'Oulx* (Grenoble, Drevet, in-12 de 14 p.), qui rentre dans cette catégorie, fournit quelques détails sur la bataille de Cérisolles, les guerres de Lesdiguières dans les Hautes-Alpes, etc.

— La route des Alpes entre Grenoble et Briançon atteint sa plus haute altitude au col du Lautaret. Autour de l'hospice bâti sur le col et en remontant jusqu'au Galibier, s'étendent des prairies célèbres où, à deux pas des glaciers de la Meije, les plantes rares croissent à profusion. L'*Ascension botanique du col du Galibier (Hautes-Alpes)*, de M. Émile Gadeceau (Nantes, Mellinet, in-8 de 11 p.), nous transporte dans cet éden embaumé et en décrit les richesses ainsi que les sites en un style simple et plein de charme qui console de voir d'aimables fleurs affublées de noms rébarbatifs.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Émile Longin vient de publier une étude peu commune en son genre, laquelle a pour titre : *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de LI-348 p.). L'ouvrage en question n'est autre que l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*, par M. de Piépape, qui, en 1881, a valu à son auteur, concurremment avec M. le commandant Bourelly, une part du prix Thérouanne. Bien certainement, il a fallu à M. Émile Longin des années de travail et de recherches pour mener à bout la tâche qu'il

s'est imposée. Sa préface et sa lettre (LI p.), écrites en un style merveilleux, et les notes abondantes qui leur font suite, nous paraissent cependant empreintes d'une ironie trop accentuée. Sans doute, le critique relève bon nombre d'erreurs importantes qui se sont glissées dans le travail de M. de Piépape; mais, à côté de cela, M. Longin nous semble, page par page, s'appesantir plus que de raison sur des détails presque infimes qui ne peuvent sensiblement diminuer la valeur d'une œuvre historique, ce qui, pour la galerie, est de nature à faire croire que M. Longin parle avec une animosité qu'il déclare être loin de sa pensée. Quoi qu'il en soit, après un contrôle que nous n'avons pu faire que sommairement d'après quelques-unes des sources imprimées citées (Boyvin, Girardot de Nozeroy, Éd. Clerc et P. Perraud), nous avons pu nous convaincre que M. Longin a toujours, au moins pour les choses qui en valent la peine, appuyé ce qu'il avance sur le témoignage d'écrivains faisant autorité en Franche-Comté ou sur des documents assez généralement connus. L'ouvrage de M. Émile Longin nous paraît donc devoir être considéré comme une sorte de tome troisième de la 1re édition du livre pris à partie. Ceci dit, ne laissons point passer, sans la parer, une petite flèche que nous décoche M. Longin : page 20 de sa lettre, il cite, entre autres, l'article que notre regretté collaborateur M. R. de Saint-Mauris a publié dans le *Polybiblion* (2e série, t. XIII ou t. XXXII de la collection, p. 64-66) sur l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France.* A ce propos, il déclare, en ce qui concerne ladite histoire, que « la louange a complaisamment brodé les plus fantaisistes arabesques. » Visant le *Polybiblion,* cette imputation est-elle bien fondée ? Que le savant critique en juge lui-même : M. de Saint-Mauris a bien fait ressortir les mérites de M. de Piépape ; mais il ne lui a pas non plus ménagé ses observations ; à ce point que l'article qui comprend, au total, quatre-vingt-douze lignes, en compte vingt-huit entièrement consacrées à des remarques qui n'ont pas dû passer inaperçues aux yeux si clairvoyants de M. Longin.

— M. l'abbé Boillot nous donne, avec sa brochure *Fournet-les-Blancheroche, lieu de ma naissance* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 10 p.), un très intéressant avant-goût de ce que pourront être les « quelques notes » qu'il publiera plus tard (nous souhaitons que ce plus tard soit prochain) sur les choses dont il a été témoin dans son existence longue déjà. Ces pages constituent un aperçu curieux des mœurs d'autrefois dans un coin des hautes montagnes comtoises.

— Nous avons reçu une plaquette que l'auteur, M. E. Chancenotte, missionnaire diocésain, a intitulée : *Souvenirs du pèlerinage du groupe du Jura à Notre-Dame de Lourdes, 17-25 août 1888* (Lons-le-Saunier, imp. Mayet, in-8 de 22 p.). Il n'est pas possible de lire ces lignes sans être profondément édifié et captivé.

— On doit à M. l'abbé Adolphe Blanchet une *Notice sur Notre-Dame du Chêne* (Besançon, Jacquin, in-32 de 59 p.), laquelle doit être considérée comme une utile contribution à l'histoire religieuse de la Franche-Comté. Cette notice est ordinairement accompagnée d'une jolie vue du sanctuaire et de deux photographies représentant la Vierge miraculeuse et la châsse surmontée du groupe de l'apparition dont fut témoin Cécile Mille, le 3 août 1803. Des prières et un cantique noté font suite à la notice qui se vend au profit du pèlerinage au prix plus que modique de 0,25 centimes.

GUYENNE ET GASCOGNE. — On trouvera des pages bien éloquentes, bien touchantes dans l'*Éloge funèbre de Monsieur Paul Lacave La Plagne Barris, conseiller à la cour d'appel de Paris,* prononcé dans l'église de Montesquiou, le 11 décembre 1888, par M. l'abbé de Carsalade du Pont, chanoine de la

cathédrale d'Auch (Auch, Cocharaux frères, gr. in-8 de 53 p.). C'est bien justement que l'orateur, collaborateur et ami du défunt, a rendu hommage à ce « très sage, très vertueux et très savant magistrat. » L'*Éloge funebre* est accompagné de notes, parmi lesquelles on remarquera des extraits d'un manuscrit intitulé : *Souvenirs de jeunesse*. Ces extraits, où règne la sincérité d'une confession, confirment en tout point les éloges donnés avec tant de cœur et tant de talent par l'orateur à son intime ami.

— M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, vient de publier le *Catalogue des travaux personnels, dossiers généalogiques, autographes, pièces diverses et bibliothèque de Madame la comtesse de Raymond, légués en majeure partie aux archives départementales de Lot-et-Garonne, où ils forment le fonds de Raymond* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de XXXVI-316 p.). Ce catalogue, dressé avec infiniment de soin, est précédé d'une notice sur la donatrice, par M. Ph. Tamizey de Larroque, déjà publiée dans la *Revue de Gascogne* de mai 1886, et d'une autre notice par MM. Adolphe Magin et Georges Tholin, déjà publiée dans la *Revue de l'Agenais* de mai-juin 1886; il est suivi d'un index des noms de lieux et des noms de personnes, et orné d'un portrait de celle dont « la mémoire, protégée par la reconnaissance de toute une province et d'une série indéfinie de travailleurs, sera toujours florissante et honorée. »

Ile de France. — Le tome VII du *Bulletin de la Société historique de Compiègne* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8 de 327 p.), outre les procès-verbaux des séances de 1883 à 1887, contient entre autres travaux une importante monographie des *Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis,* due à M. l'abbé Morel; la publication par M. le comte E. de Barthélemy, d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque nationale, du *Voyage de Dom Guyton à Noyon et à Compiègne,* voyage littéraire et artistique accompli par le savant cistercien au milieu du siècle dernier; une très intéressante note de Mgr Lécot, évêque de Dijon, sur *la Rue Saint-Accroupy*, de Compiègne, nom dans lequel le savant évêque reconnaît saint Eutrope, l'apôtre de la Saintonge; une *Lettre de Bertrand-Quinquet à Camille Desmoulins,* publiée par M. Coudret; une note de M. A. Sorel sur les *Séjours de Jeanne d'Arc à Compiègne; maisons où elle a logé en 1429 et 1430;* une *Notice* de M. A. de Boucy *sur un cimetière gallo-romain exploré en 1867 à Chevincourt* (*Oise*).

Languedoc. — M. Alexis Rieunier vient de consacrer quelques pages au récit, d'après les documents des archives nationales, d'un conflit qui s'éleva au milieu du XVIII[e] siècle entre le sieur Dejean, lieutenant de maire, et les commis de l'équivalent au sujet de porcs égorgés par les bouchers sans déclaration préalable; affaire dans laquelle le conseil du roi finit par donner raison à l'officier municipal contre les agents financiers (*Arrestation du lieutenant de maire à Castelnaudary en 1741*. Paris, A. Picard, in-12 de 24 p.).

Limousin. — On a déjà publié, à diverses reprises, plusieurs « *Livres de raison* » de la province du Limousin. Un chercheur infatigable, M. Champeval, en a découvert cinq nouveaux dans les archives de famille que lui a ouvertes obligeamment le baron de Nexon. Le savant M. Guibert, secrétaire général de la Société archéologique, les fait connaître. Le premier, celui de Pierre Espéru, juge à Saint-Junien, remonte au XIV[e] siècle ; le deuxième, celui de Martial Gay, seigneur de Nexon, lieutenant au présidial de Limoges, est de la fin du XVI[e] siècle et contient une foule de renseignements tant sur les événements agités et même sanglants de cette période, non moins que sur l'organisation intérieure et le train d'une maison importante par son luxe et la position de la famille. Un troisième renferme une généalogie

annotée de la famille de Nexon. Les quatrième et cinquième proviennent de Pierre Robert, prêtre d'Aix, et de Sazerac, chirurgien et apothicaire à Nexon.

LYONNAIS. — M. L. Cledat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, entreprend une *Collection de reproductions photolithographiques intégrales de manuscrits latins, provençaux et français.* Le tome I[er] de la serie latine, vendu 7 fr. 50 aux souscripteurs, est la reproduction d'un manuscrit de Catulle, de l'an 1375, le San Germanensis (n° 14,137 du fonds latin de la Bibliothèque nationale). C'est M. Châtelain, dont la compétence est bien connue, qui s'est chargé d'écrire l'introduction. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise.

MAINE. — La Société historique et archéologique du Maine continue à publier des travaux d'une valeur réelle. En tête du dernier numéro de sa Revue, nous trouvons un mémoire sur *Jean de Clinchamp, prieur de Solesmes et abbé de Saint-Remi de Reims (1286-1297).* Ce prieur de Solesmes a joué un rôle assez important, et néanmoins il était presque inconnu; grâce à douze ou quinze lettres des papes Honoré IV, Nicolas IV, Célestin V et Boniface VIII, et à d'autres documents authentiques, dom Piolin a pu retrouver les faits principaux qui ont signalé sa carrière dans le Maine, à Reims et à Rome.

— Un nouveau chapitre de l'histoire de l'*Invasion anglaise dans le Maine (1417-1428),* par M. Robert Charles, présente les mêmes qualités de solide érudition qu'offraient les commencements de ce travail, et il est accompagné de cinq planches et de neuf pièces justificatives.

— *Le Cidre; son introduction dans le pays de Laval,* par M. Angot, présente un chapitre nouveau de l'histoire agricole de la Mayenne, établi sur des documents inédits.

— Les six *Chartes relatives à l'hôpital des Ardents du Mans (1220-1317),* publiées par M. le baron S. de la Bouillerie, peuvent offrir une étude très importante en les rapprochant surtout de documents du même genre mis au jour récemment par un écrivain manceau, M. Jules-M. Richard, dans le Cartulaire de l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras. La publication de M. le baron de la Bouillerie est accompagnée de figures de sceaux très bien dessinées par M. A. Ledru.

— *Les Bouju, seigneurs du fief de Chauderue, aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles,* présentent des renseignements nouveaux sur une famille autrefois puissante. C'est à M. André Joubert que l'on doit ce mémoire.

NORMANDIE. — Parmi les publications nouvelles, nous signalerons : *Histoire de la ville de Verneuil (Eure) depuis sa fondation jusqu'à nos jours,* par M. Camille Le Chat (in-8, 139 p. Verneuil, Aubert-Chasle); — *Notices brayonnes: Jérôme-Martin Jérôme, concierge de la maison d'arrêt de Mesnières et maire de Bully pendant la Révolution et le premier Empire*; *Haussez, ses derniers seigneurs, les Le Merche de Longpré*; *Deux Notabilités d'Haussez : M. de Neuvillette, et l'ex-curé Wicart. Notes d'un Neufchâtelois,* par Charles Lefebvre (in-8, 30 p., Neufchâtel-en-Bray, imp. V[e] Cœurderoy-Féray; — *L'Abbé Bessin, curé de Plainville (près Bernay) et ses correspondants,* par M. Malbranche (in-8, Bernay, V. Lefebvre). — *Note sur un dessin original du* XV[e] *siècle, appartenant au chapitre de Rouen, la stalle de l'archevêque dans la cathédrale,* par M. l'abbé E.-P. Sauvage (in-4, 14 p., planche, imp. de Saint-Augustin).

— En préparation pour la Société de l'histoire de Normandie : *Documents relatifs à la marine marchande et à ses armements aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles, pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes,* recueillis, annotés et publiés par MM. Charles Bréard et Paul Bréard (in-8, imp. Cagniard à Rouen).

— L'Académie de Rouen va mettre en distribution son volume du Précis pour 1888. Outre quelques discours, on y trouvera : *Notes manuscrites d'un*

conseiller au Parlement, par le comte d'Estaintot; — *Note sur quelques inscriptions ayant trait à la pensée de la mort*, par M. Christophe Allard ; — *Laumônier et les deux Flaubert, simple esquisse*, par M. Méry Delabost, et plusieurs notices nécrologiques : *Achille de Foville*, par M. Poan de Sapincourt, et *Malbranche*, par M. Paul Allard (Rouen, imp. Cagniard, in-8).

— M. Armand Sanson va publier l'étude couronnée en novembre dernier par la même Académie : *Les Frères Anguier, sculpteurs normands* (Rouen, imp. Cagniard, in-4 illustré).

— Enfin, la même maison prépare une très belle édition en vue de l'Exposition universelle. Elle sera intitulée : *Le Président Carnot en Normandie*, par M. Jules Adeline, avec préface par Gustave Bordeaux. Cet ouvrage illustré sera tiré à petit nombre et ne sera pas mis dans le commerce. (Rouen, imp. Cagniard, in-fol.).

PICARDIE. — Notre collaborateur M. H. Stein vient d'extraire du t. VIII des *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, la notice qu'il a publiée sur *la Bataille de Saint-Quentin et les Prisonniers français (1557-1559)*. Ces 30 pages renferment entre autres deux listes inédites de prisonniers faits par les Espagnols dans cette funeste journée, et les renseignements les plus curieux sur les trente Français envoyés à Malines pour deux mois et qui y restèrent près de deux ans. Pourquoi faire l'hypothèse inutile (p. 23, note 4) que Beauvoisin pourrait être Beauvoir? Il nous semble plus simple de voir le nom du Beauvaisis, écrit à la mode du moyen âge. (Saint-Quentin, imp. Poette, in-8 de 30 p.).

PROVENCE. — Le docteur Coste publie le résultat de ses observations sur un mal terrible qui, malgré la découverte de Jenner, continue à faire d'affreux ravages sur les côtes de Provence. Le monde médical et les spécialistes font un accueil exceptionnel aux *Quelques considérations sur le diagnostic, le pronostic et le traitement de la variole qui a sévi épidémiquement en 1886 à Marseille* (in-8, 14 p.).

— M. Émile Artaud nous donne un tableau d'un piquant intérêt sur *le Barreau français au* XIXe *siècle* (in-8, 61 p.).

— La Société de Saint-Augustin va publier prochainement la première série de *l'Épiscopat français au* XIXe *siècle*, par un auteur marseillais bien connu pour l'intérêt et l'importance de ses publications biographiques.

— Le cours de langue provençale (littérature et grammaire) rencontre une vive sympathie, surtout à Aix, où, avant la Révolution, le provençal était parlé dans les salons. Il est bon de remarquer aussi qu'il n'y a pas encore un demi-siècle, toutes les transactions à la Bourse de Marseille se faisaient couramment en langue provençale. M. Constans, désigné par le ministre pour occuper cette chaire, a été invité récemment à un grand banquet, où les amis du provençal ont voulu fêter l'inauguration du cours du professeur. Il s'est dit là des choses charmantes à la gloire des troubadours anciens, modernes et contemporains. Il n'y manquait que Mistral. C'est Mistral aussi qu'on aurait voulu voir désigner pour professer le cours nouvellement institué.

SAVOIE. — Le dernier volume paru de l'*Europe illustrée : De Paris à Milan par le Mont-Cenis*, par M. A. Barbier (Zurich, Orell et Füssli, petit in-8 de 104 p.), nous conduit de Paris à Tunis et à Milan par la Savoie et le Mont-Cenis. Ce n'est point là un guide morose et pédant fait pour ceux qui ne pensent qu'au retour après un voyage précipité. Utiles aperçus historiques, discrètes indications de sites, style agréable, gravures nombreuses et charmantes, tout concourt à assigner au travail de M. Barbier une bonne place

dans la collection des guides. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette publication, c'est de ne donner que deux cartes trop sommaires.

Allemagne. — On ne peut que regretter les embarras pécuniaires qui ont empêché M. Joachim Phoropoulos de nous donner en entier son travail sur l'Impératrice Irène. Cette princesse remarquable méritait d'attirer l'attention d'un biographe et les deux chapitres que l'auteur a détachés de son étude suffisent à nous garantir le soin avec lequel le sujet a été étudié : Εἰρήνη ἡ Ἀθηναία, αὐτοκράτειρα τῶν Ῥωμαίων (769-802). Μέρος α' (769-788) μετὰ εἰσαγωγῆς περὶ τῶν πολιτικῶν συνεπειῶν τῆς εἰκονομαχίας (726-775) (Leipzig, Stauffer, in-8 de II-60 p.).

— Nous apprenons que la *Pädagogische Revue und General-Anzeiger für das gesammte Unterrichtswesen des Deutschen Reiches*, dirigée par M. Julius Beeger, à Leipzig, a porté son prix d'abonnement annuel de 1 mark 20 pfennige à 2 marks. On sait que cette revue, l'une des mieux informées parmi celles qui s'occupent d'instruction, fournit de précieux renseignements non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour l'étranger.

— Mentionnons la fondation par M. L. Quidde d'une importante revue historique destinée à remplacer les *Deutsche Forschungen* de Waitz. La *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, qui paraîtra par fascicules trimestriels, coûte 18 marks par an (Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr).

Belgique. — Depuis le mois de février dernier, les missionnaires de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, à Scheut-lez-Bruxelles, publient une revue mensuelle qui apportera aux lecteurs d'Europe toutes les nouvelles intéressant les *Missions en Chine et au Congo*. Le prix annuel de ce recueil, qui donne chaque mois 16 pages de format grand in-8, est fixé à 2 fr. 50.

— Le P. Henri Dussart, de la Compagnie de Jésus, vient de retrouver le *Dernier Manuscrit de l'historien Jacques Meyer* (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 44 p.). Ce précieux document, conservé sous le nº 730 des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Omer, aurait été rédigé par Jacques Meyer, jusqu'en février 1552, époque de sa mort. Ce manuscrit passa successivement entre les mains d'Antoine Meyer, neveu de l'historien, et de son fils Philippe, de François Modius, de Richard de Pan. L'annotateur principal du manuscrit serait Modius.

Espagne. — En 300 pages, M. Juan Artigos y Feiner a condensé les renseignements indispensables pour les touristes qui veulent visiter Barcelone, la capitale de la Catalogne (*Guia itineraria y descriptiva de Barcelona, de sus alrededores y de la Exposicion universal*, ilustrada con cuarenta vistas y tres planos, Barcelona, libr. católica, in-16 de XXVIII-296 p.). Sept jours, voilà le maximum de temps que M. Artigas y Feiner demande aux voyageurs pour leur faire visiter d'une manière complète la ville et ses environs. Ce guide pour les promeneurs remplit les chapitres II et III du livre. Le premier chapitre est un résumé historique, précédé d'une introduction où l'on trouve tous les renseignements désirables sur les auberges, sur les moyens de locomotion, etc. Trois chapitres (IV-VI), sont consacrés à la description des édifices remarquables ; le VIIe contient des données intéressantes sur l'état intellectuel de la ville (académies, musées, établissements d'instruction, etc.). Le dernier chapitre est un guide à travers l'exposition. 40 gravures, le plan de Barcelone, celui des environs et celui de l'exposition complètent cet utile petit volume.

— Sous ce titre : *El Ateneo o España Moderna*, une grande Revue, à la fois scientifique, littéraire et artistique, vient d'être fondée à Madrid ; elle paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois et formera tous les deux mois un

fort volume de 620 p. Le comité de rédaction, composé des sommités littéraires de la capitale de l'Espagne, a pour président l'illustre Canovas del Castillo et compte parmi ses membres Alexandre de Pidal (Madrid, Murillo).

— Les *Anales de Electricidad* paraissent à Barcelone depuis le 1er janvier de la présente année, sous la direction de M. Suarez Saavedra, chef du télégraphe à Barcelone.

— M. Marcelino Gutierres del Caño vient de cataloguer les 460 manuscrits qui se conservent dans la bibliothèque de Valladolid, dont la garde lui est confiée, et publie ce travail important sous le titre : *Codices y manuscritos de la Universidad de Valladolid.*

ITALIE. — Bonne et sérieuse étude que celle qu'a écrite le Dr Raffaele d'Amelio *degli Scrittori consultati da Erodoto* (Naples, tip. del Fibreno, in-8 de 34 p.). L'auteur de ce travail montre bien que le fameux écrivain d'Halicarnasse n'a point pu écrire son histoire sans tenir compte des récits de ses devanciers. Il étudie successivement les traces que l'on trouve dans Hérodote d'emprunts faits à Hécatée de Milet, et à Caron de Lampsaque, à Xanthe de Lydie, à Hellanicus de Mitylène. Si la dissertation de M. d'Amelio ne fournit pas la preuve sur tous les points, elle apporte du moins des hypothèses fort admissibles.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Critères théologiques*, par le chanoine S. di Bartolo, trad. de l'italien par Un prêtre de l'oratoire de Rennes (in-18, Berche et Tralin). — *La Divine Synthèse, ou l'Exposé rationnel au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée, suivie de Monde et Dieu*, par Mgr Guilbert (2 vol. in-8, Plon et Cie, à Paris ; Feret, à Bordeaux). — *Méditations sur tous les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques*, par le R. P. Pétetot (in-18, Poussielgue). — *Introductio in corpus juris canonici. Cum appendice brevem introductionem in corpus juris civilis continente.* Exaravit Dr Franciscus Laurin (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Histoire de la propriété prétorienne et de l'action publicienne,* par C. Appleton (2 vol. in-8, Thorin). — *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie,* par E. de Roberty (in-12, F. Alcan). — *Question de morale pratique,* par F. Bouillier (in-16, Hachette). — *La Morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau,* par A. Fouillée (in-8, F. Alcan). — *La Morale dans le drame, l'épopée et le roman,* par L. Arréat (in-18, F. Alcan). — *L'Esprit des autres, pensées, maximes* (in-18, Téqui). — *Les Grandes Fortunes aux États-Unis et en Angleterre,* par C. de Varigny (in-18, Hachette). — *Les Sciences expérimentales en 1889,* par A. Badoureau (in-8 carré, Quantin). — *Les Chemins de fer,* par Lefèvre et Cerbelaud (in-8 carré, Quantin). — *La Houille et ses dérivés,* par Chemin et Verdier (in-8 carré, Quantin). — *Les Anomalies de la vision,* par le Dr A. Imbert (in-12, J.-B. Baillière). — *Les Champignons, traité élémentaire et pratique de mycologie,* par J. Moyen (petit in-8 carré, J. Rothschild). — *Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles,* par E. Thévenin (in-12 cart., F. Alcan). — *L'Année scientifique et industrielle (32e année, 1888),* par L. Figuier (in-16, Hachette). — *La Croix Rouge de France,* par M. Du Camp (in-16, Hachette). — *Fiertés gauloises, les morts tragiques,* par L. Feix (in-18, Librairie des bibliophiles). — *L'Éternelle chanson,* par P. Jousset (in-18, Librairie des bibliophiles). — *Bréviaire d'amour,* poésies, par H. Rey (in-18, Lemerre). — *La Complainte humaine,* par J. Thorel (in-18, Vanier). — *Étude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye,* par A.-P. Lemercier (in-8, Hachette). — *Variétés littéraires,* par E. Caro (in-18, Hachette). — *Études de littérature et d'histoire,* par J. Reinach (in-16, Hachette). — *Shakespeare,* par J. Darmesteter (Classiques populaires) (in-8, Lecène et Oudin). —

Hellen Clifford, épisode de la vie moderne, adapté de l'anglais par Mme M. Dronsart (in-12, Hachette). — *L'Enfant à la boule*, par P. A. de Alarcon, trad. par M. Deleyne (in-18, Hachette). — *Le Mystère de Porter Square*, trad. de l'anglais par Mary Gir (in-12, Hachette). — *Silas Marner, le Tisserand de Raveloe*, par G. Éliot, trad. par A. Malfroy (in-18, Hachette). — *La Pêcheuse d'âmes*, par Sacher-Masoch, trad. de l'allemand par L.-C. Colomb (in-18, Hachette). — *Le Château des Anges*, par L. Énault (in-18, Hachette). — *A travers pays*, esquisses de province, par Mme de Witt née Guizot (in-16, Hachette). — *Le Prieuré*, par M. Maryan (in-12, Bloud et Barral). — *Blanc et Noir*, par L. de La Brière (in-12, Kolb). — *Anthologie des œuvres de J. Michelet*, extraits littéraires choisis et annotés par M. Seignobos (in-18, A. Colin). — *Excursions en Turkestan et sur la frontière russo-afghane*, par le comte de Cholet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Guinée supérieure et ses Missions*, par J. Teilhard de Chardin (in-8, Cattier). — *Saint Grégoire VII et la Réforme de l'Église au* XIe *siècle*, par l'abbé O. Delarc (2 vol. in-8, Retaux-Bray). — *Les Registres d'Honorius IV*, fasc. III et IV, par M. Prou (in-4, Thorin). — *Rome et Léon XIII*, par l'abbé J. Condamin (Vitte et Perrussel, à Lyon ; Vic et Amat, à Paris). — *Vie de saint Philippe Néri*, par le cardinal Capécélatro, trad. par le P. P.-H. Bezin (2 vol. in-18, Poussielgue). — *Les Grands Ordres et congrégations de femmes*, par F. Hervé-Bazin (in-8, Lecoffre). — *Vie de Mgr Danicourt, évêque d'Antiphelles*, par E.-J. Danicourt (in-8, Poussielgue). — *Études sur l'état économique de la France pendant la première partie du moyen âge*, par C. Lamprecht, trad. de l'allemand par A. Marignan (in-8, A. Picard et Guillaumin). — *Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. De la conquête de Constantinople*, texte rapproché du français moderne, par Mailhard de la Couture (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *La Vie politique de Louis de France duc d'Orléans, 1372-1407*, par E. Jarry (in-8, A. Picard, à Paris ; Herluison, à Orléans). — *Louis XII, Anne de Bretagne, la guerre de Milan et le traité de Grenade (1498-1501)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette).—*Louis XII, Père du peuple, et le cardinal d'Amboise (1504-1508)*, par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, 1605 à 1610*, par T. de Gontaut Biron (in-8, Champion et A. Picard). — *État de la France en 1789*, par P. Boiteau (in-8, Guillaumin). — *Marie-Antoinette, sa vie, sa mort*, par F. de Vyré (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Divorce de Napoléon*, par H. Welschinger (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par P. Thureau-Dangin, t. V (in-8, Plon et Nourrit). — *La Conquête de l'Algérie, 1841-1857*, par C. Rousset (2 vol. in-8, avec atlas, Plon et Nourrit). — *La France du centenaire*, par É. Goumy (in-18, Hachette). — *Étude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais archiépiscopal de Paris, du* VIe *au* XIIe *siècle*, par V. Mortet (in-8, A. Picard). — *Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV*, par H. Carré (in-8, Quantin). — *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1889*, par L. Leger (in-18, Hachette). — *The Earlier History of English Bookselling*, by W. Roberts (in-18, Sampson Low, Marston, Searle et Rivington, London). — *Neuer vollständiger Index zu Diez' etymologischen Wörterbuche der Romanischen Sprachen mit Berücksichtigung von Schelers Anhang zur fünften Ausgabe*, von J. U. Jarnik (in-8, Henninger, à Heilbronn). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).